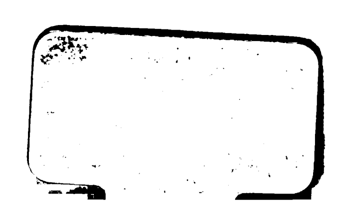
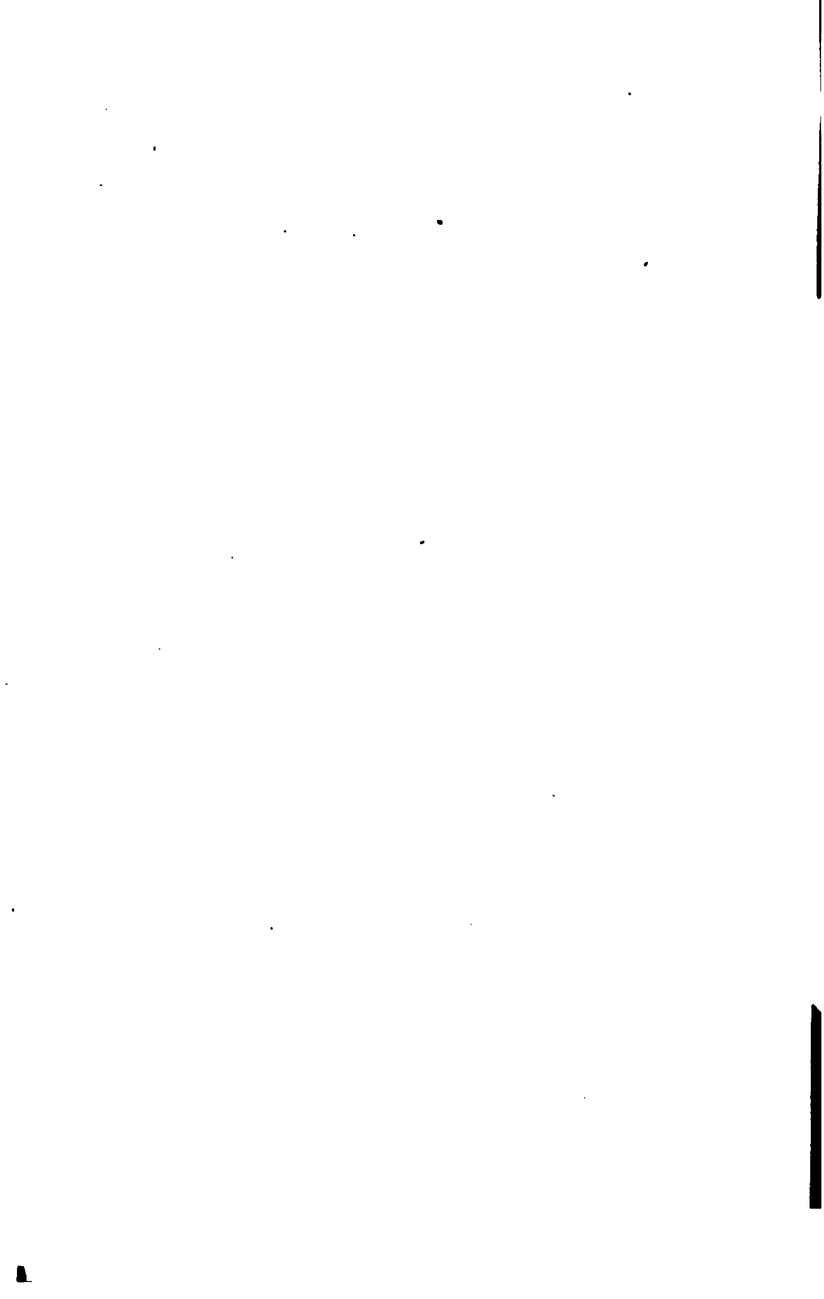
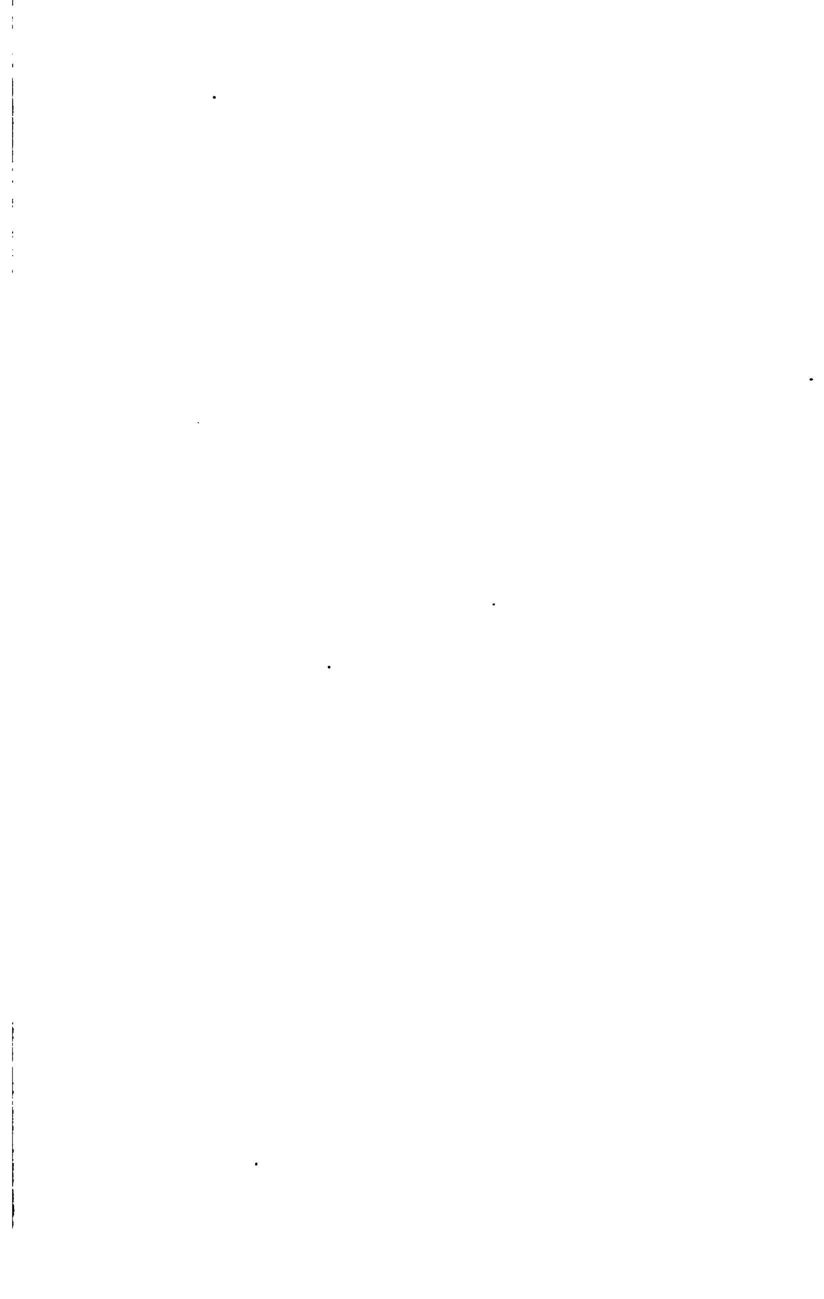










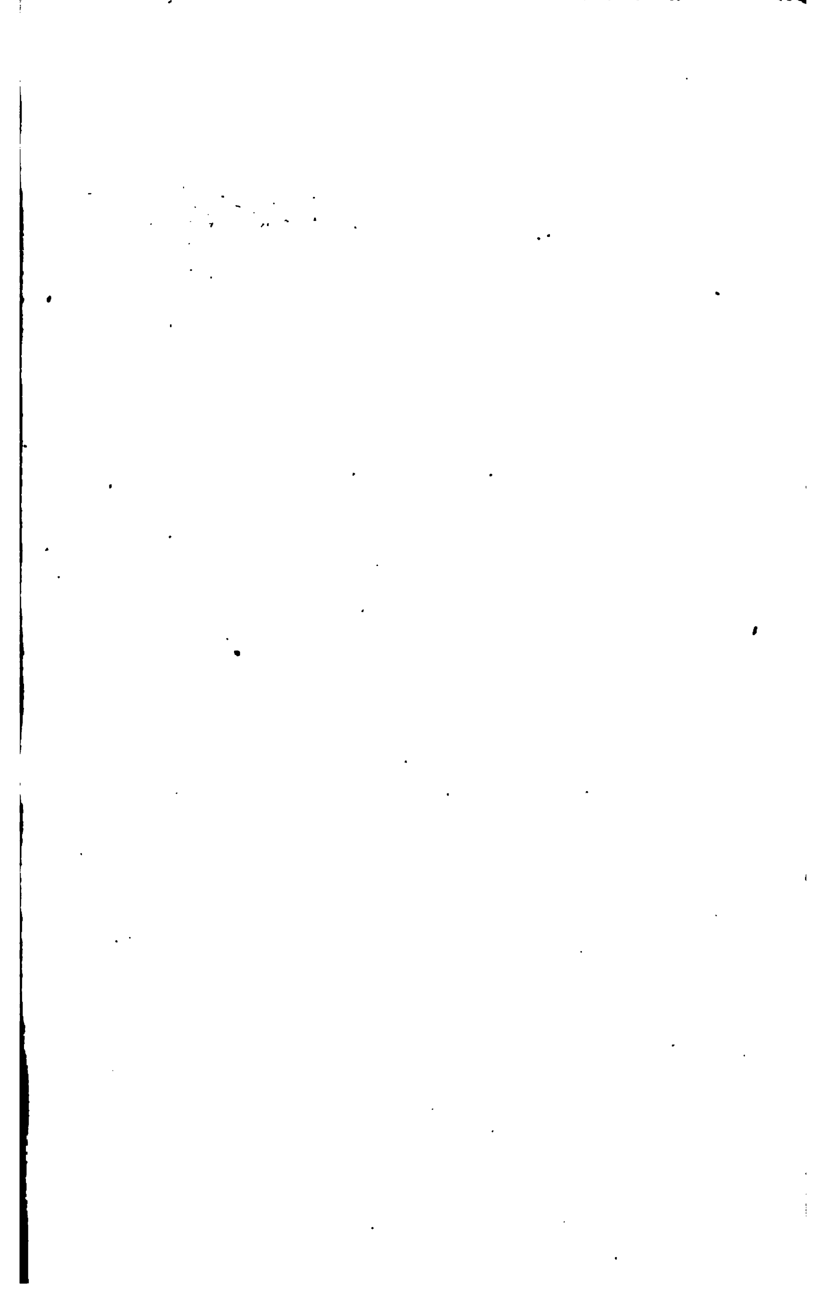
Bibliothèque d'Ouvrages d'élite pour la Jeunesse.

ŒUVRES MORALES DE MME GUIZOT

NOUVEAUX CONTES

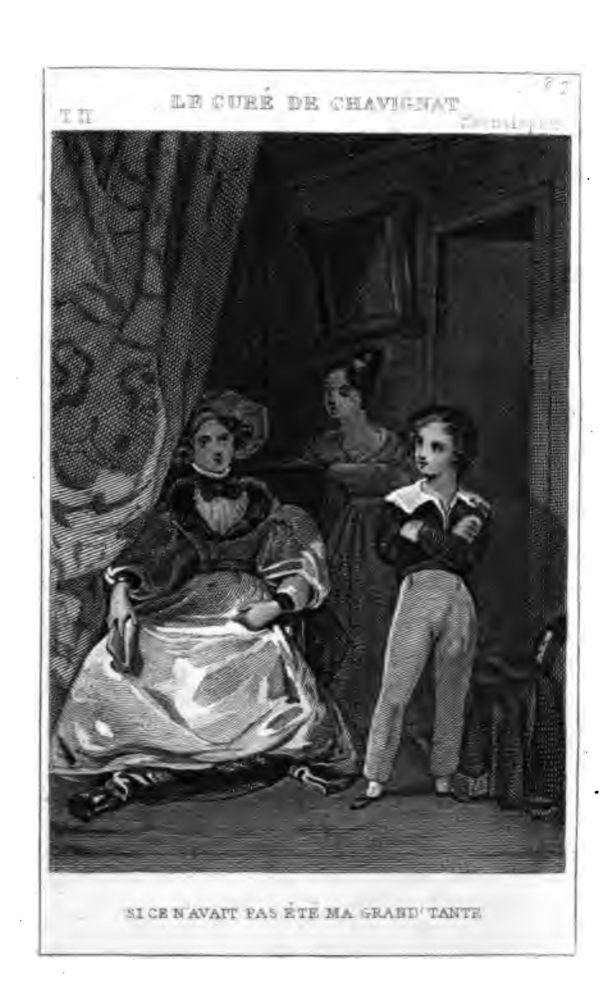
II

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.



LE CURÉ DE CHAVIGNAT

T. II



SI CE N'AVAIT PAS ÉTÉ MA GRAND' TANTE

Imp. r. S. André des arts 37. Paris.

NOUVEAUX

CONTES

à l'usage de la Jeunesse

PAR MME GUIZOT

Huitième Édition

II

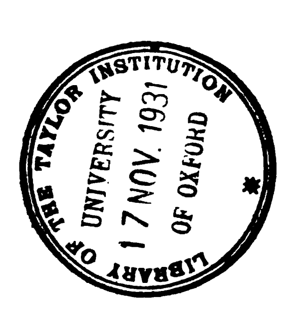


PARIS

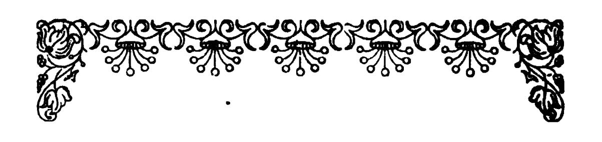
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1859



LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 NOV. 1931
OF OXFORD



NOUVEAUX
CONTES

LE CURÉ DE CHAVIGNAT.

Le curé de Chavignat était un excellent homme; les enfants l'aimaient beaucoup, parce qu'il les aimait. Il causait avec eux comme si c'eût été pour s'amuser, et en s'amusant il leur donnait de bonnes leçons, dont à leur tour ils se divertissaient extrêmement, parce qu'elles étaient presque toujours accompagnées d'histoires qui les accoutumaient à faire des réflexions sur eux-mêmes, sur

la manière dont ils pouvaient se corriger de leurs défauts, et le plaisir qu'il y a à posséder de bonnes qualités. Toutes les fois que le curé de Chavignat apprenait une histoire de ce genre, il l'écrivait pour la donner ou la raconter ensuite aux enfans, à qui elle pouvait être utile. Il allait très souvent au château de Chavignat, où les enfans le recevaient avec de grands témoignages de joie, et où les parens le remerciaient sans cesse des bontés qu'il avait pour leurs enfans.

Il s'aperçut un jour qu'en faisant son feston, Julienne, l'aînée des enfans, boudait parce que sa mère l'avait grondée.

« Quand je vois, dit-il, une petite de» moiselle avoir de l'humeur contre sa » maman, je tâche de me représenter ce » que ce serait si les mamans avaient de » leur côté de l'humeur contre leurs pe» tites demoiselles.

» — Il serait singulier vraiment, dit » Julienne en colère, que les pères et

» mères eussent de l'humeur, eux qui
» sont les maîtres de faire tout ce qu'ils
» veulent! ce serait joliment juste!

» — On n'a donc de l'humeur que
» quand cela est juste, mademoiselle
» Julienne? demanda le curé; je ne le
» croyais pas.

» — Témoin madame Gonthier, no-
» tre concierge, s'écria Amédée, qui, ce
» matin, parce que son café s'était ren-
» versé dans le feu, a grondé la fille de
» basse-cour de ce que les œufs des pou-
» les étaient trop petits.

» — Comme si, monsieur le curé, »
dit le petit Paul en élevant son doigt à la
hauteur de sa figure, « comme si c'était
» la fille de basse-cour qui faisait les œufs
» des poules.

» — Oui, mon petit ami; et comme si
» votre maman donnait une croquignole
» sur le nez à mademoiselle Julienne
» parce que les abricots ne mûrissent pas
» cette année. »

Les enfans se mirent à rire, excepté Julienne, qui haussa les épaules, en disant d'un ton dédaigneux : « Heureuse-
» ment qu'on n'a pas des parens aussi
» mal élevés que madame Gonthier.

» — Ah, mon Dieu! ma belle demoi-
» selle, reprit le curé, il y a, je vous as-
» sure, des gens à qui cela arrive. Et
» puis, ajouta-t-il, il se peut faire
» qu'une demoiselle très bien élevée,
» comme mademoiselle Julienne, qui,
» tout à l'heure, donnait un coup de pied
» dans les jambes de son petit frère,
» parce que sa maman l'avait grondée;
» il se pourrait faire, dis-je, que, quand
» elle sera une dame, elle tirât les oreil-
» les de sa petite fille parce que son do-
» mestique aura mal fait une commission.

» — Oh! dit Paul, elle ne m'a pas fait
» de mal, je me suis reculé.

» — Oui, dit le curé; mais quand
» c'est la maman qui tape, on ne recule
» pas si aisément. J'ai connu un jeune

» homme dont la tante avait aussi beau-
» coup d'humeur, et contrariait les uns
» quand elle était mécontente des autres.
» Je vous assure que le jeune homme ne
» trouvait pas cela du tout commode.

» — Oh! une histoire, une histoire!
» monsieur le curé, s'écrièrent à la fois
» les deux petits garçons; racontez-nous-
» la.

» — Je la raconterai, dit le curé en
» regardant Julienne du coin de l'œil,
» un jour où personne n'aura d'humeur
» ici; car quelqu'un pourrait la prendre
» pour soi, et je ne veux dire de mal-
» honnêtetés à personne.

» — Eh, mon Dieu! monsieur le
» curé, dit fort aigrement Julienne, ra-
» contez toujours votre histoire; on la
» prendra comme on voudra.

» — Ma belle demoiselle, répondit le
» curé, quand je raconte une histoire,
» c'est pour qu'on la prenne comme je
» le veux. »

Julienne se tut; car elle vit bien qu'elle avait dit une sottise. Le lendemain, dès que le curé arriva, les petits garçons ne manquèrent pas de lui demander l'histoire; il ne se fit pas prier, il avait apporté son cahier. Il s'assit près de la table où travaillait Julienne; elle n'avança ni ne recula sa chaise. Amédée plaça la sienne tout près de celle du curé, et le petit Paul se mit entre ses jambes, le nez en l'air et la bouche béante. Alors le curé lut ou raconta ce qui suit.

—

LES QUERELLES.

Louis entra un jour tout hors de lui chez sa mère, ses yeux étincelaient de colère, toute sa figure exprimait le ressentiment.

« Je l'ai vu, il n'y a pas à dire, je l'ai
» vu, s'écria Marianne la cuisinière, qui
» entrait derrière lui et presque aussi

» échauffée : madame Ballier a voulu lui
» donner un soufflet, il s'est reculé heu-
» reusement; mais, ma foi, s'il n'en a
» pas senti le vent.....

» — Si ce n'avait pas été ma grand'-
» tante! » disait Louis en se promenant
dans la chambre à grands pas et les bras
fortement croisés, « si ce n'avait pas été
» ma grand'tante!...

» — Oh! il l'aurait étranglée, reprit
» Marianne, cela est sûr, j'ai bien vu
» ça, moi, et ma foi, elle n'aurait eu
» que ce qu'elle mérite. Mon Dieu, la
» vilaine femme, la vilaine femme!

» — Marianne! » dit madame Delong
à la cuisinière, d'un ton de reproche, et
Marianne s'en alla en haussant les épau-
les; puis, s'adressant à son fils : « Est-il
» bien sûr, Louis, dit madame Delong,
» que vous n'ayez eu aucun tort? » Louis
continuait à se promener sans répondre.
Madame Delong renouvela sa question.
Louis n'était pas encore assez remis pour

pouvoir se rendre compte à lui-même de ce que lui demandait sa mère. En cet instant entra madame Ballier, elle semblait embarrassée, et parlant avec précipitation, comme une personne qui a peur qu'on ne la prévienne par un mot désagréable : « Louis, dit-elle, voulez-vous que je » vous mène ce soir au spectacle? »

Louis tressaillit, parut étonné; puis, après un moment d'hésitation, répondit d'un air sombre en détournant la tête : « Non, ma tante, je vous remercie.

» — Il est arrivé deux acteurs de Pa» ris, » reprit madame Ballier encore plus embarrassée.

« — Je le sais; j'ai vu l'affiche en ve» nant du collége, et on joue *les Tem» pliers*.

» — Eh bien! vous ne voulez pas venir?

» — Non, ma tante, » répondit encore Louis un peu plus brusquement. Ému à la fois de dépit et de regret de refuser le spectacle, il était prêt à ajouter

un mot de colère; mais il se contint, et reprit du ton le plus modéré qu'il lui fut possible : « J'ai à travailler pour l'examen » des inspecteurs qui passent d'aujour- » d'hui en huit.

» — Eh bien, j'irai toute seule, » dit madame Ballier encore plus déconcertée. Elle s'approcha de la fenêtre comme pour regarder quelque chose, puis s'en alla sans prononcer une parole de plus.

« Assurément, si ce n'était pas elle » qui me l'eût proposé, dit Louis d'un ton » chagrin, aussitôt qu'elle fut partie, rien » ne pouvait me faire plus de plaisir; je » n'ai pensé, depuis que j'ai lu l'affiche, » qu'à l'envie que j'avais de voir *les Tem-* » *pliers* : mais, ajouta-t-il d'une voix al- » térée, je ne lui donnerai pas la joie de » penser qu'elle puisse me procurer le » plus petit plaisir. »

Sa colère s'augmentait du sacrifice qu'il venait de lui faire. Sa mère, désirant le calmer un peu, prit son bras, en lui disant

d'un ton caressant : « Et moi, ne me
» donneras-tu pas le plaisir de faire avec
» moi un tour de promenade? j'ai mal à
» la tête, j'aurais besoin de prendre
» l'air; » et voyant qu'il ne s'en souciait
nullement, elle ajouta en souriant : « Je
» ne me résignerais pas si aisément que
» ma tante à sortir sans toi. »

Louis ne refusait jamais rien à sa mère; et quoiqu'il n'eût guère plus de quatorze ans, il avait un esprit si droit, une âme si honnête et si généreuse, que madame Delong le traitait avec une parfaite confiance, et ne demandait jamais rien qu'à sa raison et à son affection pour elle. Louis prit sur-le-champ son chapeau, alla chercher l'ombrelle de sa mère, et, sans rien dire, lui donna le bras pour sortir; madame Delong vit l'effort qu'il se faisait, et lui dit : « Je te remercie, » mon fils. » Ce remerciement commença à remettre la paix dans l'âme de Louis. Il aimait sa mère avec passion, et se

sentait fier du pouvoir qu'il avait de rendre sa vie plus douce et plus heureuse. Presque toujours séparée de son mari, presque toujours inquiète et tremblante des dangers auxquels l'exposait son état militaire, madame Delong avait besoin de beaucoup de courage pour conserver l'égalité de son âme. De bonne heure Louis avait su, dans les afflictions de sa mère, éviter tout ce qui pouvait lui rendre la patience trop difficile. Bien éloigné du caractère de ces enfants qui croient obtenir une espèce de triomphe sur leurs supérieurs lorsqu'ils sont parvenus à exciter leur mécontentement, Louis mettait son orgueil à pouvoir écarter de sa mère des peines ou des contrariétés. Cette habitude s'étendait à tout. Lui donnait-il le bras dans la rue ou dans la campagne, il l'éloignait du troupeau de vaches qu'elle n'aimait pas à traverser, du sentier trop pierreux où elle aurait pu se blesser, rangeait de la main le cheval près duquel

elle devait passer. Vif et même étourdi quelquefois sur ce qui le concernait, il devenait prévoyant lorsqu'il s'agissait de sa mère. Madame Delong disait en souriant : « Louis me protège. » Loüis souriait aussi, et en même temps rougissait un peu; mais ce n'était pas de chagrin. Il sentait alors qu'il était homme, et chargé d'être utile aux autres.

Cette espèce de rapport de Louis avec sa mère n'avait altéré en rien le respect qu'il devait à la supériorité de sa raison et à son autorité maternelle. Louis en reconnaissait l'empire avec d'autant plus de joie qu'il ne lui était jamais entré dans la tête qu'elle pût vouloir en abuser. Il n'était pas en son pouvoir de supposer sa mère capable d'injustice et d'humeur; à peine croyait-il qu'elle pût se tromper; et lorsqu'il hésitait à remplir son devoir, dès qu'elle lui avait dit : « Mon fils, il le » faut, » Louis croyait entendre la voix de sa propre conscience.

Cependant, depuis l'arrivée de madame Ballier dans la maison, Louis avait plus souvent de la peine à se soumettre; et, sur certains points, son affection pour sa mère suffisait à peine à suppléer ce qui lui manquait de raison. Madame Ballier n'avait pas eu les avantages d'une bonne éducation : autrefois mercière à Paris, elle était sœur de la mère de M. Delong, et celui-ci, demeuré orphelin à douze ans, avait été recueilli chez elle. Il s'engagea à quinze ans, s'avança par son courage et sa bonne conduite, ne négligeant aucune occasion de former son esprit et d'acquérir des connaissances, et parvint au grade de colonel et à la réputation d'un homme distingué. Madame Delong, quoique née sans fortune, avait été fort bien élevée, et le rapport de leurs esprits, de leurs caractères, avait établi entre eux une union pleine de tendresse et de confiance.

Madame Ballier, devenue veuve, avait

depuis deux ou trois ans quitté son commerce avec des affaires en assez mauvais état. Madame Delong proposa alors à son mari de l'engager à se retirer chez lui. M. Delong n'hésita que dans la crainte de donner à sa femme une société peu agréable, et céda bientôt à la noblesse des motifs qui avaient déterminé madame Delong à cette proposition, et à la certitude qu'il avait que la douceur et la fermeté de son caractère diminueraient beaucoup les inconvéniens qui pourraient en résulter. Madame Ballier vint donc rejoindre sa nièce dans la petite ville qu'elle habitait en l'absence de son mari, tâchant, au moyen d'une grande économie, de subvenir, avec une fortune plus que modique, aux dépenses que lui occasionait la guerre, et à celles de l'éducation de son fils.

Bonne femme au fond, mais quelquefois ennuyée de sa situation, et, malgré toute la déférence que lui montrait ma-

dame Delong, mécontente de n'être pas la maîtresse, madame Ballier avait souvent de l'humeur, et trouvait moyen de la montrer en mille occasions, comme les personnes qui, ne sachant pas s'occuper de choses sérieuses, se font des idées sur des choses insignifiantes. Louis et son chien-loup noir, Barogo, étaient les deux personnes qui avaient le plus à en souffrir; car pour Marianne, une querelle ne lui était pas positivement désagréable, et madame Ballier lui en refusait rarement le plaisir. Madame Delong n'aurait pas trouvé bon que Marianne manquât de respect à sa tante; mais elle n'aimait pas non plus que madame Ballier tourmentât inutilement Marianne, ancienne domestique, fidèle à sa maîtresse, qu'elle avait vue naître, et obstinée à finir ses jours dans la famille : ainsi toutes deux également intéressées à se garder le secret, sûres l'une de l'autre, elles ne se gênaient pas; et une cafetière mise au feu

précisément à l'endroit où elle pouvait gêner Marianne, éloignée du feu lorsque madame Ballier voulait qu'elle chauffât, une commission donnée mal à propos et reçue de mauvaise grâce, et, par-dessus tout, les torts de Robinet, le chat de madame Ballier, qui avait peur des souris et avalait tout au garde-manger, entretenaient un fonds d'animosité et de disputes sourdes, qui occupaient la moitié de leur vie d'une manière suffisamment intéressante.

Mais entre Louis et sa tante la partie était loin de se trouver aussi égale.

Comme madame Ballier n'avait autorité sur rien de ce qui le regardait, elle le contrariait sur tout; il faisait faire ses souliers trop étroits ou ses pantalons trop larges, faisait couper ses cheveux trop courts ou portait ses manches trop longues; et comme le lendemain ni les cheveux, ni les manches, ni les souliers, ni les pantalons, n'étaient autres que la

veille, les remarques recommençaient avec autant d'humeur que si madame Ballier eût été elle-même obligée de les porter ainsi. Madame Delong, parfaitement muette dans ces disputes auxquelles elle ne prenait jamais de part, ne l'était pas également avec son fils, qu'elle obligeait bien soigneusement et bien malgré lui à se tenir dans les bornes du respect; mais toute son autorité et la sévérité de son regard avaient beaucoup de peine à y suffire quand l'injustice tombait sur Barogo, que madame Ballier mettait régulièrement à la porte deux ou trois fois par jour, disant qu'il lui donnait des puces. Alors Louis sortait pour tenir compagnie à son cher Barogo, qu'il trouvait ordinairement occupé à se venger sur Robinet des injures de sa maîtresse. Avertie par les cris qu'il poussait en le poursuivant, madame Ballier accourait au secours; dans sa frayeur et sa colère, un balai, une paire de pincettes, tout

ce qui se trouvait sous sa main, lui servait d'arme contre l'agresseur, qui échappait à ses coups en grondant; et tandis qu'entraînée par un intérêt plus pressant, madame Ballier courait chercher et consoler son chat, satisfait d'avoir constaté son droit de résistance en faisant briller ses dents blanches à travers ses moustaches noires, Barogo retournait prendre paisiblement possession du salon, où il devenait bientôt l'objet d'un nouveau débat.

« Qui nous oblige donc à supporter » les caprices, les humeurs de ma tante? » s'écriait quelquefois Louis dans des accès d'indignation qu'il ne pouvait plus maîtriser.

« Qui nous oblige, lui dit un jour sa » mère, à vivre avec nos parens? Qui » nous oblige même à avoir des parens? » Pourquoi les frères, les sœurs, les » pères, les enfans, ne sont-ils pas cha- » cun de leur côté, sans s'embarrasser

» les uns des autres? Si je devenais cha-
» grine, aigre, difficile à vivre, dis-moi,
» Louis, qui t'obligerait à conserver pour
» moi des égards?

» — Oh! ma mère, s'écria Louis, blessé
» de cette supposition.

» — Mon enfant, reprit sa mère, quand
» on croit pouvoir chicaner sur ses de-
» voirs parce qu'ils sont difficiles, il
» n'y en a point qu'on ne puisse mettre
» en question; car il n'y en a pas un
» qui de temps à autre ne coûte quel-
» que chose à remplir. Ne penses-tu pas
» qu'un neveu doit à sa tante, à une
» tante âgée, du respect et de la complai-
» sance?

» — Assurément; mais.....

» — Mais tu aimerais mieux que ta
» tante prît soin de te rendre ce devoir
» plus agréable, je le conçois; cependant,
» pour être pénible, ce n'en est pas moins
» un devoir.

» — Apparemment que ma tante a

» aussi des devoirs, » dit Louis avec un peu d'aigreur.

« Mon fils, reprit assez sévèrement » sa mère, quand tu auras trouvé un » moyen convenable de les lui appren- » dre, tu auras toute raison de t'en oc- » cuper.

» — Comment donc faire? » s'écriait alors quelquefois Louis impatienté de ne voir aucun moyen d'écarter ce qu'il ne savait pas supporter. Un jour qu'il faisait fort chaud, et que, pendant une discussion de ce genre, il s'essuyait à tout moment le visage :

« Mon enfant, lui dit sa mère, il y a » six ou sept ans que tu n'aurais pu sou- » tenir une pareille chaleur sans répéter » à chaque instant : *Mon Dieu! que j'ai* » *chaud!* Aujourd'hui tu y penses à » peine, parce que tu sais qu'il est de » l'honneur d'un homme de se montrer » au-dessus des contrariétés. »

Louis était bien d'âge à comprendre

les raisonnemens de sa mère, mais non pas encore de force à s'y soumettre : quand sa tante lui montrait de l'humeur, il en prenait aussitôt de son côté; voulait-elle l'assujettir à quelque fantaisie, il s'attachait avec plus d'opiniâtreté à la fantaisie contraire; et pour lui faire mettre une grande importance à ce que son chapeau restât sur la table, il suffisait qu'il eût passé par la tête à madame Ballier de le jeter sur un fauteuil.

Hors de la présence de sa mère, surtout, n'étant plus contenu par ses regards qui le suivaient habituellement et qu'il n'eût jamais osé éviter, attaqué aussi plus ouvertement par madame Ballier, que ne retenait plus la crainte de désobliger sa nièce, Louis était toujours prêt à s'oublier et n'échappait pas souvent au danger. La dernière querelle avait été occasionée par une de ces bagatelles qui en élevaient si souvent entre eux, et Louis, poussé à bout par la mauvaise humeur de

sa tante, peut-être lui-même mal disposé ce jour-là, s'était laissé aller à des reproches si peu mesurés, que l'emportement de madame Ballier avait passé toutes les bornes. Elle en fut ensuite fâchée : non qu'il lui parût fort extraordinaire qu'une tante donnât un soufflet à son neveu qui lui disait une impertinence ; mais ce n'était pas le ton de la maison, et quoiqu'elle désapprouvât habituellement sa nièce, elle n'aurait pas aimé à en être désapprouvée. Elle crut tout réparer par l'offre du spectacle, et ne comprit pas que Louis pût avoir assez de rancune pour la refuser. Aussi fut-elle de très-mauvaise humeur pendant tout le dîner, et lorsqu'en sortant de table Louis répondit à de nouvelles propositions par un refus, elle s'en alla haussant les épaules avec un soupir d'indignation.

Comme elle venait de sortir, arriva M. Lebeau, ami de madame Delong. « Allons, dit-il à Louis, allons, mon

» garçon, au spectacle; vite, il n'y a
» pas un moment à perdre, ou nous
» n'aurons pas de places. Charles et Eu-
» génie sont en route avec leur mère;
» allons les rejoindre. »

Louis et sa mère se regardaient sans répondre. « Eh bien! viendras-tu? » dit M. Lebeau impatienté. « Je ne crois » pas, dit enfin madame Delong, les yeux » toujours sur son fils, que Louis puisse » aller ce soir au spectacle.

» — Pourquoi?

» — Il a à travailler.

» — J'ai travaillé aussi quand j'étais » jeune, j'ai appris tout aussi bien qu'un » autre mon métier de notaire; mais je » ne m'en suis pas moins diverti. Ma » foi, mon garçon, à ton âge, quand je » voulais aller au spectacle, je passais » la nuit à l'ouvrage, et c'était tout.

» — Cela ne serait pas bien difficile, » dit Louis en regardant sa mère, et tout rouge de colère et d'inquiétude. Madame

Delong étouffa un soupir que lui causait le chagrin de son fils, et lui répondit : « Tu sais bien, mon enfant, que ce n'est » pas là l'obstacle. » Puis se tournant vers M. Lebeau, elle lui dit d'un ton plus ferme : « Cela est impossible; Louis » a refusé d'y aller avec sa tante.

» — Sa tante, sa tante! Eh bien! il a » changé d'avis; il lui est bien permis » de s'amuser mieux avec mes enfans » qu'avec sa tante..... Va, va, je me » chargerai bien de lui faire entendre » raison, quoique ce ne soit guère notre » usage de nous entendre. »

Louis semblait en suspens. « M. Lebeau, » dit madame Delong d'un ton fort sé- » rieux, puisqu'il faut vous l'avouer, » Louis a eu une petite querelle avec sa » tante, et c'est pour cela qu'il n'a pas » voulu aller au spectacle avec elle. Je » ne l'en blâme pas, c'était la manière » la plus respectueuse d'apprendre à sa » tante qu'elle lui avait fait de la peine :

» mais je l'en fais juge lui-même, ajou-
» ta-t-elle en le regardant ; serait-il conve-
» nable qu'il allât en quelque sorte la
» braver, et lui dire : Je n'ai pas voulu
» de vos offres, et je m'en passe ?

» — Ce sont là des ménagemens bons
» pour une jeune fille, s'écria M. Lebeau.
» Ma chère amie, je vous le dis tout net,
» vous ferez de ce garçon-là une poule
» mouillée.

» — Je ne sais pas, dit madame De-
» long toujours en regardant son fils, si
» Louis se sent plus faible, moins digne
» d'estime quand il se soumet à son de-
» voir que s'il y manquait pour son plai-
» sir. » Louis secoua la tête, il savait
bien que sa mère avait raison ; mais il
lui aurait été impossible de répondre.
En ce moment Charles se précipita dans
la chambre ; impatient de ne pas voir
arriver son ami Louis, il accourait le
chercher. « Viens donc, viens donc vite,
» s'écria-t-il ; tu nous feras manquer la

» première scène, et peut-être même nos » places. »

Louis, les yeux baissés, serra sa main, et lui dit d'un ton qu'on entendait à peine, n'osant se fier à l'altération de sa voix : « Je ne vais pas au spectacle.

» — Et à cause ? » demanda Charles étonné.

« — A cause de ma tante. »

Charles consterné regardait tour à tour son père et madame Delong ; celle-ci se hâta de lui dire : « C'est un sacrifice vo- » lontaire que mon fils fait à la raison, » et dont j'espère que nous pourrons le » dédommager une autre fois.

» — Une autre fois ! s'écria M. Lebeau » en frappant le plancher de sa canne. » Ils partent demain ; je vous dis qu'ils » partent demain. »

Louis tressaillit. Madame Delong le regarda d'un air triste, mais ferme, et lui dit : « Mon fils, est-ce là une raison ? »

Louis sortit précipitamment du salon,

il suffoquait. Charles s'en alla désolé, et M. Lebeau en répétant : « Je l'ai tou- » jours bien dit, que la femme la plus » raisonnable ne valait rien pour élever » des garçons. »

Madame Delong se rendit aussitôt à la chambre de Louis : son courage était vaincu ; appuyé sur un coin de la cheminée, il pleurait, le pauvre Louis ; sa mère aurait eu bien envie d'en faire autant. Lorsqu'elle entra, comme saisi de ressentiment, il s'écria : « Vous avez » voulu me punir de ce que j'osais être » fâché contre ma tante quand elle a » cherché à me donner un soufflet ; » et ces derniers mots furent dits avec un accent de colère encore plus prononcé.

« Te punir ! dit madame Delong en » passant son bras autour du cou de son » fils ! te punir ! Oh ! mon enfant, combien » y a-t-il de temps que je n'ai pas même » pensé que je pusse avoir à te punir. »

Les larmes de Louis coulèrent alors avec

abondance. Madame Delong appuya sa tête sur l'épaule de son fils : « Mon enfant, » lui dit-elle d'une voix émue, mon cher » enfant, ne sois pas si faible, je t'en » prie. Moi qui suis chargée de te faire » connaître tes devoirs, que deviendrai- » je si tu ne peux les supporter ? Comme » ma tâche sera cruelle ! Louis, j'ai » travaillé toute ta vie à te donner du » courage, pour qu'il m'aidât à soute- » nir le mien.

» — Cela ne peut vous faire autant » de chagrin qu'à moi, » dit Louis encore un peu fâché, quoique les paroles de sa mère l'eussent déjà adouci.

« Mon fils, répondit madame Delong, » si tu étais en ce moment au spec- » tacle, je regarderais la pendule, et, » quoique seule, je craindrais de voir » le temps s'écouler. Je me dirais, il » s'amuse, et cela remplirait de joie » toute ma soirée. » Louis baisa la main de sa mère. « Mais, continua-t-elle, si,

» après avoir refusé ta tante, tu avais eu
» la faiblesse de vouloir aller avec M. Le-
» beau, si j'avais eu celle d'y consentir,
» notre plaisir à tous deux aurait été gâté:
» la vue de ta tante au spectacle t'aurait
» troublé tout le temps; à ton retour
» nous n'aurions osé nous parler d'une
» chose que nous nous serions reprochée
» tous les deux, et je suis sûre que tu
» serais allé te coucher sans avoir rien
» à me conter. »

L'affection et l'entretien de madame Delong finirent insensiblement par calmer Louis. Cependant il eut de la peine durant cette soirée à s'occuper avec application; il rêva toute la nuit qu'il voulait aller à la comédie, et tournait tout autour de la salle sans pouvoir trouver l'entrée, pendant que le spectacle se donnait, et qu'il entendait les applaudissemens.

Madame Ballier, de son côté, était revenue fort mécontente de sa soirée.

Elle avait eu le malheur de se trouver dans une loge voisine de celle de M. Lebeau et de sa famille : il y avait déjà entre eux assez d'aigreur; M. Lebeau, fort honnête et très-bon homme, mais peu disposé à croire qu'on ne dût se gêner pour personne, n'avait pas approuvé que madame Delong reçût madame Ballier chez elle, et par suite de cette opinion l'avait prise en aversion presque avant de la connaître. Il n'avait jamais voulu consentir à lui faire la moindre politesse pour l'attirer chez lui; et comme cela avait empêché madame Delong d'y aller aussi souvent qu'elle le faisait auparavant, il n'en avait eu que plus d'humeur, et les griefs de Louis, qu'il aimait beaucoup, même ceux de Barogo, avec lequel il vivait dans une certaine intimité, n'étaient pas propres à l'adoucir. Lorsqu'en arrivant il vit madame Ballier dans la loge voisine de celle qu'avait prise sa famille, sa colère fut si

grande, que s'il avait pu il aurait changé de place. Son agitation, ses récits faits à voix pas trop basse, instruisirent bientôt madame Ballier de ce qui venait de se passer : le nom de *ce pauvre Louis*, prononcé par les enfans avec l'accent du regret et avec un regard de côté, dans tous les intervalles que leur laissait le plaisir, lui rendirent la soirée fort désagréable. En rentrant elle se plaignit du mal de tête et s'alla coucher sans voir personne. Le lendemain elle ne dit pas un mot du spectacle; et si Louis eut le tort de jouir un peu de cette petite vengeance, il put du moins légitimement se féliciter de n'avoir pas à éprouver un pareil embarras. Deux jours après, chez M. Lebeau, celui-ci recommença à quereller madame Delong au sujet du spectacle. Louis prit le parti de sa mère avec tant de vivacité, que M. Lebeau, impatienté de l'avoir contre lui, s'écria: « Jeune homme, voilà comme vous gâtez

» votre mère. » Tout le monde se mit à rire, et M. Lebeau comme les autres ; et madame Delong souriant à son fils avec un tendre orgueil semblait lui dire : « Continue, Louis, aidons-nous » mutuellement à remplir notre devoir. »

Le curé s'étant arrêté en cet endroit : « Est-ce là tout? » s'écrièrent les deux petits garçons.

« — Ce n'est pas là une histoire, dit » Julienne en se rengorgeant d'un air » capable ; cela n'a ni commencement » ni fin.

» — Quant à la fin, reprit le curé, » je ne vous ai pas dit que mon histoire » finît là; j'ai voulu seulement vous » faire voir que cela était fort désagréa- » ble pour les jeunes gens, quand leurs » parens avaient de l'humeur, et aussi » vous montrer que, dans ces occasions- » là, c'est aux jeunes gens à faire tous » les sacrifices pour ne pas mécontenter » leurs parens.

» — Il n'était pas bien difficile à » Louis de faire ce que voulait sa mère, » dit Julienne d'un ton où il entrait » un peu de dépit, elle lui parlait avec » tant de douceur.

» — Bon! dit Amédée; l'autre jour » que tu étais en colère, et que ta bonne » te priait tout doucement d'entendre la » raison, tu lui as dit d'aller se promener » avec sa raison.

» — Monsieur Amédée, répliqua Ju- » lienne toute rouge, mêlez-vous de vos » affaires, ou je dirai aussi, moi, comme » vous avez juré tantôt avec de vilains » mots, dans le bosquet, quand papa » vous a appelé pour faire votre thème.

» — Je vois, dit le curé, que ni l'un » ni l'autre ne seriez aussi raisonnables » que Louis, qui encore ne l'était guère.

» — Oui, reprit Amédée; car il ne fai- » sait ce que voulait sa mère que quand » elle était là.

» — Je ne fais pas comme lui, Monsieur

» le curé, dit Paul en tapant sur le bras
» du curé pour se faire écouter; quand
» maman s'en va et me dit : N'approche
» pas du bassin, je n'en approche pas du
» tout.

» — Je serais curieuse, dit Julienne,
» de savoir ce qui aurait pu arriver s'il
» était demeuré quelque temps de suite
» tête à tête avec sa tante.

» — C'est précisément la suite de mon
» histoire, » répondit le curé. Les enfans
ayant désiré de savoir la suite, il la leur
promit, et quelques jours après, il continua ainsi les aventures de Louis.

—

L'ABSENCE.

Madame Delong reçut d'Allemagne des nouvelles qui lui causèrent une grande affliction : son mari était dangereusement blessé. Elle partit pour l'aller seigner, désolée de laisser ainsi son

fils, pour ainsi dire sur sa bonne foi, avec une personne qui ne pouvait prendre aucune autorité sur lui. Sachant aussi très-bien qu'entre madame Ballier chargée de commander et Marianne d'obéir, la paix ne régnerait pas dans le ménage, on juge quelles furent ses recommandations, quelles furent les promesses et les résolutions de s'y conformer. Mais à peine était-elle montée en voiture, que madame Ballier, pressée d'entrer en possession de son autorité, exigea absolument de Marianne que la soupière, de temps immémorial rangée dans le buffet, fût dorénavant serrée dans l'armoire, et que les verres fussent rincés avant les carafes, au contraire de ce qui s'était pratiqué jusqu'alors. De ce moment toute espérance de conciliation fut détruite, et Louis en rentrant pour dîner trouva Marianne hors d'elle-même. « Monsieur Louis, dit-elle, ça » n'ira pas; cette femme-là me fera

» perdre la tête : je vous dis, monsieur
» Louis, que cela ne peut pas aller.

» — Louis, dit madame Ballier à son
» neveu d'un ton composé lorsqu'il vint
» pour se mettre à table, je vous prie
» dorénavant d'être plus exact à l'heure. »

Louis tira sa montre, regarda la pendule, et fut très-étonné de voir qu'elles n'allaient plus ensemble : il les avait mises toutes les deux le matin à la même heure. Il devina que, sans rien dire, madame Ballier avait avancé la pendule depuis son départ. Il fit voir sa montre à sa tante, et lui dit froidement, mais non sans intention de la piquer : « Voilà
» l'heure qu'il est à la pendule de M. Le-
» beau, la meilleure de la ville, et celle
» sur qui tout le monde vient se ré-
» gler depuis que l'horloge est détra-
» quée. »

Madame Ballier répondit avec humeur que la pendule de M. Lebeau allait comme sa tête, et que c'était sur celle de

la maison qu'il fallait se régler. Louis repartit que, pour qu'on pût s'y conformer, il ne fallait pas la déranger à tout instant sans raison. Le silence se rétablit jusqu'au milieu du dîner. Alors madame Ballier dit à son neveu : « J'espère, » Louis, que vous ne profiterez pas de » l'absence de votre mère pour aller » courir au lieu d'étudier.

» — Courir, où cela, ma tante? » demanda Louis d'un air fort étonné. Il était connu pour son exactitude à ses devoirs.

« Mais chez M. Lebeau, par exemple!

» — Ma mère m'a permis d'y aller, » répondit Louis d'un ton négligent.

« Le matin et le soir? » demanda avec humeur madame Ballier.

« — Tant que je voudrais, » reprit sèchement Louis.

« — Tant que vous voudrez? dit ma- » dame Ballier en colère : c'est très- » bien; dès que vous avez des permis- » sions pour faire tout ce que vous vou-

» drez, ce n'était pas la peine de me
» charger de vous.

» — Vous charger de moi, ma tante? »
s'écria à son tour Louis avec une indignation qui acheva d'irriter madame Ballier.

« — Eh! qui s'en chargera donc, mon-
» sieur, je vous en prie? »

Louis resta sans répondre. Il avait élevé là une question difficile; car il était impossible qu'à son âge il se crût dispensé de rendre compte de sa conduite à quelqu'un. Il ne pouvait dire à madame Ballier que ce n'était pas à elle qu'il avait à en rendre compte, ce qui n'eût été ni convenable ni vrai, car enfin, s'il se fût mis quelque désordre dans sa manière de vivre, qu'il eût négligé ses études, et passé le jour et la nuit à courir hors de la maison en l'absence de sa mère, c'était bien certainement à sa tante à réprimer une pareille inconduite par tous les moyens qui étaient en son pouvoir:

mais le tort de Louis était d'oublier toujours que, si dans les choses importantes on doit céder aux autres lorsqu'ils ont raison de l'exiger, dans les petites choses on leur cède encore parce qu'on a assez de raison pour ne les pas contrarier.

On était de nouveau retombé dans le silence. Au moment de se lever de table, madame Ballier dit à son neveu en appuyant sur chacune de ses paroles : « Malgré toutes vos permissions, vous » aurez la bonté de vous souvenir, mon» sieur Louis, que je réponds de vous » en l'absence de votre mère, et que je » ne vous laisserai pas faire de sot» tises, entendez-vous? » Elle eut soin de dire ces derniers mots en fermant la porte de manière à n'être pas exposée à une réponse. Louis ne songeait point à lui répondre; toutes ses idées étaient confondues. Comme il n'avait pas la moindre envie de faire ce que madame Ballier

appelait des sottises, il s'étonnait lui-même d'être si choqué de ce qu'elle les lui interdisait.

« — Mais voyez donc un peu cette » femme-là ! » disait Marianne, en croisant les bras, et les yeux fixés sur la porte par où venait de sortir madame Ballier.

« — Si c'est de cette manière-là » qu'elle commence...., » reprenait Louis en posant lentement son verre que dans sa surprise il avait tenu suspendu près de ses lèvres. Il semblait que le tonnerre fût tombé entre eux deux, si peu ils étaient préparés à ce qu'ils avaient à faire, qui était simplement de passer avec douceur sur des choses et des paroles sans importance. Louis alla se consoler de ses chagrins chez M. Lebeau, en les contant à Charles et à Eugénie. — « Laisse-» la bisquer tant qu'elle voudra, lui » disait Charles, et fais à ta tête. »

Eugénie grondait Charles, grondait

Louis. « Demandez à maman, disait-
» elle, si c'est comme cela qu'on répond
» à sa tante.

» — Et comment trouvez-vous donc
» que je lui réponds si mal? reprenait
» Louis impatienté; vous en feriez autant
» à ma place.

» — Moi, pas du tout; quand j'ai envie
» de quelque chose, j'en demande la
» permission, c'est bientôt fait.

» — Mais quelle permission ai-je donc
» à lui demander?

» — Je ne sais pas, moi; celle de re-
» garder à la fenêtre, si elle veut qu'on
» la lui demande : qu'est-ce que cela
» coûte?

» — Vraiment, disait Charles, cela
» serait joli pour un garçon!

» — Apparemment qu'il est plus joli
» pour un garçon de n'être pas raison-
» nable que pour une demoiselle.

» — Mon Dieu! Eugénie, disait Louis
» avec humeur et prenant le bras de

» Charles pour s'éloigner d'Eugénie, vous
» n'entendez rien à tout cela; et puis
» encore, c'est que c'est un ton!...

» — Bah! répondait Eugénie, en s'é-
» loignant de son côté, je suis bien sûre
» que vous prenez aussi un ton; il ne
» vous en coûte pas grand'chose pour
» dire des malhonnêtetés. » On se boudait, puis on se raccommodait. Louis trouvait dans les conseils d'Eugénie beaucoup de choses de ce que lui disait sa mère, et il n'en était que plus troublé d'entrevoir qu'il avait tort sans savoir comment s'y prendre pour avoir raison: c'est que Louis attendait, pour se soumettre aux volontés de sa tante, qu'elle ne lui demandât rien qui pût le gêner, et, pour lui montrer de la douceur, qu'elle ne le contrariât jamais; ce qui en effet n'aurait pas été bien difficile.

Louis reçut peu de jours après une lettre que lui écrivait sa mère de la première couchée.

« Songe surtout, mon fils, lui disait-
» elle dans cette lettre, de ne pas t'écarter
» de ce que tu dois à ta tante. Tu pourras
» penser quelquefois qu'elle te demande
» plus de soumission qu'elle n'a droit
» d'exiger de toi, et cependant tu te
» soumettras pour la contenter; car ton
» devoir, c'est qu'elle soit contente de
» toi.

» Quand tu croiras voir qu'elle te
» contrarie sans raison et par un peu de
» mauvaise humeur, le moyen de prouver
» que tu es devenu un homme, c'est de
» ne point t'en irriter; car ce sont les
» enfans qu'on évite de contrarier dérai-
» sonnablement pour ne pas leur gâter
» le caractère : lorsqu'ils sont hommes,
» c'est à eux à leur tour à se conformer
» au caractère des autres.

» Il ne s'agira bientôt plus pour toi,
» mon cher fils, de te bien conduire seu-
» lement envers ceux qui se conduisent
» bien avec toi, mais envers tout le

» monde. Tant que, pour remplir ton
» devoir, tu auras besoin d'avoir affaire
» à des personnes toujours raisonnables
» et justes, tu ne seras pas en état de
» sortir de la protection de ton père et
» de ta mère; car tu ne rencontreras
» qu'eux dans le monde qui, pour t'é-
» pargner des torts, aient soin de n'être
» jamais injustes envers toi. »

Le jour où Louis reçut cette lettre, il se montra presque attentif pour sa tante: il eut soin de ne pas laisser la porte ouverte quand madame Ballier se trouvait entre les deux airs, et d'empêcher Barogo de manger la pâtée de Robinet, ce qui, la veille, avait occasionné un grand scandale. Laissé à lui-même, son caractère était porté à la bienveillance; mais il manquait de cet empire sur soi, qui est le seul moyen de se soustraire aux caprices des autres. Louis certainement n'était jamais aussi dépendant des caprices de sa tante, que lorsqu'il lui donnait le

droit de le mettre en colère malgré ses résolutions.

Aussi comme les caprices devenaient chaque jour plus fréquens, en raison de l'effet qu'ils étaient assurés de produire sur lui, et qu'en raison de leur fréquence sa résolution devenait tous les jours plus faible, son désir de maintenir la paix se changea bientôt en un abandon complet à tous les mouvemens qu'amène la discorde. Les conseils de sa mère ne produisirent plus sur lui qu'une impression de contrariété, persuadé, comme il le voulait être, que ce qu'elle demandait était impossible. La maison lui devint un enfer, dont il n'aspirait qu'à se trouver dehors, et sa pensée ne se reposait plus avec quelque tranquillité que sur le plaisir qu'il se promettait de sortir pendant les trois fêtes de la Pentecôte, qu'il devait aller passer à la campagne chez madame Lebeau.

Cette partie était arrangée avant le

départ de madame Delong. Louis en avait parlé souvent et regardait la chose comme convenue ; mais madame Ballier imagina, comme ce qui devait lui déplaire le plus au monde, de l'obliger à lui en demander spécialement la permission. Louis devant le samedi, veille de la Pentecôte, aller dîner à la ville chez M. Lebeau et partir ensuite avec sa famille pour la campagne, madame Ballier sortit un moment avant qu'il ne revînt pour s'habiller et faire son petit paquet, et emporta les clefs des armoires. Louis, désespéré, en rentrant, de ne pas trouver les clefs, les demande à Marianne, lui demande sa tante ; Marianne ne l'a pas vue sortir, ne sait où elle est allée. Ils se séparent pour la chercher chacun de son côté. Louis court bouillant d'impatience, et aperçoit sa tante assise sur un des bancs de la promenade ; il a peine à se contenir assez pour arriver jusqu'à elle sans lui demander ses clefs, et, en

arrivant, à les lui demander avec des formes suffisantes de politesse. Madame Ballier s'informe tranquillement de ce qu'il veut en faire.

« Je veux m'habiller, ma tante...; je » suis très-pressé..., donnez-les-moi tout » de suite, je vous prie : » et il lui tendit une main tremblante d'impatience.

« Vous ne vous habillez jamais que le » dimanche, » répond madame Ballier avec le même sang-froid.

« Mon Dieu! ma tante, vous savez » bien que je vais à la campagne.

» — Moi, non; vous ne m'en avez rien » dit.

» — J'en ai parlé cent fois devant vous.

» — Je n'ai pas l'habitude, dit ma- » dame Ballier, de prendre pour moi ce » qu'on ne me dit pas directement.

» — Eh bien! ma tante, je vous le » dis, je vous le répète, » reprend Louis avec un redoublement de violence.

« — Apparemment, monsieur, dit » très-gravement madame Ballier en se » levant, que vous comptez me les de- » mander autrement? »

Louis plie à moitié un de ses genoux, et d'un ton que dans sa colère il s'efforçait de rendre moqueur : « Ma tante, dit- » il, veut-elle bien avoir la bonté, la » magnanimité, la clémence de me » donner mes clefs? »

Madame Ballier fait un pas comme pour s'en aller. Louis s'élance au-devant d'elle : l'horloge sonnait quatre heures; c'était l'heure du rendez-vous chez M. Lebeau. « Ma tante, » dit-il, et sans qu'il s'en aperçût le son de sa voix devenait presque menaçant; « ma tante, je » vous en prie... où sont mes clefs?

» —Dans un endroit, reprend madame » Ballier, qui, de son côté, commen- » çait à ne plus maîtriser sa colère, » dans un endroit où vous ne les aurez » que quand il me conviendra.

» — Vous ne voulez pas me les
» donner? »

Madame Ballier continuait à s'en aller sans répondre. Louis part comme un trait, prend en passant le serrurier de la maison, qui, le connaissant, ne fait nulle difficulté de lui ouvrir les armoires, s'habille, prend un petit paquet, et, rencontrant Marianne, qui rentrait de son côté, lui dit de porter dans la journée, chez M. Lebeau, le reste de ses effets, afin qu'on ne les lui renferme plus. Étonnée de l'ordre qu'il lui donne, troublée de voir toutes les armoires ouvertes, Marianne veut lui faire des questions sur ce qui s'est passé; mais il est déjà loin, et elle demeure ébahie sur la porte à le regarder courir.

Il était pressé d'arriver, pressé de secouer l'agitation qui le tourmentait. Depuis le départ de sa mère, Louis n'avait pas été un instant content de lui-même: il l'était en ce moment moins que jamais,

et ne savait ce qui en serait à l'avenir; il craignait de descendre dans ses pensées. Il cacha son trouble le mieux qu'il put, n'aimant pas à parler chez M. Lebeau de ses querelles avec sa tante, et l'idée d'être pendant trois jours délivré de ses chagrins ne tarda pas à les lui faire oublier. A la fin du dîner, on vint avertir que les ânes étaient à la porte. Louis était destiné à conduire celui d'Eugénie, et Charles celui de sa mère, excepté dans les momens où M. Lebeau devait prendre la place de l'un des jeunes gens pour les laisser monter chacun à leur tour sur son cheval. Il faisait un temps superbe; le plaisir qu'on se promettait animait déjà les jeunes gens, qui descendaient l'escalier en courant, riant et sautant, lorsque Marianne parut sur la porte, tout échauffée et tenant à son bras un gros paquet qu'elle remit à Louis. « Tenez, » monsieur Louis, dit-elle, voilà vos » hardes; quand votre tante a vu que je

» voulais les prendre, elle me les a, sauf
» le respect de la compagnie, jetées au
» nez, en disant que quand elles se-
» raient hors de la maison, elles pour-
» raient bien y rester et vous aussi. Alors
» je lui ai dit : et moi aussi. Car, à pré-
» sent que vous êtes parti, qu'elle s'ar-
» range pour son service, je n'y mettrai
» pas le pied jusqu'au retour de madame.
» Voilà les états de ce qu'on m'a laissé,
» on peut vérifier que tout y est ; d'ail-
« leurs elle a pris toutes les clefs, je ne
» réponds plus de rien.

» — Mais, Marianne, dit Louis exces-
» sivement troublé, je ne m'en vas pas,
» c'est seulement pour deux jours.

» — Ah! vraiment, elle a bien dit que
» vous restiez où vous êtes, qu'elle allait
» écrire à votre mère, et qu'elle ne veut
» plus se charger de vous. Qu'est-ce que
» je sais, moi! un tas de raisons.

» — Tu resteras avec nous, » dit Char-
les plein de joie.

« — Quel conte que cela ! dit ma-
» dame Lebeau impatientée, sa tante ne
» le renverra pas de la maison.

» — Oh ! elle a dit qu'elle s'en irait
» s'il y revenait, reprit Marianne, elle
» n'en fera rien ; mais ça m'est égal. J'y
» restais pour l'amour de vous, monsieur
» Louis ; à présent me voilà bien débar-
» rassée. Est-ce qu'elle n'a pas dit que
» c'était moi qui avais forcé les serrures,
» qu'elle voulait me conduire au juge de
» paix ! Ah! qu'elle m'y conduise, je ne
» la crains pas, je suis plus connue
» qu'elle dans la ville. Voyez donc le juge
» de paix! Je suis chez ma sœur, dans la
» rue à côté, qu'elle vienne m'y chercher.
» Au revoir, monsieur Louis... » Puis re-
venant sur ses pas : « Ah! tenez donc, une
» lettre de votre maman, que dans tout
» ça j'oubliais de vous donner ; » et elle
s'en alla répétant : « Le juge de paix!...
» j'ai bien peur d'elle avec son juge de
» paix! » et s'irritant toujours davantage

de cette idée à mesure qu'elle lui revenait dans la tête.

Louis demeurait consterné : il tournait machinalement dans ses mains la lettre de sa mère ; il semblait qu'elle lui faisait mal, comme si elle eût contenu un reproche. « Qu'est-ce donc que tout cela? » demandait M. Lebeau, survenu au milieu du récit de Marianne ; et Louis pouvait à peine le lui expliquer, tant était faible le sujet de la dispute.

« Viens toujours, lui disait Charles
» tout bas, tu arrangeras cela à ton re-
» tour.

» — Écrivez-lui de la campagne une
» lettre bien soumise, » disait Eugénie.
Louis n'écoutait rien, il venait d'ouvrir la lettre de sa mère.

« Ah ! mon Dieu ! » dit-il d'un ton douloureux, en cachant sa tête dans ses mains.

« Quoi ! monsieur votre père ! » s'écria madame Lebeau effrayée.

« Au contraire, dit Louis en rougissant
» du cri qui venait de lui échapper,
» mon père est mieux; » et il ajouta d'une
voix faible : « Il y a une heure que cette
» lettre m'aurait rendu bien heureux. »

Madame Delong mandait à son fils que
son mari était hors de danger et en état
de supporter le voyage; elle devait se
mettre en route avec lui peu de jours
après pour le ramener dans sa maison, où
il était nécessaire qu'il vînt achever de se
guérir, et passer sa convalescence, qu'on
annonçait devoir être longue.

« Je vais donc, mon fils, ajoutait ma-
» dame Delong, te présenter à ton père,
» qui ne t'a pas vu depuis quatre ans. Il
» me parle sans cesse de toi, et moi
» j'ose à peine lui répondre; je crains
» ma tendresse, je crains de lui dire de
» toi plus de bien qu'il n'en trouvera
» ensuite. Cependant, Louis, je crois
» qu'il sera content de nous. Une seule
» chose me trouble, ajoutait-elle; je n'ai

» pas été contente du ton de ta dernière
» lettre en parlant de ta tante. Mon
» enfant, il faut que je te le dise ; ton
» père, affaibli par de longues fatigues et
» de cruelles souffrances, supporte dif-
» ficilement la moindre agitation; il a be-
» soin que son intérieur soit paisible
» comme la chambre d'un malade. Veille
» à ce que tout, en arrivant, lui pré-
» sente l'aspect de la concorde et que
» rien ne puisse le troubler. Examine avec
» soin, mon fils, si tu nous as préparé la
» réception que je te demande, si tu te
» sens suffisamment disposé à remplir
» ton devoir. »

Louis demeurait accablé. « Eh bien !
» lui dit M. Lebeau, qui attendait et n'ai-
» mait pas à attendre, viens-tu ou non ?

» — Que va dire ma mère? » répondit
Louis presque sans l'écouter.

« Ce qu'elle va dire? est-ce que c'est ta
» faute ?

» — Je n'en sais rien.

» — Ah ! si tu n'en sais rien, c'est au-
» tre chose. Tiens, mon garçon, il faut sa-
» voir ce qu'on veut ou ce qu'on ne veut
» pas, si on a tort ou si on a raison, et
» agir en conséquence. »

Louis alors lui donna la lettre de sa mère, non pas pour qu'il le décidât, car son parti était pris.

« Oui, dit M. Lebeau après l'avoir
» lue, tu ferais bien d'arranger cela si
» tu peux. » Et Louis, sans rien dire, prit le paquet que venait d'apporter Marianne, attacha dessus celui qu'il avait fait pour aller à la campagne, les passa dans sa canne qu'il mit sur son épaule, serra la main à Charles, fit en soupirant un signe de tête à Eugénie, et prit le chemin de la porte.

« Il s'en va ? » demandèrent Charles et Eugénie consternés.

« Tu nous rejoindras, » dit M. Lebeau, qui aimait à prendre son parti de tout. Louis fit encore un signe de tête et s'en

alla. Il entendit bientôt le bruit des ânes que l'on montait, et du cheval de M. Lebeau qui piétinait pour partir; il retourna la tête, et vit tout le monde occupé au départ, mais en silence, et jusqu'au bout de la rue il n'entendit pas un seul éclat de rire.

Il marchait sans trop savoir ce qu'il avait à faire; cependant il pensa qu'il fallait d'abord chercher Marianne, et l'empêcher de coucher hors de la maison, puis aller dire à sa tante que c'était lui qui avait fait ouvrir les armoires, afin qu'elle n'allât pas chez le juge de paix. Il trouva Marianne très-échauffée, racontant ce qui s'était passé, et sa sœur qui tâchait inutilement de la calmer.

« Tenez, dit-elle en voyant entrer » Louis, M. Louis est là pour le dire, » on ne peut pas vivre avec cette femme- » là... Mais qu'est-ce que vous venez » faire ici, M. Louis? Et votre paquet... » Il ne fallait donc pas me le faire porter

» chez M. Lebeau, je l'aurais mis tout
» de suite ici. Ma sœur va bien le serrer
» dans son armoire; je vous le promets,
» monsieur Louis, vous pouvez être tran-
» quille.

» — Mais, Marianne.... avait dit plu-
» sieurs fois avec impatience Louis, qui
» cherchait inutilement à l'interrompre;
» mais, Marianne, ce n'est pas cela....
» je viens vous dire qu'il faut que vous
» rentriez à la maison.

» — A la maison? et pourquoi faire
» donc, monsieur Louis? C'était bon,
» ma foi, pendant que vous y étiez;
» mais pour votre tante, elle se passera
» bien de moi, et moi je me passerai
» bien d'elle. Allez donc, monsieur
» Louis, vous pouvez vous amuser bien
» tranquillement à la campagne; n'ayez
» pas peur, nous ne nous mordrons
» pas pendant votre absence.

» — Mais, mon Dieu! Marianne, re-
» prit Louis toujours plus impatienté,

» et cependant hésitant encore à s'en-
» gager, il n'est pas du tout sûr.... Il
» est très-possible que je n'aille pas à
» la campagne.

» — Comment!... Ah! voilà du fruit
» nouveau, par exemple; c'était bien la
» peine de faire ouvrir les armoires si
» vite!... Ah! si c'est comme cela, j'irai
» faire votre lit demain, monsieur Louis;
» vous pouvez être bien sûr que je ne
» laisserai pas votre chambre en désor-
» dre; vous pouvez en être sûr déjà;
» votre lit sera fait.

» — Et le dîner aussi, Marianne?

» — Le dîner de votre tante? Ah! elle
» dînera bien sans moi, la chère femme!
» Si elle n'a que moi pour lui faire à
» dîner... je vous promets bien, ma foi,
» que son dîner ne lui fera pas mal au
» ventre. » Et la colère de Marianne re-
commençant à s'échauffer, elle parlait à
elle-même, aux autres, sans qu'on pût
l'arrêter.

« Mais, écoutez-moi donc, Marianne, » reprenait Louis presque aussi en co- » lère; je vous dis que mon père et ma » mère arrivent...

» — Comment! M. le colonel... ma- » dame.... s'écria Marianne. Ah! mon » Dieu! où cela?... quand?... » et elle paraissait prête à courir au-devant d'eux.

« Mais, mon Dieu! pas encore, disait » Louis; mais ils arrivent, voilà la lettre » qui me le dit; et vous voyez bien que » s'ils trouvent comme cela tout le » monde de côté et d'autre....

» — Ah! bien, vous avez raison, mon- » sieur Louis, c'est bien vrai... Ce pauvre » M. le colonel!... Et madame, comme » elle doit être contente!... comment » se porte-t-il?... Comment! ils revien- » nent!... » et les acclamations de Marianne se croisaient et se succédaient avec autant de rapidité dans sa joie que dans sa colère. Le cours de ses idées était absolument changé; et peut-être en con-

sidérant de plus près l'arrivée de ses maîtres, s'était-elle sentie un peu inquiète des suites de l'escapade, que dans la chaleur de sa tête elle n'avait pas examinées avec beaucoup d'attention. Il ne fut pas difficile de la déterminer à revenir. « Ne faut-il donc pas préparer » la maison pour leur arrivée? disait- » elle. Tenez, monsieur Louis, le devoir » avant tout! monsieur Louis, le devoir » avant tout! »

Ils s'en allèrent, Marianne portant les paquets, dont elle avait absolument voulu se charger. « Nous nous en re- » tournons, disait-elle, comme des mar- » chands qui ont fait mauvaise foire, » la boutique aussi lourde que nous l'a- » vons apportée. »

Ils trouvèrent la porte de la maison fermée; Marianne n'étant plus là pour la garder, madame Ballier en sortant en avait emporté la clef. Cet incident, auquel Louis aurait pu s'attendre, lui

causa un violent dépit : il n'était pas encore sans espérance, après avoir réinstallé Marianne, d'aller rejoindre ses amis à la campagne ; mais la chose devenait au moins douteuse, et chaque moment d'attente lui donnait un peu plus la tournure d'une impossibilité. Cependant il fallait bien attendre. Louis s'assit sur le banc de la porte et attendit, mais avec un degré d'amertume qui s'aigrissait de chaque minute d'impatience. Madame Ballier ne rentra qu'à dix heures du soir. Louis se leva brusquement ; madame Ballier fit un cri, elle ne l'avait pas vu, non plus que Marianne, dans le coin obscur où ils étaient assis. Cependant la servante d'une des amies de madame Ballier, qui s'était chargée de la reconduire avec sa lanterne et à qui elle avait donné la clef, commençait à ouvrir la porte; mais Louis n'était pas sûr d'y entrer sans contestation. Heureusement Barogo, qui avait fourré son museau dans la fente

de la porte qu'on entr'ouvrait, avait déjà senti Robinet, et, d'un coup de sa tête agrandissant l'ouverture, s'était élancé dans l'intérieur de la maison, où il le poursuivait en aboyant de toutes ses forces : madame Ballier s'y précipita après lui ; Louis entra après elle, et après Louis entra Marianne : la porte fut fermée, et chaque chose se trouva tout naturellement remise à sa place.

Il fallait pourtant à Louis une explication avec sa tante ; il s'y préparait et tâchait de ramasser toute la modération dont il se croyait capable, quand il la rencontra à la porte de sa chambre, tenant Robinet sous le bras. Elle lui demanda avec beaucoup d'aigreur pourquoi il n'avait pas fait ouvrir la porte de la rue par un serrurier comme celle des armoires.

« Puisque vous saviez que c'était moi » qui avais fait ouvrir les armoires, »

s'écria Louis déjà en colère, car c'était la principale raison qui l'avait engagé à revenir, « pourquoi donc, ma tante,
» avez-vous menacé Marianne de la me-
» ner chez le juge de paix! Je ne suis
» revenu que pour vous empêcher de
» faire ce scandale.

» — On a vraiment bien besoin de
» monsieur pour empêcher des scanda-
» les! reprit madame Ballier toujours
» plus irritée. Si vous n'aviez que cela
» à nous dire ici, vous pouvez vous en
» retourner à la campagne.

» — C'est bien ce que je ferai demain
» matin, repartit Louis.

» — Mais non pas, je vous prie, ré-
» pliqua madame Ballier, avant que
» j'aie écrit une lettre à M. Lebeau, que
» vous lui porterez pour le prier de se
» charger de vous, attendu que je ne m'en
» mêle plus.

» — Je ne porterai point une pareille
» lettre, » s'écria Louis que recommençait

à dominer la pensée de l'arrivée de son père et de sa mère.

« Si vous ne la portez pas, je l'enverrai.

» — C'est inutile, car je ne resterai » pas chez M. Lebeau.

» — Si vous y allez demain, vous y » resterez.

» — Qu'est-ce qui m'y forcera?

» — Moi qui m'en irai de la maison » et qui manderai à votre mère pour» quoi. »

Louis rentra dans sa chambre en fermant la porte avec fureur. « Non, » disait-il, et il marchait en frappant du pied à ébranler le plancher, « non, il n'y a pas » moyen, on veut être raisonnable avec » elle, et elle ne le veut pas.

» — Il est sûr, disait Marianne en ran» geant la chambre, qu'on n'est pas maî» tre de ça. »

Le curé ayant posé son cahier : « Eh » bien! eh bien! demandent les enfans, » est-ce qu'il n'a pas été à la campagne?

» — Qu'auriez-vous fait à sa place? » dit le curé.

Amédée secoua la tête en disant : « Je » n'en sais rien : il est sûr que cela était » bien embarrassant.

» — Pas du tout, reprit Julienne d'un » ton très-décidé; j'aurais dit le lendemain » à ma tante : Si vous voulez encore m'em- » pêcher d'aller à la campagne, je resterai » ici, et je dirai à tout le monde que c'est » parce que je suis plus raisonnable que » vous. »

Le curé sourit. « — Cela lui aurait » fait joliment plaisir! dit Amédée.

» — Aussi, répondit Julienne, ce n'au- » rait pas été du tout pour lui faire » plaisir.

» — Moi, dit Paul, j'aurais écrit bien » vite à maman en Allemagne, pour lui » demander la permission d'aller le len- » demain chez M. Lebeau. » Tout le monde rit de l'expédient qu'avait trouvé Paul, et le curé continua son histoire.

LE RACCOMMODEMENT.

Louis était demeuré seul dans sa chambre terriblement agité : aussi passa-t-il près d'une heure à ne penser qu'à son agitation et à se mettre en colère sans prendre aucun parti. Les dernières paroles de Marianne lui sonnaient aussi désagréablement dans les oreilles : « On » n'est pas maître de ça, répétait-il; est-ce » que je ne suis pas maître d'être raison- » nable? » et cela lui déplaisait; car il aurait mieux aimé que la raison ne fût pas en son pouvoir. Il se mit à relire la lettre de sa mère; mais, dans la disposition où il était, il interrompit plusieurs fois sa lecture avec impatience; car c'était comme si sa mère eût été là, lui donnant un conseil qu'il ne voulait pas suivre. Une fois même il jeta la lettre avec humeur sur la table; mais tout d'un coup il se souvint qu'un jour qu'il se fâchait con-

tre un conseil de sa mère, elle lui avait dit : « Mon fils, te fâches-tu contre mon » conseil parce qu'il est mauvais, ou parce » qu'il est bon? » Et il convint avec lui-même qu'on ne se fâchait jamais que contre les bons conseils, parce qu'il n'y a que ceux-là qui vous obligent à les suivre.

Après avoir reconnu que le conseil de sa mère était bon, Louis n'en continuait pas moins à disputer : non seulement renoncer à un plaisir si grand, et sur lequel il avait si bien compté, mais encore céder à l'autorité de sa tante, et encore dans une chose si déraisonnable! Alors il lui survint un autre souvenir. Un jour que dans son enfance il donnait un coup de pied à Barogo qui ne voulait pas apprendre l'exercice, en lui disant, « Tu » n'es qu'une bête! » sa mère avait répondu, « Si ce n'est qu'une bête, comment veux-tu qu'il fasse des choses » qui demandent de l'esprit? » Cette réflexion l'avait frappé. Il se dit : « En effet,

» puisque je trouve ma tante déraisonna-
» ble, c'est une sottise à moi de vouloir
» qu'elle ne me demande que des choses
» raisonnables ; et il ajouta : Si je ne lui
» cède pas sur les choses déraisonnables,
» je ne lui cèderai donc jamais ; car les
» autres, je les fais de mon plein gré. »

L'agitation de Louis commençait à se calmer par le plaisir qu'il éprouvait à se sentir de la raison, et ce plaisir-là inspire toujours le désir d'en avoir davantage. Il se rappela aussi que sa mère lui disait souvent : « La tâche des gens rai-
» sonnables est grande, ils sont chargés
» d'avoir de la raison à la place de ceux
» qui n'en ont pas. » Et il commença à trouver qu'il y avait quelque chose d'honorable à se regarder comme chargé d'une pareille tâche; alors il prit plaisir à relire non-seulement la dernière lettre de sa mère, mais toutes celles qu'elle lui avait écrites depuis son départ. Il tomba sur cette phrase : « Ton malheur, mon

» fils, est d'avoir parfaitement oublié
» dans tes rapports avec ta tante, com-
» ment on est avec les personnes de qui
» on désire l'approbation. Il me semble
» pourtant que l'approbation est toujours
» désirable, et qu'il peut y avoir quelque
» plaisir à la gagner quand elle est diffi-
» cile. » Dans la disposition où il se
trouvait, cette idée le frappa singulière-
ment. Ce serait pourtant plaisant, disait-
il, d'obliger ma tante à dire du bien de
moi. Son imagination s'échauffa sur ce
projet, au point qu'il eut de la peine à
s'endormir.

Il se réveilla le lendemain dans les meil-
leures dispositions. Il faisait un temps
admirable; il entendait dans la rue le
mouvement d'un jour de fête: cela lui
serrait un peu le cœur; mais il avait autre
chose à penser, et ne permit pas à ses
souvenirs de le troubler. Il entra chez sa
tante d'un air serein, auquel elle ne s'at-
tendait pas. Il savait qu'elle avait déjà

demandé à Marianne s'il allait à la campagne, et que celle-ci lui avait répondu que non. Aussi lui trouva-t-il un maintien plus composé que fâché. Lorsqu'il lui eut fait part des nouvelles qu'il avait reçues : « C'est apparemment pour cela,
» dit-elle, que monsieur a mis de l'eau
» dans son vin. »

Le rouge monta à la figure de Louis; mais il était si bien préparé qu'il ne se fâcha pas, et songea qu'au fait cela était vrai. « Il est sûr, ma tante, dit-il,
» que j'aurais beaucoup de chagrin si
» mon père et ma mère, à leur retour,
» vous trouvaient mécontente de moi. »

Madame Ballier fut étonnée; elle ne comptait guère sur un pareil ton, et se contenta uniquement de répondre à demi-voix pour ne pas rester court : « Je serai donc bientôt débarrassée! » Puis elle se hâta de demander les détails sur la santé et l'arrivée de son neveu; et revenant aussitôt à un sujet où l'on

voyait bien qu'elle voulait rentrer sans savoir comment s'y prendre, elle dit d'un ton qui voulait seulement paraître encore de mauvaise humeur : « Vous n'au-» rez plus alors personne qui vous em-» pêche d'aller à la campagne.

» — Il est bien sûr, ma tante, reprit » Louis avec douceur, que ma mère » me l'avait permis.

» — Et c'est pour cela, reprit ma-» dame Ballier, qui recommençait à s'ai-» grir, que vous croyez pouvoir vous » passer de la permission de tout le » monde?

» — Vous voyez bien que non, ma » tante, répondit Louis du même ton; » car c'est parce que vous ne l'avez pas » voulu que je n'y ai pas été; et j'en avais » pourtant un grand désir, » ajouta-t-il avec un soupir qui n'était pas feint.

« — Comme il fait l'hypocrite à pré-» sent! » dit madame Ballier en détournant la tête.

« — Non, ma tante, reprit Louis avec
» quelque vivacité, je ne fais pas l'hypo-
» crite; vous le savez bien, je comptais
» aller à la campagne, et m'y amuser
» beaucoup, je vous assure.

» — Louis, reprit gravement madame
» Ballier, je ne m'oppose pas à ce que
» vous vous amusiez, quand vous le de-
» manderez d'une manière convenable. »

Elle attendait évidemment une ré-
ponse.

Louis hésita un moment, et dit : « Eh
» bien! ma tante, voulez-vous... me per-
» mettre d'y aller? » Le mot lui coûta
un peu; mais quand il fut passé, il se
hâta d'ajouter, pour cacher sa répu-
gnance : « Je vous serai bien obligé.»

« — Allez, » dit madame Ballier, un
peu embarrassée elle-même de sa vic-
toire; et pour conserver sa dignité, elle
ajouta : « En vérité, vous ne le mériteriez
» guère, pour votre conduite d'hier.

» — Allons, ma tante, n'en parlons

» plus, » dit Louis d'un ton moitié gai, moitié soumis; et madame Ballier, qui ne savait plus où elle en était, haussa les épaules en disant : « Allez, et dépê» chez-vous. » Il ne se le fit pas répéter.

En courant s'habiller, il rencontra Marianne, et, pétillant de joie, il la prit par les épaules et la fit tourner, en disant : « Marianne, je vais à la campa» gne. »

Marianne n'était pas en train de rire. Robinet venait de renverser un pot d'eau, il fallait qu'elle balayât toute sa cuisine. Elle disait qu'elle tordrait le cou au chat la première fois qu'elle le rencontrerait; et tandis que ces paroles se prononçaient, une seule porte, à peine fermée, la séparait de madame Ballier. Louis trembla, lui mit la main sur la bouche, la caressa, lui parla de la nécessité de maintenir la bonne intelligence dans la maison, lui lut même une phrase de la lettre de sa mère; et Ma-

rianne, enchantée, se mit à moraliser sur le devoir des domestiques envers leurs maîtres ; ce qui la conduisit, de bon sentiment en bon sentiment, jusqu'à des protestations d'attachement pour madame Ballier et même pour Robinet. Louis, à peine monté dans sa chambre, entendit sa tante lui crier : « Mais dépê» chez-vous donc, Louis ! vous mourrez » de chaud. » Et, en descendant, il la trouva qui brossait son chapeau : touché de cette marque de bonté de sa part, il lui baisa la main, tandis que Marianne accourait pour arracher la brosse des mains de madame Ballier. Jamais rien de pareil ne s'était vu dans la maison.

Louis partit, le cœur aussi léger que les pieds ; il ne sentait pas le soleil, il ne sentait que sa joie. Tout étonné d'être si content, il se demandait s'il l'était bien légitimement, et le plus sevère examen ne lui reprochait rien de contraire à la droiture, rien qu'il n'eût fait

dans l'intention la plus honnête ; il admirait comme tout s'était arrangé en deux mots, quand il avait, depuis long-temps, employé tant de paroles à tout brouiller. Il savait gré à sa tante d'être revenue si promptement, et il se savait gré à lui-même d'en être touché ; car c'est quelque chose qui ressemble à la vertu, qu'un sentiment conforme à nos devoirs. En arrivant, il vit Charles de loin sur la porte, et lui cria si haut : « Me voilà ! » qu'Eugénie l'entendit, et accourut à la porte pour le voir. M. Lebeau y vint aussi, et Louis s'aperçut bien qu'on avait parlé de lui depuis la veille.

« Ta tante a-t-elle bien crié ? » demanda M. Lebeau.

« — Non, non, » dit Louis d'un ton qui marquait sa disposition actuelle : dans ses nouveaux projets de conduite envers sa tante, il eût regardé comme une perfidie de sa part tout mot désagréable pour elle prononcé en son absence.

Les trois jours se passèrent d'une manière charmante, et cependant Louis ne s'affligeait pas de les voir finir. La nouvelle tâche qu'il avait entreprise occupait sa pensée, et l'occupait avec cet intérêt attaché à un succès qui dépend de vous. Il se représentait la joie de sa mère lorsqu'à son arrivée elle verrait changées en bonne intelligence les apparences d'aigreur qui l'avaient inquiétée : il aimait à penser qu'elle lui en saurait gré, et, heureux de lui procurer cette satisfaction, il attachait une idée agréable aux soins qui devaient la lui procurer. Il se surprit en revenant à penser avec plaisir qu'il allait revoir sa tante, et la revoir réconciliée avec lui : aussi fut-il un peu troublé en arrivant. Il était près de onze heures du soir, et madame Ballier, dont l'imagination ne s'était pas échauffée comme celle de son neveu, le traita assez mal sur ce qu'il rentrait si tard. Louis, quoique étourdi de cette réception, était

si rempli de ses bons sentimens, qu'il n'eut aucune peine à ne point se mettre en colère; il répondit doucement qu'il était bien fâché d'avoir fait attendre sa tante. Madame Ballier, qui n'avait point compté sur cette réponse, n'eut rien à y répliquer. Les jours suivans, ce fut de même : quand madame Ballier grondait, Louis s'excusait, en sorte qu'elle ne gronda plus, ou seulement par habitude. On la vit donner un jour, à dîner, un os à Barogo; et elle conseilla même à Louis de lui mettre une muselière, pour empêcher qu'il ne mangeât des boulettes empoisonnées jetées dans les rues pendant les chaleurs. Il est vrai que Barogo ne se souciait pas de la muselière et que Louis n'aimait pas ce qui déplaisait à son chien, en sorte qu'il répondit que Barogo sortait tard et après que les autres chiens avaient mangé les boulettes. Alors madame Ballier reparla tous les jours de la muselière, et Louis s'obstina avec quelque chaleur à

défendre l'opinion de Barogo. Il arriva de là que madame Ballier, après en avoir parlé, y revint continuellement par des allusions indirectes et assez aigres. Louis s'était dit d'abord : « C'est mon chien, » cela ne regarde pas ma tante. » Mais ensuite il pensa : « Si cela la regardait, » je devrais le faire puisqu'elle le veut, » et c'est parce que cela ne la regarde » pas qu'il faut le faire pour la conten- » ter. » Cela lui causa un peu de peine, surtout lorsqu'il fallut vaincre la résistance de Barogo, qui n'avait pas fait les mêmes progrès que lui en complaisance. « Ba- » rogo, lui disait-il en attachant la muse- » lière, il faut faire plaisir à ma tante. » Et au lieu d'attendre, comme le font quelquefois les personnes contrariantes, que sa tante lui eût encore cherché querelle sur ce qu'il gâtait son chien, pour triompher d'elle, en lui montrant la muselière il lui dit : « Ma tante, j'ai » mis une muselière à Barogo ; » et comme

Louis devenait tous les jours meilleur, il ajouta : « Et cela ne l'a pas contrarié » autant que je le craignais. » Madame Ballier se contenta de répondre encore avec le ton de l'humeur : « Je le savais » bien, » et n'oublia pas de rappeler tous les jours à Louis de mettre la muselière à son chien. Mais tous les jours aussi à dîner Barogo eut un morceau de viande de madame Ballier; et comme il fut sensible à ce procédé et ne savait pas que c'était elle qui lui faisait mettre la muselière, il commença à table à remuer la queue en la regardant avec ses yeux brillans, chose tout-à-fait nouvelle de sa part. Et Louis ne pouvait assez admirer comme quoi la raison et la douceur poussaient à tout le monde, depuis qu'il s'était avisé de les faire seulement entrer dans la maison.

Cependant il trouva un jour Marianne en fureur. Madame Ballier venait de lui dire qu'elle avait vu des cerises mûres,

et lui avait ordonné d'en aller acheter. Marianne avait soutenu qu'elles n'étaient pas mûres, protestait entre ses dents qu'elle n'irait pas, et s'emportait tout haut comme si on l'eût poussée par les épaules pour l'y faire aller. Louis voulut d'abord lui persuader qu'il n'était pas bien difficile d'essayer d'avoir des cerises. La colère de Marianne en augmenta. Alors il dit qu'il était sûr que Marianne ferait pour lui des choses difficiles, et qu'il avait grande envie d'avoir des cerises. « Bah! dit Marianne, c'est » pour que votre tante ne crie pas.

» — Oui, Marianne, dit-il en souriant, » de peur que mon père qui est en route » n'en entende le bruit; » et il ajouta, en lui frappant doucement sur l'épaule : « Ma petite Marianne, vous ne voudriez » pas faire mal à la tête à mon père? » Marianne secoua la tête, lui dit qu'il était un enjôleur, et alla chercher des cerises.

5*

Depuis que pour faire ce qu'il voulait Louis s'était interdit tout autre moyen que la douceur, il en trouvait dans ce genre-là une foule qu'il n'aurait pas imaginés auparavant. Le soir, il fit naître l'occasion de dire à Marianne que les cerises étaient excellentes, et de lui parler à ce propos de la joie qu'aurait sa mère à voir les querelles diminuées dans sa maison, et Marianne fut si contente d'avoir contribué à la pacification, que le soir elle mit, de son propre mouvement, la lampe sur la table au lieu de la mettre sur la cheminée, ce que jusqu'alors elle n'avait jamais consenti à faire sans avoir été auparavant querellée par madame Ballier.

Le temps avançait et M. Delong arrivait, quoique bien lentement, étant obligé de voyager à très-petites journées et de s'arrêter souvent. On n'avait plus qu'une semaine à l'attendre, et le dimanche qui devait précéder son arrivée

était la fête du village où M. Lebeau avait sa maison de campagne. Cette fête était célèbre dans les environs; il y avait une belle foire, des danses au milieu d'une jolie prairie, des jeux sur la rivière, des parties de bateau. Louis devait y passer la journée avec la famille Lebeau; il se promettait de grands plaisirs, triplés par la certitude d'une joie bien plus grande quelques jours après l'arrivée de son père et de sa mère. Il avait parlé de cette partie à sa tante; elle y avait consenti avec une expression d'humeur qui n'avait pas échappé à Louis, mais dont il n'avait pas eu le courage de chercher la cause. Cependant il s'aperçut bientôt que sa tante était embarrassée pour aller elle-même à la fête. Les personnes avec lesquelles elle était le plus liée dans la ville se trouvaient absentes; les autres avaient leurs parties faites, où elle ne pouvait entrer, ou qui ne lui convenaient pas. Elle eut pendant trois jours un fond d'aigreur, et Louis

un sentiment de malaise dont il n'osait se rendre compte. Enfin il s'avoua que, s'il était mal à son aise, c'est qu'il ne faisait pas son devoir; et de ce moment il ne fut plus question que de se décider à le faire : c'est plus de moitié de la besogne quand on s'est décidé à le connaître.

Cependant, renoncer à sa partie avec la famille Lebeau, pour donner sa journée à sa tante, était un sacrifice dont, trois semaines auparavant, l'idée ne lui serait seulement pas venue. Mais si près de l'arrivée de sa mère, il était plus occupé que jamais du soin de lui prouver que sa conduite avait été bonne en son absence, et trouvait fâcheux de gâter peut-être son ouvrage en laissant à sa tante un sujet d'humeur assez légitime. Cependant il hésitait; son cœur se serrait à l'idée de troubler cette perspective de joie qu'il avait eue devant les yeux. Une lettre de sa mère vint dissiper toute incertitude. Un mieux sensible avait per-

mis à M. Delong d'accélérer sa route; il devait arriver le lundi soir. Madame Delong marquait en même temps à son fils des inquiétudes sur ses procédés envers sa tante, dont les dernières lettres qu'elle avait pu recevoir lui donnaient une assez mauvaise idée. Louis sourit en lui-même avec une sorte de triomphe des craintes de sa mère et de la joie qu'il lui préparait; et, rempli d'idées de bonheur, il se transporta si vivement au lundi, qu'il lui fut aisé de sauter par-dessus le dimanche. Il courut à sa tante, déjà instruite par une lettre de l'arrivée de son père, et se hâta de lui proposer de la conduire à la fête. Comme elle lui objecta qu'il s'amuserait davantage avec la famille Lebeau, il fut au moment de répondre : « C'est égal, ma tante. » Heureusement il s'arrêta à temps et répondit simplement qu'il aurait beaucoup de plaisir à aller avec elle; et cela était vrai, en ce moment tout lui faisait plaisir.

Il alla ensuite chez M. Lebeau se dégager. M. Lebeau en eut de l'humeur et dit : « Comment ta tante n'a-t-elle » trouvé personne pour se charger d'elle?

» — Toutes ses connaissances sont à la » campagne, dit Louis; vous êtes peut-» être dans la ville la personne qu'elle » connaît le plus.

» — Et je ne la mènerai pardieu pas, » dit M. Lebeau.

» — Je le sais bien, » dit Louis piqué, car peut-être avait-il pensé qu'un peu de complaisance de M. Lebeau arrangerait tout.

« — Quel dommage! lui dit Eugénie » à demi-voix en regardant son père » du coin de l'œil; il y a tout plein de » place dans le bateau.

» — Il n'y a de la place que pour nous, » dit brusquement M. Lebeau qui l'avait » entendue ou devinée; et s'il allait faire » capot, je ne veux, ma foi, pas avoir » à courir après madame Ballier.

» — Il n'en est pas question, dit Louis
» encore plus mécontent; j'irai avec elle.
» — Et tu feras très-bien. » Pour la première fois M. Lebeau eut de l'humeur contre Louis, parce que Louis venait de le mettre dans le cas d'avoir tort, et pour la première fois aussi Louis trouva que M. Lebeau avait tort d'être si désobligeant envers sa tante.

Le lendemain il serait parti un peu triste s'il n'eût vu, en passant, la chambre de sa mère qu'on avait ouverte pour lui faire prendre l'air, et celle de son père que Marianne achevait de mettre en ordre. Cette vue le fit souvenir de la résolution d'être aimable pour sa tante, qui, de son côté, se montrait toute complaisante. Barogo, dans les transports de sa joie, put sauter plusieurs fois après elle, sans qu'elle le repoussât avec colère. A la fête, Louis, réduit à donner le bras à sa tante, qui ne marchait ni vite ni beaucoup, ne pouvait s'empêcher de

regarder autour de lui toutes ces bandes de promeneurs si vifs et si joyeux. On s'empressait sur le bord de la rivière; on entrait en foule dans les bateaux pour aller dîner dans une île peu éloignée, d'où l'on revenait ensuite à la danse de la prairie. Madame Ballier voulut louer un bateau; il n'y en avait plus, ni de place dans aucun. Louis vit en soupirant qu'il fallait faire le sacrifice complet de sa journée; et madame Ballier était elle-même assez décontenancée de ne savoir comment l'employer. Ils virent de loin M. Lebeau prêt à s'embarquer avec sa famille. Louis les regardait, mais sans bouger de sa place. M. Lebeau l'appela d'un signe, et il demanda à sa tante la permission d'aller lui parler.

« As-tu un bateau? » lui demanda M. Lebeau. Louis répondit que non. « Que diable! » dit M. Lebeau d'un air de malaise, et Louis comprit sa pensée;

car en effet le sien aurait contenu encore aisément six personnes.

« Est-ce que la tante, dit M. Lebeau, » ne pourrait pas s'accrocher à quelque » autre société ? Tiens, j'en vois là-» bas qu'elle connaît. Toi, tu viendras » avec nous. » Louis ne put s'empêcher de regarder aussi; mais aussitôt rentrant en lui-même : « En vérité, dit-il, M. Le-» beau, je ne le lui proposerai pas; vous » trouveriez vous-même que j'aurais » tort. » Et il s'en allait, et Eugénic le retenait doucement par son habit.

« Que diable! » dit encore M. Lebeau. Il s'arrêta, puis tout d'un coup il reprit : « Eh bien! donc, puisque cela ne peut » s'arranger autrement, amène aussi ta » tante; nous tâcherons de lui trouver » une place. »

Louis demeurait en suspens, ne sachant s'il devait accepter. « Va le lui » proposer, Charles, » dit madame Lebeau, qui depuis long-temps désirait de

voir finir ces picoteries entre son mari et madame Ballier; et, sans attendre un ordre, Eugénie partit avec Charles pour aller engager madame Ballier à entrer dans leur bateau, et, en personne bien avisée, ajouta que sa mère serait venue elle-même, si elle n'avait eu à veiller sur sa petite sœur. Madame Ballier fit quelques difficultés, ce qu'il en fallait pour la dignité; mais Louis arriva, prit son bras, trancha toutes ses objections, et n'avait pas dit, « Dépêchons-nous » donc, » que déjà ils étaient en chemin, madame Ballier marchant le plus vite qu'elle pouvait, et Charles avec Eugénie couraient devant avec des sauts et des cris de victoire. Le mouvement de l'arrivée, de l'entrée en bateau, sauva à madame Ballier l'embarras de montrer trop d'empressement ou trop de rancune; et M. Lebeau, en lui disant : « Allons, » madame Ballier, mettez-vous là bien à » votre aise, » ne fut pas plus brusque

qu'il ne l'aurait été avec la personne dont la société lui aurait été le plus agréable. Madame Lebeau la combla de politesses. Eugénie s'empressa d'approcher sous ses pieds la planche qu'on avait mise en travers dans le fond du bateau, pour que les femmes n'eussent pas d'humidité. Et Louis pendant ce temps serrait la main à M. Lebeau avec une expression qui le toucha. « Allons, dit-il, tu es un bon » garçon, je suis bien aise de t'avoir fait » plaisir. » Et on partit.

La journée fut délicieuse. On dîna dans l'île. M. Lebeau se mit à sa manière en frais pour madame Ballier. Madame Ballier entra en belle humeur, et sa gaieté se trouva convenir tout-à-fait à celle de M. Lebeau : en sortant de table, ils étaient les meilleurs amis du monde ; et M. Lebeau disait à Louis : « Au fond, c'est une bonne » femme que la tante.

» Certainement, » répondit Louis d'un ton qui prouva qu'il ne voulait plus qu'on

mît en doute les qualités de sa tante. En la rapprochant de ses amis, il s'était chargé d'avoir soin que ses amis fussent bien pour elle. Ses attentions attirèrent naturellement celles des autres ; et la bonne Eugénie semblait n'avoir d'autre pensée que de le seconder. Aussi madame Ballier fut-elle la complaisance même ; elle resta près de la danse aussi tard qu'on voulut, revint presque sans se plaindre de la fatigue, d'autant que Louis avait soin de la faire rire toutes les fois qu'il fallait passer un mauvais pas. Enfin, en rentrant, ils trouvèrent une lettre qui leur annonçait pour le lendemain l'heure précise de l'arrivée. Madame Ballier déclara qu'elle voulait aller elle-même en avertir M. Lebeau, à qui elle devait bien cette politesse, parce qu'il avait été infiniment obligeant pour elle.

Enfin, le matin arriva, puis midi, puis quatre heures ; puis on entendit la voiture, puis elle s'arrêta. On s'était bien ré-

pété qu'il fallait contenir sa joie pour ne pas ébranler le malade; cependant au moment où les portes s'ouvrirent, où l'on descendit l'escalier, le mouvement fut si bruyant que Barogo en aboya, Robinet s'enfuit, et Marianne ne savait plus où elle en était : mais tout s'arrêta à la vue de M. Delong, faible, encore privé du mouvement de plusieurs de ses membres, et qu'il fallait soutenir de tous côtés, et de madame Delong, pâle, et abattue des souffrances de son mari. On monta le blessé si doucement, qu'on n'entendait pas même les pas de ceux qui le portaient. On l'assit sur un fauteuil; on se plaça autour de lui sans remuer. Louis, debout devant son père, tantôt levait les yeux sur lui, tantôt les baissait rencontrant les siens occupés à l'examiner. Son cœur battait : c'était un moment si grand, si imposant pour lui, que cette première entrevue avec un père qui l'avait quitté presque enfant, et le retrouvait prêt à

devenir homme! Madame Delong, avec un mélange d'inquiétude et de confiance, jetait les yeux alternativement sur son fils et son mari. Enfin madame Ballier, qui traduisait volontiers les scènes muettes en paroles, dit au colonel : « Je vous as-» sure, mon neveu, que vous avez un » fils très-aimable. » Et s'adressant à madame Delong : « Vous n'imaginez pas, » ma nièce, combien il a gagné en votre » absence. »

Louis baisa vivement la main de sa mère, dont la joie venait de colorer tous les traits. Ce moment lui apprenait qu'ils n'avaient pas cessé de se communiquer.

« Louis, dit M. Delong à son fils en » lui tendant la main, ta mère me dit » beaucoup de bien de toi, je sais qu'elle » en pense encore plus, et je suis tou-» jours disposé à penser comme elle. » Louis, en abaissant sa tête sur la main que lui tendait son père, fléchit à moitié le genou dans ce premier acte de sa re-

connaissance envers un père dont il désirait si ardemment le suffrage. Ses yeux ensuite rencontrèrent ceux de sa mère : leurs sentimens étaient d'autant plus forts qu'ils étaient obligés de les contenir. Ce moment fut bien doux, ils ne l'oublieront de leur vie.

M. Lebeau arriva, déclara qu'il voulait qu'aussitôt que le colonel serait en état d'être de nouveau transporté, il vînt se rétablir chez lui à la campagne, et par la suite du discours comprit dans l'invitation madame Ballier, qui répondit par un signe de tête gracieux. Madame Delong regardait avec étonnement son fils qui souriait ; et madame Ballier étant sortie : « Ce sorcier » de Louis, dit-il à madame Delong, » ne m'a-t-il pas forcé de me raccom- » moder avec la tante ? » et se tournant vers M. Delong : « Colonel, ce sera un » maître homme que votre fils, c'est moi » qui vous le dis. »

Combien madame Delong était heureuse, et comme les yeux de Louis rencontraient avec joie les regards ravis de sa mère qui ne pouvaicnt le quitter! Leur félicité ne fut pas d'un instant. Louis raconta sans peine ses fautes à sa mère, parce qu'il les avait réparées, et lui avoua qu'il se scntait soulagé depuis qu'au lieu de chercher des torts à sa tante, il s'occupait à regarder ses bonnes qualités et à songer au respect qu'il lui devait, que dans son cœur il avait trop oubliés; car les enfans et les jeunes gens ne savent pas assez quel mal ils commettent, quand même, sans en parler à personne, ils s'occupent en eux-mêmes à repasser sur les défauts des personnes qu'ils doivent respecter, au lieu d'aller à reculons les couvrir de leur manteau ainsi que les enfans de Noé. Louis éprouva que lorsqu'on regarde les choses comme elles sont, il y a presque toujours du bien à penser des personnes dont on ne

voulaît d'abord que penser du mal. Il s'attacha à sa tante par le désir de lui plaire, et madame Ballier de son côté le prit dans une telle affection qu'il n'aurait pas fallu s'aviser de blâmer ou de contrarier Louis devant elle ; lorsqu'il la trouvait en querelle avec Marianne ou Barogo, il suffisait qu'il s'entremît pour que la querelle cessât. Cette nouvelle manière d'être a répandu la douceur dans l'intérieur de madame Delong; et Louis éprouve dans toutes les occasions l'avantage d'avoir appris à se rendre maître de soi, ce qui conduit presque toujours à faire faire sa volonté aux autres ; car celui qui marche avec réflexion, regardant toujours où il pose son pied, au lieu de se jeter au hasard de son humeur, dans tous les bourbiers qui se rencontrent, est toujours celui qui finit par mener la bande.

Quand le curé eut terminé son histoire, il leva la tête, ôta ses lunettes, et regardant les enfans: « Ah ça, dit-il,

» qui aimeriez-vous mieux être de ma-
» dame Ballier ou de Louis?

» — Ah! par exemple, répondit Amé-
» dée, cela n'est pas difficile à décider.

» — Vous voyez bien, monsieur le
» curé, dit Paul, qu'on aime toujours
» mieux être une personne qui est aimable
» qu'une personne qui ne l'est pas.

» — Il est sûr, reprit Julienne de son
» ton dédaigneux, que cela ne valait pas
» la peine de le demander.

» — C'est singulier; je croyais, moi,
» dit le curé, qu'il se rencontrait quel-
» quefois des personnes qui aimaient
» mieux ne pas être aimables. »

Julienne haussa les épaules, et Amé-
dée fit un grand éclat de rire.

« — Ah! c'est Julienne, » s'écria Paul
en sautant et en frappant dans ses mains.

« — Pas du tout, reprit le curé, car
» je vois fort bien que mademoiselle Ju-
» lienne est fâchée quand quelqu'un a
» l'air de trouver qu'elle n'a pas été

» aussi aimable qu'à son ordinaire : preuve
» qu'elle a grande envie de l'être. »

Julienne rougit ; elle ne savait pas bien si le curé parlait sérieusement ou en plaisanterie ; car en effet plusieurs fois, lorsque son humeur avait été passée, elle avait eu du chagrin de s'y être livrée, surtout en présence de personnes qui en paraissaient choquées. « Mon Dieu oui !
» dit Amédée, quand elle a fait une bê-
» tise, elle est si fâchée que cela lui en
» fait faire une autre. Tu sais bien ce ma-
» tin quand tu as jeté ton ouvrage dans
» l'écuelle de Zémire, parce que maman
» t'avait sonnée deux fois pendant que
» tu étais occupée à défaire un nœud à
» ton fil ?

» — Eh bien ! tenez, monsieur le curé,
» s'écria Paul, elle était si en colère, si
» en colère, d'avoir jeté son ouvrage
» dans l'eau qui était dans l'écuelle,
» que, quand je l'en ai tiré pour le lui
» rapporter, elle me l'a arraché des mains,

» et m'a tout égratigné le doigt avec son
» aiguille. »

Et Paul, tout échauffé du souvenir de son aventure, montrait l'égratignure de son doigt, tandis que Julienne avait peine à retenir ses larmes, tant elle était honteuse de cette faute et désolée qu'on l'eût racontée au curé.

« — Vous savez bien que je ne l'ai
» pas fait exprès, dit-elle d'une voix al-
» térée; mais il faut toujours qu'Amédée
» soit après moi; » et pour le coup ses larmes commencèrent à couler.

« — Tranquillisez-vous, ma bonne
» demoiselle, reprit le curé d'un ton
» affectueux, ces petits jeunes gens ne sa-
» vent pas combien il est chagrinant pour
» une demoiselle raisonnable de ne l'a-
» voir pas été tout-à-fait autant qu'elle le
» devrait; mais je vous apprendrai un
» moyen de les faire taire. »

Julienne secoua la tête en soupirant.

« — Vous verrez mon histoire, ajouta

» le curé, elle sera pour vous toute seule,
» et nous en raisonnerons après. »

Le lendemain le curé apporta à Julienne l'histoire suivante, qu'il lui lut en particulier, parce qu'il s'était aperçu que comme elle commençait à être grande, le meilleur moyen d'obtenir sa confiance était de ne pas blesser son amour-propre, surtout devant ses frères, qui n'auraient pas manqué dans cette occasion de faire des comparaisons désagréables pour elle.

—

LA PRINCESSE.

« Cela est bien insupportable, » disait Adèle, en se promenant avec agitation de la fenêtre de la cour au perron qui donnait sur le jardin.

« — Qu'as-tu? » dit sa mère, qui entrait en ce moment, et l'avait entendue.

« — Mais voyez, maman, dit Adèle, » un peu embarrassée, voilà qu'il est » dix heures passées (il était dix heures » cinq minutes), et papa ne revient pas » de la chasse. Nous ne déjeunerons ja- » mais.

» — Tu le crois? Cela serait très-fâ- » cheux au moins.

» — Papa avait bien dit qu'il revien- » drait à dix heures.

» — Je sens que cinq minutes de » plus sont une chose impossible à sup- » porter.

» — Maman, j'ai faim.

» — Eh bien! ma fille, tu n'es pas » obligée d'attendre notre déjeuner; le » pain est sur la table, prends-en tant » que tu voudras : il est certainement » moins fâcheux de déjeuner avec du » pain sec que de soutenir plus long- » temps une chose *insupportable.* »

Adèle ne répondit rien; car il aurait fallu convenir qu'elle avait assez faim

pour grogner, mais non pas pour déjeuner avec du pain sec, ce qui aurait prouvé qu'elle grognait pour bien peu de chose. C'était son défaut. La plus petite contrariété lui paraissait toujours, selon son expression habituelle, une chose insupportable. Au moindre petit mal, elle se lamentait, en occupait tout le monde, voulait qu'on la plaignît, non pas qu'elle craignît beaucoup la douleur, mais tout ce qui l'incommodait ou la dérangeait le moins du monde lui paraissait la chose la plus fâcheuse et la plus extraordinaire. Il fallait qu'elle fût servie à point nommé, que les choses même qui ne dépendaient de personne arrivassent précisément comme elle le désirait; autrement, elle s'en prenait à tout. Sa bonne avait coutume de dire, pour se moquer d'elle, que le bon Dieu manquait à son devoir lorsqu'il laissait pleuvoir le jour où elle avait envie de sortir : tant il semblait que tout dût

être fait pour elle ou pour sa commodité, et arrangé selon ses fantaisies ; tant il lui paraissait impossible de supporter les conséquences de la chose même qu'elle avait voulue, dès qu'elles l'incommodaient un peu. Ainsi, elle voulait faire une longue promenade, et dès qu'elle commençait à se sentir fatiguée, elle se plaignait, comme s'il y eût eu de la faute des autres. Elle répétait trente fois : « Ce maudit château » n'arrivera jamais. » Car il lui semblait presque que c'était au château à venir la chercher. Elle trouvait très-mauvais que sa mère ne lui permît pas de se pendre à son bras ou de s'appuyer sur l'épaule de sa sœur ; car elle ne pensait jamais qu'à ce qui la regardait. Aussi ne concevait-elle pas qu'on ne se servît pas de la voiture quand les chevaux étaient employés à rentrer le foin, et que sa bonne ne se trouvât pas là pour l'habiller, lorsqu'on l'avait en-

voyée faire une commission dans le village. Sa petite sœur Amélie disait quelquefois :

« Adèle est toujours sûre d'avoir quel-
» qu'un qui l'aimera, car elle s'aime
» bien. »

Ce qu'Amélie avait probablement entendu dire à quelque domestique ; car ceux même qui étaient attachés à Adèle, à cause de la bonté de ses parens, étaient si fort impatientés de son exigence et de son humeur, qu'ils ne perdaient guère une occasion de se moquer d'elle. Sa mère cherchait à lui en faire sentir le ridicule ; et lorsqu'elle l'entendait grogner pour quelques petites contrariétés, comme, par exemple, d'être obligée d'aller chercher son chapeau qu'Amélie avait, par mégarde, remonté dans leur chambre, elle lui disait :

« Adèle, est-ce que cela te fait mal
» au pied de monter dans ta chambre ?

» — Non, maman ; mais...

» — Ou bien tu as sûrement peur de » rencontrer en chemin quelque loup » qui te mange. »

Adèle aurait haussé les épaules si elle l'eût osé.

« Il faut, ma fille, que cela doive te » causer quelque grand mal pour te dé- » plaire si fort.

» — Mais, maman, cela me dérange.

» — Et cela te fait donc mal de te dé- » ranger?

» — Je n'aime pas à me déranger:

» — Pourquoi, si cela ne te fait pas » de mal? »

Adèle alors ne trouvait autre chose à dire, si ce n'est: « Amélie aurait bien pu » se passer de le remonter. » Alors madame de Vaucourt ne l'écoutait plus; elle avait soin seulement d'empêcher que personne ne souffrît de son humeur ou ne s'en occupât. Cependant il arrivait souvent que, pour se débarrasser d'elle, les domestiques faisaient tout de suite ce

qu'elle voulait, et la petite Amélie, qui aimait par-dessus tout à rire, à s'amuser, et haïssait d'entendre grogner, craignait extrêmement de faire quelque chose qui déplût à sa sœur.

M. et madame de Vaucourt voyaient très-peu de monde à la campagne. Cependant il arriva qu'une princesse polonaise qu'ils avaient connue autrefois, étant venue à Paris, leur manda qu'elle viendrait passer huit jours chez eux. Voilà les enfans en grand émoi. Adèle s'imaginait, comme toutes les petites filles, qu'une princesse est une personne extraordinaire, et Amélie ne pensait pas qu'elle pût porter ses robes autrement que brodées en or. Adèle ne doutait pas que pour l'arrivée de la princesse, sa mère ne lui fît faire un chapeau neuf, et lui demanda comment il faudrait s'habiller pendant que la princesse y serait. Elle fut confondue quand sa mère, lui riant au nez, lui dit de s'ha-

biller comme à l'ordinaire. « Quoi! ma-
» man, même ma robe de toile, bonne
» pour le matin? » Sa mère l'assura
qu'elle ne voyait rien à changer à sa toi-
lette. Ce fut pour le coup qu'Adèle eut
une véritable humeur, et même beau-
coup de chagrin ; mais cette fois elle n'osa
rien dire, parce qu'elle vit bien qu'on
se moquerait d'elle. Seulement, pendant
les huit jours qui précédèrent encore
l'arrivée de la princesse, elle fut quatre
fois plus grognon qu'à l'ordinaire, disant,
dès qu'on l'approchait, qu'on allait ta-
cher sa robe, jetant les hauts cris dès
qu'une goutte de pluie tombait sur son
chapeau; et Amélie disait que c'était de
peur qu'il ne fût pas assez propre pour
l'arrivée de la princesse. Amélie re-
marqua aussi que sa sœur, à qui on ne
pouvait faire porter des souliers tant soit
peu éculés, parce qu'elle prétendait que
cela la gênait pour marcher, ne porta
pendant huit jours que de vieux souliers,

afin de garder les neufs pour l'arrivée de la princesse.

Enfin elle arriva. Les petites filles étaient sur le perron; elles furent fort étonnées de la voir vêtue à peu près comme leur mère; mais elle avait des armes sur sa voiture, des livrées très-galonnées; tout cela frappa fort Adèle, qui d'ailleurs s'était préparée depuis si long-temps à la regarder comme une personne très-considérable, qu'elle ne voulait pas perdre l'idée qu'elle s'en était faite. Aussi, lorsqu'en montant le perron, le petit Stanislas, fils de la princesse, lui marcha sur le pied, Adèle, pour la première fois de sa vie, supporta cet accident sans se plaindre. Elle fit plus : en entrant bien vite dans le salon après la princesse, pour la considérer plus à son aise, sa sœur, sans le faire exprès, lui toucha le coude en passant; Adèle ouvrit la bouche pour se fâcher, mais elle se contint, parce que la princesse

se retourna dans ce moment. A peine était-on dans le salon que le petit chien de la princesse mit ses pattes dans la corbeille à ouvrage d'Adèle, qui se trouvait sur un fauteuil, jeta par terre son dé, son étui, ses ciseaux, et se mit à courir autour de la chambre, emportant l'ouvrage dans sa gueule, et le secouant autour de ses oreilles. Amélie jetait les hauts cris. Dans un temps ordinaire, un pareil malheur aurait été le sujet d'une heure de désespoir et de lamentations. Adèle ne tapa seulement pas du pied; elle ramassa toutes ses affaires, courut après le chien, mais pas trop vite, de peur d'avoir l'air en colère; et, quoiqu'elle fût rouge d'impatience quand elle l'attrapa, elle ne dit pas un seul mot à Stanislas, qui avait ri de tout son cœur de la peine qu'elle avait eue à reprendre son ouvrage. Stanislas demanda à aller dans le jardin, et quand madame de Vaucourt dit à ses filles de l'y accompagner, Adèle ne commença

point par dire qu'il pourrait bien y aller tout seul. Dans le jardin, Stanislas, qui était fort mal élevé, lui jeta du sable dans ses souliers, sans qu'elle y trouvât à redire, et, en rentrant dans le salon, la première chose qu'il fit fut d'aller s'asseoir sur la chaise que s'était appropriée Adèle, sujet éternel de disputes entre elle et sa sœur, à qui elle ne permettait jamais de s'y asseoir, à moins que madame de Vaucourt ne l'ordonnât absolument. Amélie, qui commençait à être familière avec Stanislas, le tira par le bras, en lui disant : « Ote-» toi donc, c'est la chaise de ma sœur. » Et Adèle, toute honteuse, tira de son côté le bras de sa sœur, en lui disant à demi-voix de se mêler de ses affaires.

« Mais il est sur ta chaise, dit Amélie.

» — Qu'est-ce que cela te fait?

» — Eh bien! je m'y assiérai après lui. » Et dès que Stanislas eut quitté la chaise, elle en prit possession, sans que, devant

la princesse, Adèle crût pouvoir songer à l'en empêcher. Elle la quitta bientôt pour aller ôter à Stanislas le damier de sa sœur qu'il se préparait à ouvrir. « Je veux jouer avec les dames, » criait le petit garçon. Et Amélie criait de son côté : « Ma sœur ne veut pas qu'on y » touche. » Et Adèle, tout alarmée de l'idée que la princesse allait prendre d'elle, courut ôter le damier des mains d'Amélie pour le donner à Stanislas.

« — Eh bien ! je jouerai aussi avec, » dit Amélie ! et Stanislas se mit à faire rouler les dames par terre. Amélie voulut d'abord l'en empêcher, et ensuite se mit à les faire rouler plus fort que lui. Quand il quitta le jeu, elle voulut les lui faire ranger, mais il l'entraîna dans le jardin, et cria, de la porte, qu'il fallait laisser les dames où elles étaient, parce qu'il allait revenir jouer avec. Le lendemain, il s'en trouva deux de perdues. Amélie vint le raconter d'un air tout

effaré ; et comme on ne paraissait pas l'écouter avec assez d'attention : « Mais,
» c'est que c'est le damier de ma sœur,
» dit-elle.

» — Qu'est-ce que cela fait ? dit pré-
» cipitamment Adèle.

» — Ah ! si c'était moi, dit Amélie, qui
» les eusse perdues ! » Un signe de main lui imposa silence.

« — Adèle a l'air bien doux et bien
» raisonnable, » dit la princesse. Adèle, en ce moment, les yeux baissés, n'osa regarder ni sa mère ni sa sœur.

Cela dura encore quelques jours. A table, le vieux domestique de madame de Vaucourt, qui n'était pas leste, et ayant plus de choses à faire ne pouvait pas la servir tout de suite, s'étonnait de ne pas s'entendre dire d'un ton d'humeur : « Chambéri, vous ne voulez donc pas me
» donner une assiette ? » Il lui disait :
« Mon Dieu, mademoiselle Adèle, comme
» vous voilà raisonnable et posée depuis

» quelques jours! — C'est parce qu'elle a » peur de la princesse, » répondait en riant la maligne Amélie. Adèle, que cela commençait à impatienter, était quelquefois prête à s'oublier, mais Amélie s'enfuyait en riant dans le salon, où elle savait bien qu'Adèle n'oserait la gronder. Stanislas, dont elle avait fait son ami intime, riait aussi en la voyant rire, sans savoir pourquoi. Adèle, quoiqu'elle étouffât d'impatience, tâchait de sourire, de peur qu'une indiscrétion d'Amélie n'apprît aux autres la cause de son humeur. Cependant son caractère l'aurait emporté à la fin; elle commençait même à traiter quelquefois assez rudement Stanislas et le petit chien, lorsque heureusement la princesse partit. Les premiers jours après son départ se ressentirent encore de l'habitude qu'avait eue Adèle de contenir son humeur; mais, comme d'un autre côté Amélie avait pris l'habitude de la moins craindre et de se moquer

d'elle, les disputes ne tardèrent pas à recommencer. Ce fut d'abord au sujet de la chaise qu'Amélie prenait sans façon, ôtant même l'ouvrage de sa sœur lorsqu'elle l'avait mis dessus, comme pour la garder en son absence. Adèle se fâcha : « Je croyais cette fantaisie passée, » dit madame de Vaucourt.

« Oh! maman, reprit Amélie, c'était » à cause de la princesse. »

Madame de Vaucourt observa qu'il fallait qu'elle eût trouvé à cet enfantillage quelque chose de bien ridicule, puisqu'elle n'avait osé le montrer à la princesse; ainsi, qu'elle espérait qu'il n'en serait plus question. La raison était sans réplique, et d'ailleurs le ton de madame de Vaucourt n'en permettait guère. Adèle se contenta donc de s'en aller, en jetant la porte de toutes ses forces. Sa mère la rappela.

« Ma fille, lui dit-elle, quand la prin» cesse était ici, vous fermiez doucement

» les portes ; comme cela me prouve que
» vous pouvez le faire sans vous incom-
» moder absolument, je vous prie d'y
» prendre garde. »

Adèle, obligée de tirer la porte avec précaution, s'en alla passer dans le jardin une humeur à laquelle elle voyait bien qu'on était déterminé à ne plus laisser d'excuse. Le soir, à la promenade, on se trouva obligé de suivre un chemin bourbeux. Adèle disait que cela était insupportable.

« Bon ! dit sa mère, cela ne te fait plus
» rien. L'autre jour, avec la princesse,
» nous nous sommes trouvées dix fois plus
» embourbées, et tu n'as pas dit un mot.

» — Cela ne m'empêchait pas de le
» trouver fort désagréable.

» — Pourquoi donc n'en disais-tu rien?

» — Mais cela n'était pas nécessaire.

» — Apparemment que cela est né-
» cessaire aujourd'hui ?

» — On ne peut donc jamais dire ce

» qui déplaît? reprit Adèle du ton le
» plus impatient.

» — C'est à toi que je le demande,
» ma fille : c'est toi qui sais les raisons
» que tu as eues pour n'en pas parler
» devant la princesse. »

Après avoir réfléchi, Adèle imagina de dire que sa mère lui avait recommandé d'avoir un bon maintien devant les étrangers. Madame de Vaucourt lui observa qu'elle lui avait recommandé d'avoir toujours un bon maintien. « Mais,
» ajouta-t-elle, puisque tu penses que
» pour avoir un bon maintien devant
» les étrangers, il ne faut pas se plain-
» dre, pourquoi l'autre jour devant la
» princesse, lorsque tu t'es coupée, as-
» tu dit que cela te faisait mal, as-tu
» mis ton doigt dans l'eau, et l'as-tu
» tenu ensuite enveloppé une heure dans
» un mouchoir?

» — Mais, maman, cela me faisait
» bien du mal.

» — Tu crois donc qu'il est permis
» de se plaindre devant les étrangers
» des choses qui font vraiment du mal?
» Suppose aussi que l'on t'eût écrit,
» de la pension, que ton frère était
» malade, est-ce que tu n'aurais pas cru
» pouvoir t'en affliger devant la prin-
» cesse?

» — Si fait, en vérité, maman, re-
» prit vivement Adèle.

» — Tu vois donc bien que toutes les
» fois que les choses en valent la peine,
» on peut s'en plaindre devant les étran-
» gers; il n'y a que celles qui n'en va-
» lent pas la peine dont il est ridicule de
» se plaindre devant eux; et, puisqu'elles
» n'en valent pas la peine, il est tout
» aussi ridicule de s'en plaindre quand
» ils n'y sont pas. »

Ce raisonnement n'aurait peut-être pas convaincu Adèle; mais dès ce moment, toutes les fois qu'elle disait qu'une chose était *insupportable*, sa mère lui répondait:

« Elle ne l'était pas du temps de la » princesse. » Amélie ne se laissait plus brusquer sans parler de la princesse, et Chambéri, si Adèle le grognait, lui disait : « Ah ! je vois bien, mademoiselle » Adèle, que madame la princesse aurait » besoin de revenir. » Elle commença par s'impatienter horriblement de cette mauvaise plaisanterie ; ensuite il lui prit une grande frayeur qu'à force d'être répétée, elle ne parvînt aux oreilles de la princesse ; en sorte que, pour éviter qu'on lui en parlât, elle tâcha de s'impatienter moins. Lorsqu'elle eut commencé à croire qu'il était possible de réprimer les mouvemens de son humeur, elle trouva que cela était fort aisé ; elle s'aperçut que les trois quarts des choses pour lesquelles elle se fâchait ne lui faisaient au fond rien du tout, et que le seul mal réel qu'elle en ressentît, c'était elle qui se le donnait en prenant de l'humeur. Elle revit la princesse quel-

ques années après, et rougit un peu en songeant à tout ce que sa première visite lui avait attiré; mais les autres n'y pensèrent pas, car Adèle ne grognait plus.

« Eh bien! dit le curé à Julienne, » quand il eut fini son histoire, qu'en » pensez-vous?

» — Je pense, répondit Julienne un » peu mécontente, que c'était une pe» tite fille bien ridicule avec sa prin» cesse.

» — Comment! ridicule de se cor» riger!

» — Non; mais de se corriger pour » la princesse.

» — Quand on se corrige, il faut » bien que ce soit pour quelque chose.

» — Il y avait bien d'autres choses » plus importantes, répliqua Julienne » avec un peu de fierté, qui auraient » dû l'engager à se corriger.

» — Puisque vous savez ces choses» là, mademoiselle Julienne, dites-les

» moi et nous en ferons une histoire.

» — Une histoire ! » demanda Julienne incertaine si elle devait rire ou se fâcher.

« Sûrement; je la commencerai à l'en- » droit où mademoiselle Julienne a dé- » couvert qu'il y avait beaucoup de » bonnes raisons pour se corriger de ses » défauts, et je la finirai en disant : Ma- » demoiselle Julienne, qui n'avait d'autre » défaut important que de prendre de » l'humeur quand quelque chose lui dé- » plaisait, s'en est corrigée et est devenue » une demoiselle toute charmante. »

En ce moment, les deux petits garçons, très-contrariés de ce que le curé ne les avait pas admis à sa conversation avec Julienne, vinrent le tourmenter pour savoir au moins l'histoire. « Je vous » la raconterai, leur dit-il, quand vous » ne tourmenterez plus votre sœur. » Car, en corrigeant Julienne, il ne voulait pas encourager de mauvaises habitudes

dans les autres; puis se tournant vers elle: « Vous savez à présent, mademoi-
» selle Julienne, comment il faut s'y
» prendre pour les faire taire.

» — Vraiment, dit Julienne, ce n'est
» pas à eux que cela donnera beaucoup
» de peine.

» — Mais à qui le profit? » demanda le curé; et Julienne parut se plaire à l'idée d'être un jour corrigée d'un défaut qui lui faisait passer des momens fort désagréables; elle était d'ailleurs touchée et flattée des soins que se donnait le curé pour lui être utile.

Il commençait à pleuvoir: Julienne, dont le chapeau était presque neuf, voulut rentrer dans la maison; mais il y avait avant d'y arriver un grand parterre à traverser, et l'ondée devint en un instant si forte qu'il fut impossible de l'éviter. Julienne en courant s'accrocha à un treillage qui déchira sa robe et la fit tomber; le curé, qui ne courait pas,

arriva cependant assez à temps pour la relever, et, la croyant assez disposée à se fâcher, il lui dit : « La Providence » vous a donné bien promptement, ma» demoiselle Julienne, l'occasion de » fournir un beau trait à notre histoire. »

Julienne prit sur elle de ne pas répondre, et c'était beaucoup; car outre son chapeau gâté et sa robe déchirée, elle était remplie de crotte depuis les pieds jusqu'à la tête, et s'était fait mal au genou. Le curé lui donna le bras pour la ramener à la maison, et elle put remarquer que, bien qu'en la touchant il eût crotté la manche et la basque de son habit, et que, sans le faire exprès, elle eût en marchant rempli son soulier d'une flaque d'eau, il ne donna pas le moindre signe de mécontentement. Cependant, lorsqu'elle rentra dans le salon, Zémire ayant sauté après elle pour lui témoigner sa joie de la voir, elle fut près de lui donner un coup de pied; mais elle se

contint, et le curé, voyant son mouvement, lui dit : « Je vais écrire sur mes » tablettes que Zémir n'a pas eu le coup » de pied. » Si Julienne sourit, ce fut peut-être du bout des lèvres; et ses frères qui arrivèrent en cet instant s'étant avisés de rire de sa figure, ils allaient sans doute porter le poids du chagrin qu'elle avait contenu, si le curé ne lui avait dit : « Je vois bien, mademoiselle Ju» lienne, que ces garnemens-là ne mé» riteront pas que je leur conte l'histoire » de la princesse, jusqu'à ce que vous » les ayez tout-à-fait corrigés. » Alors Julienne se sauva dans sa chambre, où elle changea de robe; mais ce ne fut pas, à ce que l'on croit, sans brusquer plus d'une fois sa bonne qui s'empressait pour l'aider; du moins est-il certain que lorsqu'elle redescendit, sa mère lui ayant fait compliment sur la patience avec laquelle elle avait supporté son accident, Julienne ne put s'empêcher de rougir.

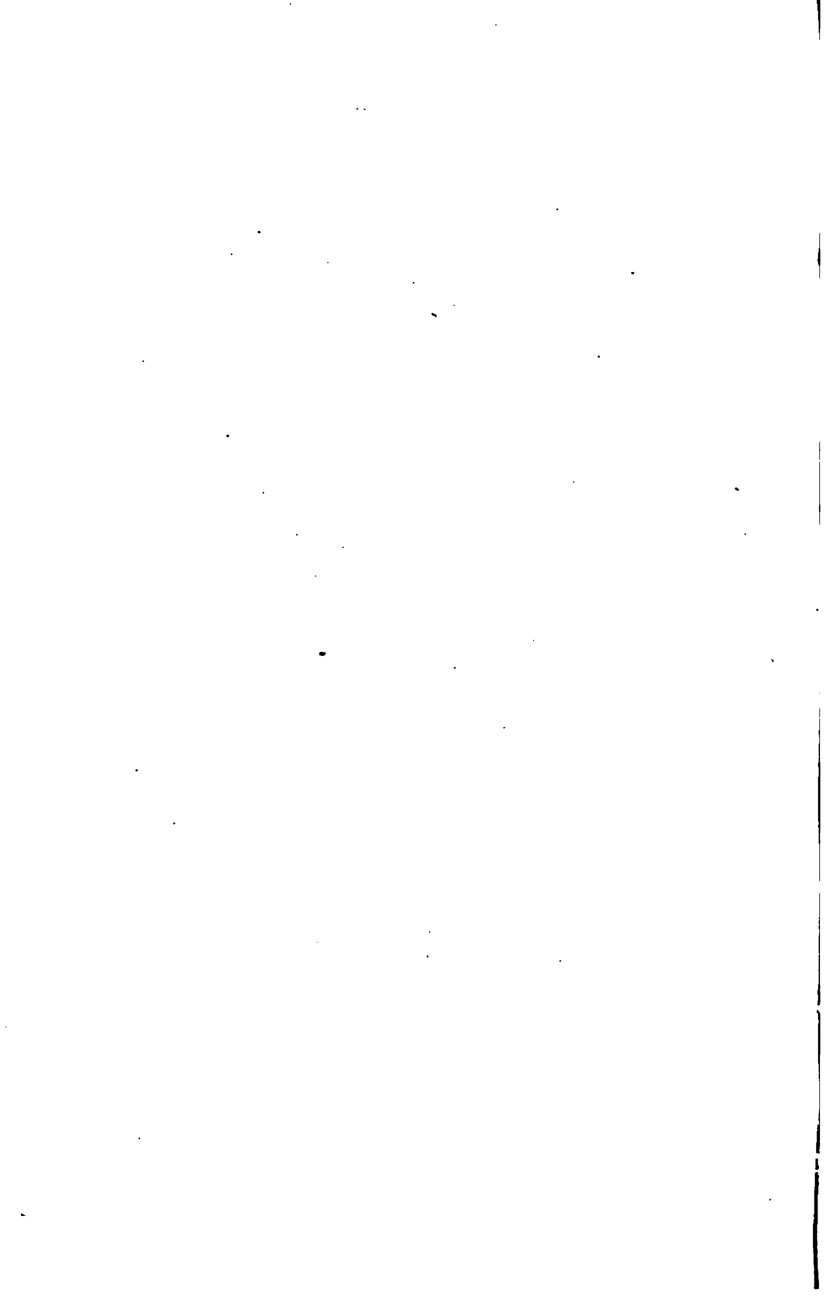
Depuis ce jour, toutes les fois que le curé venait au château, il demandait à Julienne s'il y avait quelque chose à ajouter à l'histoire : de temps en temps, Julienne secouait la tête, car elle n'avait rien de bon à dire; d'autres fois, elle souriait, parce qu'elle était contente d'elle. Dans ces occasions-là, elle aimait à s'entretenir avec le curé des tentations auxquelles elle avait été exposée; mais en les racontant, elle les trouvait bien moins grandes qu'elle ne les avait crues dans le moment, et sentait beaucoup mieux combien il aurait été ridicule d'y céder, ce qui la confirmait dans ses bonnes résolutions. Ce qui l'y confirmait aussi, c'était la satisfaction qu'on lui témoignait de ses progrès. Elle fit avec ses parens un voyage à Paris qui dura trois ans; pendant ce temps, elle entretint une correspondance suivie avec le curé de Chavignat. Quand elle revint, elle avait dix-sept ans, et fut heureuse de penser qu'il la retrouverait tout-

à-fait corrigée. Amédée, au lieu de la tourmenter, avait de la considération pour elle; car elle ne le grognait plus injustement, ce qui avait accoutumé Amédée à l'écouter lorsqu'elle l'avertissait doucement de ses fautes. Aussi n'avait-elle pas fait difficulté de lui conter l'histoire de la princesse ; et Amédée, qui, le jour de son arrivée, en parlait au curé de Chavignat, lui dit : « Assurément, Ju-
» lienne n'a jamais été si maussade que
» cela, » et le bon curé fut heureux de savoir les défauts de Julienne si bien cachés, qu'on les avait même oubliés. Pendant ce temps, Julienne cherchait son sac qu'elle avait égaré; et quoiqu'il se passât une demi-heure avant qu'elle pût le retrouver, et que, durant cet intervalle, Paul la tracassât par mille enfantillages, elle ne se fâcha pas une seule fois.

« Puisque mon histoire est si bien fi-
» nie, lui dit le curé quand elle eut trouvé
» son sac, apprenez-moi donc, mademoi-

» selle Julienne, comment vous vous y
» êtes prise? »

Julienne rougit et sourit, puis répondit : « En pensant toujours tellement,
» grâce à vous, monsieur le curé, au désir
» que j'avais d'être raisonnable, que cela
» me faisait passer de la tête ce qui au-
» rait pu m'en empêcher. »





LE DOUBLE SERMENT.

HENRI était un jeune homme de quinze ans, c'est-à-dire qu'il avait de bonnes intentions et n'y conformait pas toujours sa conduite; il aimait son père et son précepteur, mais il aimait encore plus ses plaisirs; il eût tout fait pour leur procurer de la joie, mais il ne leur donnait pas la plus douce de toutes, celle de le voir docile et vertueux. La violence de son caractère arrachait souvent à

ceux qu'il chérissait des larmes amères qui finissaient par lui en faire répandre à lui-même. Sa vie se partageait ainsi entre les fautes et le repentir; et l'inutilité de ses bons projets, toujours détruits par des actions répréhensibles, avait ôté à ses parens l'espoir de le voir s'amender.

Le comte de......, son père, ne cessait de songer, avec une inquiétude toujours croissante, au moment où Henri le quitterait pour aller à l'Université ou pour voyager. Les sentiers du vice devaient se présenter alors à lui sous l'aspect le plus séduisant; la voix et la main d'un père ne seraient plus là pour le rappeler ou le retenir; il pouvait tomber de faute en faute, et revenir dans la maison paternelle avec une âme gangrenée, dépouillée de sa pureté, de son élévation, incapable même de ce sentiment qui est le reflet de la vertu, du repentir.

Le comte était d'un caractère doux,

mais faible, et d'une santé languissante; la mort de la comtesse, sa femme, avait miné sous lui le sol sur lequel reposaient ses pas. Henri, au retour de l'anniversaire de la naissance de son père, croyait entendre une voix secrète qui lui disait : « La frêle couche de terre qui porte ton » père et le sépare des cendres de ta mère » s'enfoncera bientôt, et il disparaîtra » de tes yeux sans emporter dans la » tombe l'espoir de ton amendement. » Il pleurait ce jour-là à chaudes larmes; mais que servent l'attendrissement et les larmes quand on ne se corrige pas? Il allait dans le parc où étaient placés le tombeau de sa mère et le sépulcre vide que son père avait fait construire pendant une maladie: là il faisait vœu de combattre sa violence, son amour pour les plaisirs; mais, hélas! je ferais trop de mal à mes jeunes lecteurs si je leur racontais en détail comment Henri, quelques jours avant celui où il devait partir pour l'Université,

se rendit coupable d'une faute qui perça d'un trait cruel le cœur si souvent blessé de son malheureux père. Le comte tomba malade et se mit au lit, sans se flatter de l'espoir qu'il n'échangerait pas cette triste couche contre le lit de pierre qui l'attendait dans le parc, avant d'avoir vu le retour de son fils à la vertu.

Je ne vous peindrai donc ni la faute, ni le chagrin de Henri; mais en portant sur ses torts un jugement sévère, comprenez-y tous ceux dont vous pouvez vous être vous-mêmes rendus coupables. Quel enfant peut s'approcher du lit de mort de ses parens sans se dire : « Ah! si je ne » les ai pas privés de quelques années » de vie, qui sait de combien de jours et » de semaines j'ai abrégé la leur? J'ai » peut-être accru les douleurs que main- » tenant je voudrais avoir adoucies, et » peut-être mes folies ont-elles fermé plus » tôt ces yeux qui, sans elles, jouiraient » encore de la clarté du jour! » L'insensé

mortel ne commet si hardiment ses fautes que parce que leurs suites funestes se dérobent à ses regards; il laisse le champ libre aux désirs effrénés de son cœur, comme on lâche des animaux féroces; il leur permet d'errer parmi les hommes à la faveur des ténèbres, mais il ne voit pas combien d'innocens sont blessés ou déchirés : il lance follement autour de lui des charbons ardens, allumés par des passions coupables; et lorsqu'il est déjà descendu dans la tombe, les maisons voisines, qui ont reçu l'étincelle funeste, s'enflamment, et la colonne de fumée plane au-dessus du lieu où il repose comme un monument élevé à sa honte.

Henri, lorsqu'on eut perdu tout espoir de guérison, ne put soutenir l'aspect triste et abattu de son père; il se tenait dans la chambre voisine : là, tandis que la vie du comte luttait contre des défaillances continuelles, il adressait au ciel des prières muettes, fermait les yeux sur l'a-

venir, et redoutait comme une bombe foudroyante ces premiers mots : *Il est mort!* Le jour vint cependant où il fallut se présenter devant son père, prendre congé de lui, recevoir son pardon, et faire entre ses mains le serment de devenir meilleur.

Seul à côté de la chambre du malade, il sortait d'un long et douloureux engourdissement ; il écoutait et n'entendait que la voix de son vieux précepteur, qui avait été aussi celui de son père, et qui, voyant, s'approcher pour celui-ci les ténèbres de la mort, lui donnait sa bénédiction en disant : « Endors-toi doucement, âme » vertueuse ! que toutes tes bonnes ac- » tions, toutes les promesses que tu as » tenues, toutes tes pieuses pensées, se » rassemblent autour de toi au terme » de ta vie, comme les beaux nuages du » soir accompagnent dans sa retraite le » soleil couchant ! Souris encore si tu » peux m'entendre, et si ton cœur éteint

» possède encore la force de sentir. » Le malade fit un effort pour s'arracher au lourd sommeil de l'évanouissement; mais il ne sourit pas, car, dans le trouble de ses sens, il avait pris la voix de son précepteur pour celle de son fils. « Henri, » dit-il en balbutiant, je ne te vois pas, » mais je t'entends. Pose ta main sur mon » cœur et jure-moi que tu deviendras » bon. » Henri se précipite pour le jurer; mais le précepteur avait déjà posé sa main sur le cœur palpitant du père; il lui fait signe et lui dit à voix basse: « Je » jure pour vous. » Le cœur du comte battait encore de ce mouvement lent et affaibli d'une vie près de finir : il n'entendit ni le serment, ni les amis qui l'entouraient.

Henri, succombant à cette scène déchirante, tremblant de celle qui allait la suivre, voulait fuir du château et n'y revenir que lorsque les heures les plus cruelles de son désespoir seraient pas-

sées; mais il sentit que son amendement ne devait pas commencer par une fuite secrète. Il dit à son précepteur « qu'il ne » pouvait supporter plus long-temps cet » affreux spectacle, qu'il reviendrait dans » huit jours ; et alors, ajouta-t-il d'une » voix étouffée, je retrouverai encore ici » un père. » Il l'embrassa, lui dit où il allait s'ensevelir, et sortit.

Il traversa le parc en sanglotant et à pas incertains. Il aperçut les deux sépulcres blancs qui paraissaient à travers les branches des arbres, et s'en approcha. Il n'eut jamais le courage de toucher la tombe encore vide où devait reposer son père ; il s'appuya contre celle qui couvrait un cœur dont au moins il n'avait pas causé la mort, celui de sa mère, qu'il avait perdue depuis plusieurs années. Là, devant sa mère et devant Dieu, il renouvela le serment de revenir au bien.

Chaque pas lui rappelait ses fautes :

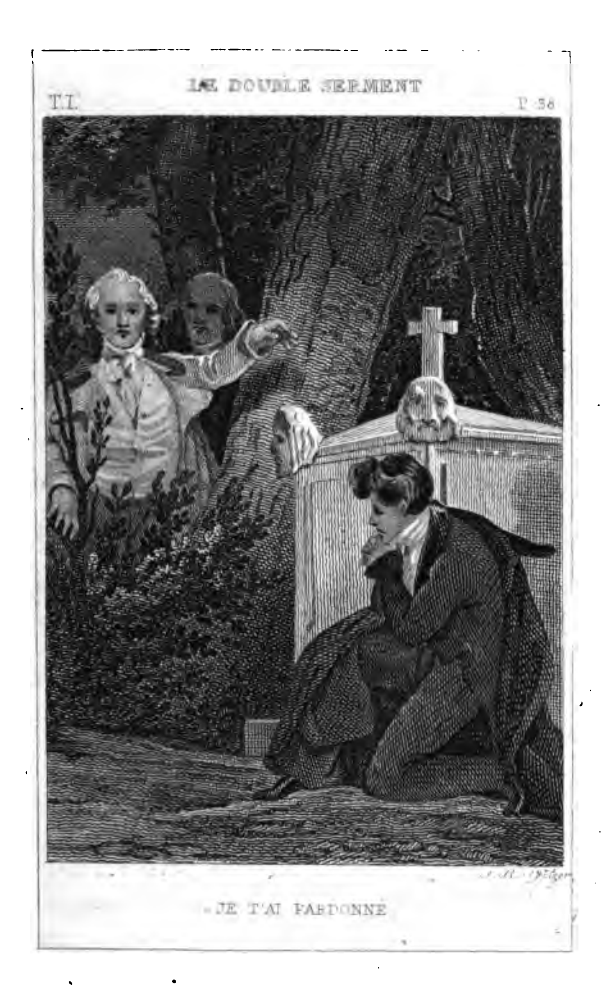
un enfant conduit par son père, une fosse, une feuille jaunie, le son d'une cloche en réveillaient le souvenir.

Il arriva où il voulait rester; mais après quatre jours de remords, de larmes et de désespoir, il sentit qu'il fallait retourner au château, et prouver ses regrets pour son père en imitant ses vertus. La plus belle fête que l'homme puisse donner à ceux qu'il a aimés et qu'il pleure, c'est d'essuyer les pleurs de ceux qui souffrent; une suite de bonnes actions forme la plus belle couronne qu'il puisse suspendre sur leur tombe.

Henri reprit le chemin de la maison paternelle; c'était le soir qu'il traversait le parc : la pyramide sombre qui surmontait le sépulcre de son père paraissait à travers les rameaux, comme ces nuages grisâtres qui nagent dans l'azur du ciel, sur les ruines noircies d'un village incendié. Henri s'arrêta; il appuya sur la pierre froide sa tête inon-

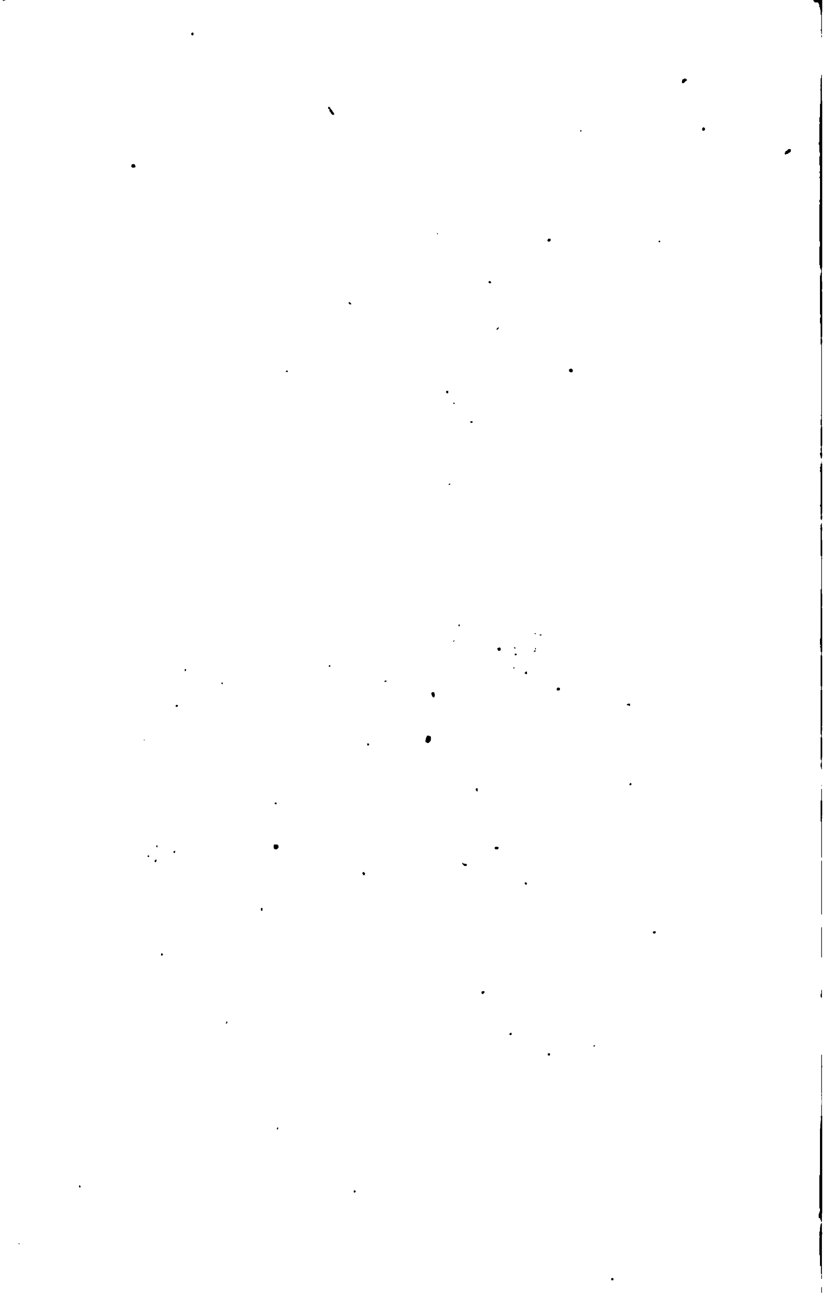
dée de larmes; aucune douce voix ne lui dit: « Sois consolé. » Aucun père n'était là pour s'attendrir et lui répéter: « Je t'ai pardonné. » Le murmure des feuilles lui semblait un murmure de colère, et l'obscurité du soir le glaçait de terreur, comme d'épouvantables ténèbres. Cependant il reprit courage, et renouvela en ces mots le serment qu'avait prononcé pour lui son précepteur : « O » mon père! mon père! entends-tu ton » pauvre enfant qui pleure sur ta tombe? » Vois, je suis ici à genoux; je t'implore, » je te jure que j'accomplirai le vœu » que mon précepteur a prononcé sur » ton cœur expirant. O mon père! mon » père! (la douleur étouffait sa voix) ne » donneras-tu à ton enfant aucune mar- » que de ton pardon? »

Il se fit autour de lui un frémissement; une figure qui s'avançait avec lenteur écarta les branches et dit : « Je » t'ai pardonné. » C'était son père. Celle



JE T'AI PARDONNÉ

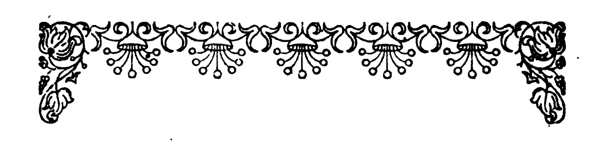
Imp. r. S. André des arts, 37, Paris.



qui tient le milieu entre le sommeil et la mort, la sœur et l'ombre du trépas, la défaillance, l'avait rendu à la vie en le plongeant dans un assoupissement salutaire. C'était la première fois qu'il sortait, accompagné de son précepteur, pour venir rendre grâces sur son tombeau. Bon père, si tu avais passé réellement dans un autre monde, ton cœur n'aurait donc pu battre de joie, tes yeux n'auraient pu verser de douces larmes sur le retour d'un fils repentant qui venait mettre à tes pieds un homme nouveau!

Je ne puis tirer le rideau sur cette scène attendrissante, sans adresser à mes jeunes lecteurs une seule question. Êtes-vous encore assez heureux pour posséder un père et une mère, à qui vous puissiez donner des joies inexprimables par votre amour et vos vertus? Ah! si l'un de vous avait négligé jusqu'ici de les leur procurer, je remplis auprès de lui l'office

d'une conscience qui ne saurait manquer de se réveiller, et je lui dis qu'un jour viendra où rien ne pourra le consoler, où il se dira : « Ils m'ont aimé par-dessus » tout, et je les ai vus mourir sans leur » avoir donné le bonheur de se dire : Il » est vertueux! »



LE PAUVRE JOSÉ.

Le 15 mai 1801, une honnête et malheureuse femme finissait sa triste vie dans un grenier situé au dernier étage de la plus haute maison de la rue Saint-Honoré. Elle était encore jeune; mais la misère plus encore que la maladie avait rendu son état mortel : couchée sur un peu de paille depuis le matin, sans avoir rien pris, ses forces étaient épuisées; elle ne parlait déjà plus, lorsque les cris

de son fils unique, alors âgé de six ans, attirèrent quelques voisines et la portière de la maison. Leurs secours furent inutiles, l'objet de leur charité expira quelques instans après sans pouvoir dire un mot, et ses yeux s'éteignirent en regardant son enfant dont les larmes s'étaient déjà arrêtées, en se voyant entouré de monde. La portière le prit et le baisa. « Pauvre petit José ! dit-elle. — Pauvre » José ! » répétèrent les voisines, et elles sortirent du grenier avec l'enfant pour se réunir chez la mère Robert, cordonnière et maîtresse d'une boutique de six pieds carrés, dépendante de la même maison. C'était la bonne femme et la bonne tête du quartier ; on n'achetait pas un tablier, on ne mettait pas un pot-au-feu, sans consulter la mère Robert, et, dans cette circonstance, ce fut à elle qu'on s'adressa pour décider du sort du malheureux orphelin. Avant d'apprendre le résultat de cette bruyante

conférence, voici en peu de mots la triste et très-commune histoire des parens du pauvre José.

Son père, né à Annecy en Savoie, se nommait Joseph Berr, ou José suivant l'usage du pays. Ce nom ainsi défiguré y est si commun que, sans savoir celui d'un homme, on peut l'appeler José; on se trompe rarement, et dans tous les cas il le reçoit avec plaisir. José Berr donc avait les qualités ordinaires à ses compatriotes; il était honnête, intelligent et vigoureux. Il venait de se marier, et ne trouvant pas assez d'ouvrage pour entretenir son ménage dans l'aisance, il fit la folie de beaucoup de gens ignorans, et vint s'établir à Paris avec sa femme, après avoir dépensé, dans un long et pénible voyage, la moitié de leur petit trésor. L'honnête Berr croyait de bonne foi faire sa fortune; mais il trouva que dans une grande ville, s'il existe beaucoup de ressources, on rencontre aussi

des obstacles partout. Il voulut se mettre au coin d'une rue pour porter des fardeaux; mais il y trouva des concurrens déjà en possession, qui pensèrent l'assommer. On ne voulait pas du nouveau venu, et ce ne fut qu'après avoir dépensé une somme assez forte pour lui, en menant toute la troupe au cabaret, qu'il obtint l'honneur d'être reçu comme camarade. Mais presque à chaque coin de rue on trouve une société de porte-faix pareille à celle où Berr fut admis; les profits étaient donc bien minces, et la vie de Paris bien chère. Sa femme de son côté tâchait de travailler; mais, n'ayant ni connaissance ni protection, et obligée d'ailleurs de soigner le petit José qui venait de naître, elle ramassait encore moins d'argent que Berr. Ce ménage infortuné lutta ainsi pendant quelques années contre la misère, et Berr se repentit plus d'une fois d'avoir quitté son pays, où, sans gagner beaucoup, il était sûr

d'être employé et assisté. Enfin à la suite d'un hiver rigoureux pendant lequel Berr avait redoublé d'efforts pour faire subsister sa femme et son enfant, il fut saisi d'une fluxion de poitrine et mourut faute de secours en quatre jours de temps. Depuis ce moment, sa malheureuse femme ne fit que languir, et, hors d'état de supporter cette perte et les privations de tout genre qui augmentaient à chaque instant, elle finit misérablement ainsi que nous l'avons vu.

Cependant le conseil des voisines, assemblé chez la mère Robert, délibérait sans rien conclure sur le destin du petit José, qui, sans s'inquiéter du lendemain, dormait paisiblement dans le comptoir de la cordonnière. La charité et les moyens de la plupart de ces femmes allaient jusqu'à vouloir garder l'enfant huit jours, mais pas davantage; l'une avait une nombreuse famille, l'autre était en service. Il se fit un moment de silence,

puis une voix prononça le mot d'hôpital. « A l'hôpital! s'écrie la mère Robert » avec indignation; à l'hôpital, ce pauvre » innocent, le seul enfant de ces braves » gens! Non! tu n'iras pas à l'hôpital, » mon petit chérubin, continua-t-elle en » s'emparant de José tout endormi; j'ai » cinq enfans, mais tu partageras leur » pain, et quand je devrais travailler une » heure de plus le matin et le soir, je te » nourrirai jusqu'à ce que tu puisses » gagner ta vie, et le bon Dieu y pour- » voira. »

L'idée de l'hôpital, si cruelle pour tous les pauvres gens, avait exalté la mère Robert, mais la bonté de son cœur confirma bientôt sa généreuse promesse. Restée seule avec l'enfant, après avoir été comblée des éloges de ses voisines, qui lui enviaient cette bonne action sans avoir le courage de la faire, elle porta le petit José dans le lit de ses garçons et se coucha satisfaite d'elle-même.

Le bien fait par les gens d'une classe inférieure a plus de mérite et de difficulté que tout autre; leur charité est toujours aux dépens de leur nécessaire, tandis que celle des gens riches n'entraine guère que le superflu. La mère Robert était veuve depuis peu de temps. Son petit commerce allait assez bien; mais, pour nourrir son sixième enfant, elle s'imposa la loi de travailler, comme elle l'avait dit, une heure de plus le matin et une heure le soir. C'était beaucoup pour elle, qui, avec le soin de cinq enfans, son travail et son commerce, ne pouvait prendre les deux heures que sur le temps de son repos.

Le produit de ce surplus de travail suffisait bien à l'entretien d'un enfant aussi jeune que l'était José; d'ailleurs la mère Robert n'était pas femme à le gâter plus que les autres, car toute la bonté de son cœur n'empêchait pas qu'elle n'eût la rudesse assez ordinaire à

sa classe : sa part de pommes de terre était la même ; il occupait le peu de place qui restait dans le mauvais lit des deux plus petits enfans de la maison ; et lorsque les six bambins faisaient trop de tapage, cassaient quelque chose, ou buvaient le lait du chat favori de la mère Robert, la distribution de réprimandes et de tapes qui suivait ces méfaits était égale pour José et ses frères adoptifs. La Providence, au reste, semblait vouloir récompenser l'humanité de la bonne cordonnière ; les deux heures de travaux de plus contentaient à peine les désirs de ses nombreuses pratiques ; et, comme elle le disait elle-même à ses voisines qui s'étonnaient de sa permanente gaieté : « Je ris de voir passer et repasser tous ces gens qui courent d'un air si empressé et ne se doutent guère, en usant leurs souliers, qu'ils m'aident à faire bouillir mon pot. »

José était aimé de tous ses petits compagnons, à cause de sa douceur et de

sa complaisance extrêmes ; mais il était surtout l'ami de Philippe, le dernier des enfans de la mère Robert. Un peu plus âgé que lui, Philippe le défendait dans leurs querelles, lui donnait ce qu'il avait de meilleur, et se fâchait sérieusement lorsqu'on appelait José le petit savoyard, cette dénomination lui paraissant injurieuse, sans trop savoir pourquoi. Cependant, à mesure que les enfans grandissaient, Philippe n'eut plus besoin d'employer son influence pour protéger José : l'intelligence de ce dernier s'était développée et le rendait tellement supérieur à ses jeunes amis, qu'il prit sur eux cette sorte d'ascendant que les esprits les plus grossiers ne peuvent refuser à la distinction lorsqu'elle ne les blesse pas.

José venait d'avoir huit ans; il était petit pour son âge, mais fort et agile. La mère Robert n'avait pu et n'avait su lui donner, pour toute éducation, que

des idées de religion et de probité peu étendues, mais suffisantes pour son âge. Toute la morale pratique de cette digne femme se bornait à ces quatre sentences qu'elle répétait sans cesse à ses enfans, et qu'ils lui virent mettre constamment en usage.

« Remerciez Dieu du pain qu'il vous envoie.

» Ne mentez jamais, même pour du pain.

» Gagnez honnêtement votre pain, sinon il ne profitera pas.

» Quand vous serez grand, rendez à vos père et mère le pain qu'ils vous ont donné. »

On voit que si la mère Robert n'avait pas beaucoup d'éloquence, les principes qui la dirigeaient étaient droits et solides, et que leur application exacte pouvait guider ses enfans, même devenus hommes, dans la carrière étroite qu'ils étaient destinés à parcourir.

« Ah ça ! mon garçon, dit-elle un di-
» manche matin en prenant José sur ses
» genoux, il s'agit d'autre chose aujour-
» d'hui ; tu as huit ans faits, tu peux com-
» mencer à travailler et à m'aider à ton
» tour comme je t'ai aidé. Point de fai-
» néans chez la mère Robert. Mes aînés
» commencent leur apprentissage, Phi-
» lippe est chargé de mes commissions,
» et de toi je fais un petit décrotteur qui
» rapportera chaque soir à la maison les
» sous qu'il aura gagnés dans la journée.
» Tiens, voilà une sellette que je me suis
» procurée pour toi. » José fut ravi du
discours de la mère Robert : quel plaisir
de pouvoir à son âge gagner de l'argent,
d'être utile à sa bonne mère ! car la ten-
dresse de son petit cœur lui faisait déjà
sentir cette jouissance. Il faut avouer aussi
que l'idée séduisante d'être presque son
maître et de parcourir quelques rues en
faisant des commissions, le transporta de
joie et lui fit accueillir avec empressement

le plan de la mère Robert, et il courut sur-le-champ admirer son petit ménage de décrotteur. Rien n'avait été oublié; la sellette, deux brosses, deux pinceaux, un petit couteau, du noir, de l'essence pour les revers des bottes, une provision de chiffons et un seau pour tenir l'eau, voilà ce qui composait les nouvelles possessions de José. Elles furent regardées, touchées et retournées non-seulement par lui, mais par les autres enfans. José, impatient de s'en servir tout de suite, voulut nettoyer et cirer tous les souliers sales de la maison; et la mère Robert décida que, s'il se tirait bien de cette épreuve, on l'établissait le lendemain matin maître absolu de ces trésors sur la grande place du Musée. José plein d'ardeur se mit à l'ouvrage aidé des conseils de ses frères et sœurs. La première paire fut mal arrangée, José coupa les cordons; à la seconde il se fit une large égratignure à la main, mais cela prouvait

que son couteau était bon, et il ne pleura pas. Enfin la troisième alla bien, puis mieux, puis encore mieux ; et parvenu à la chaussure de Philippe, qu'il avait avec intention gardée pour la dernière, le novice artiste en fit ce que les apprentis appellent leur *chef-d'œuvre,* et l'on déclara qu'il pouvait s'exercer en public.

José s'endormit difficilement ce jour-là, et vit sûrement dans ses rêves plus d'un passant s'arrêter devant lui et réclamer le secours de son adresse. Comme je l'ai dit, la mère Robert demeurait rue Saint-Honoré, presque au coin de la rue Froidmanteau ; et bien qu'il se soit passé peu de temps depuis l'époque où le petit José commença ses travaux, ce quartier de Paris ne ressemblait nullement alors à ce qu'il est aujourd'hui. La belle et large rue qui communique du Carrousel à la place du Musée n'existait pas ; cette même place se terminait par une pente assez rapide au bout de la

rue Froidmanteau ; et cette rue étroite, basse et toujours crottée, était presque le seul passage par lequel on parvînt au Louvre de ce côté. Elle était cependant le chemin habituel de tous les artistes que leurs affaires ou leurs plaisirs amenaient au pavillon du Louvre, dans lequel avait lieu comme à présent l'exposition des tableaux, et en outre où se trouvaient placées l'académie gratuite de dessin, les salles d'exposition pour les prix, etc. ; toutes choses maintenant transportées ailleurs, ainsi que les logemens d'un grand nombre de peintres, alors placés dans l'aile immense qui s'étend depuis le pont des Arts jusqu'au Pont-Royal. La mère Robert dans sa tendre sollicitude pour José, et en femme qui voulait justifier sa réputation de bonne tête, avait remarqué avec soin toutes les localités dont je viens de parler: l'inévitable boue que chaque piéton ramassait en traversant la rue Froidmanteau, lui donna

la première pensée de l'utile établissement dont José devait être le fondateur; et ayant découvert avec joie que nul rival dans ce genre n'avait encore songé à s'emparer d'une place si favorable, elle se hâta d'instruire, comme on l'a vu, son fils adoptif de sa nouvelle destinée.

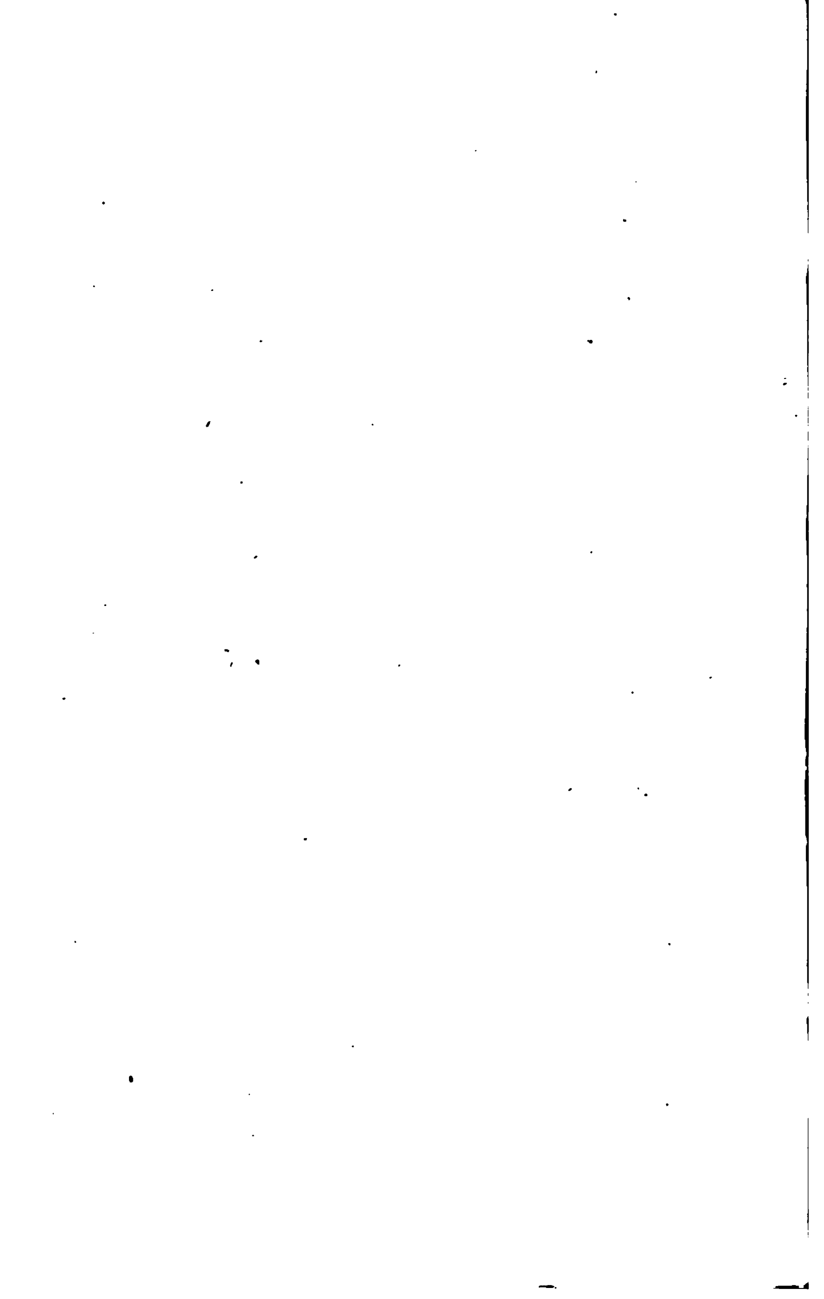
Le lundi donc qui commença pour José une nouvelle vie, toute la petite famille réveillée de grand matin voulut conduire José et l'installer dans l'endroit indiqué par la mère Robert. Elle portait elle-même la jolie sellette, chacun des enfans s'empara d'un des ustensiles; José seul, comme le héros de la fête, ne portait rien; il marchait fièrement à la tête du joyeux cortège, et jamais vainqueur ne prit possession d'un royaume avec plus de satisfaction que le gentil savoyard n'en éprouva en établissant son mobilier dans un renfoncement de quelques pieds formé par deux énormes bornes au milieu desquelles José paraissait être comme dans

une forteresse. La mère Robert, après force recommandations de ne pas quitter sa place et de ne pas manger en une fois sa provision de la journée, qu'elle lui donna dans un petit panier, se détermina enfin à le quitter, et s'éloigna avec tous les autres enfans, non sans tourner plus d'une fois la tête. Parvenue au bout de la place, elle regarde encore et voit avec une vive satisfaction José déjà occupé à frotter des bottes qu'un domestique paresseux venait de lui apporter afin de s'éviter une si grande fatigue. La bonne femme alors, le cœur content, doubla le pas et retourna chez elle reprendre ses occupations ordinaires; mais l'image de José vint souvent la troubler pendant son travail. La journée lui parut longue, et il lui fallut du courage pour résister à la tentation d'aller voir de loin ce que devenait le pauvre José; mais pour ne pas faire à sa raison plus d'honneur qu'elle ne mérite, vous saurez



PARVENUE AU BOUT DE LA PLACE
ELLE REGARDE ENCORE

Fraulz j^ne Imp. r. S. André des arts, 37. Paris.



que la mère Robert détourna les yeux lorsque Philippe à l'heure du goûter se glissa le long des maisons et prit sa course du côté de la place du Musée. Lorsqu'il revint les mains vides et le visage riant, la bonne mère tranquillisée reprit son aiguille avec plus d'activité que jamais.

Le soir de ce jour mémorable pour la petite famille, lorsqu'on aperçut de loin José traînant avec peine son bagage, tous les enfans coururent le secourir. José, s'élançant dans les bras de la mère Robert, commence un récit confus de ses grandes aventures, puis s'interrompant tout à coup, tire de sa poche et présente à la mère Robert avec un orgueil inexprimable, douze sous soigneusement enveloppés dans un chiffon de toile. C'était son gain de la journée; et José, encourage par ce premier succès et sorti presque entièrement de la faiblesse de son âge comme tous les enfans que la nécessité oblige de travailler de bonne heure, se

livra avec tant d'assiduité et d'intelligence à sa nouvelle profession, qu'il devint bientôt le plus habile comme le plus joli petit décrotteur du quartier. En grandissant, les produits de son industrie augmentèrent; il faisait quelques commissions, allait chercher des fiacres, etc., etc.; et sa douceur, sa gentillesse, lui avaient acquis pour amis tous les voisins et voisines de son domicile ambulant. Il est vrai que José était laborieux, soumis, point polisson ni gourmand, comme on dit que le sont parfois les enfans élevés même avec plus de soin que José n'avait pu l'être. Sa bonne conduite semblait d'autant plus remarquable, qu'il était absolument son maître pendant toute la journée, et que le sort, pour l'éprouver, avait placé des objets de tentation dans chacune des deux rues qu'il fallait nécessairement suivre pour revenir à la maison: l'un était une attrayante boutique de pain d'épice, et l'autre une société de

petits garçons qui tâchaient d'attirer tous les enfans qui passaient pour en faire les compagnons de leurs sottises. Il fallait réellement de la force, et ce qu'on peut appeler de la vertu même, à l'âge de José, pour éviter ces terribles écueils; mais il en sortit victorieux, et s'il jeta cent fois un coup-d'œil de regret sur les culbutes des petits vauriens et sur les bonnes piles de croquets de madame Legris, son trésor journalier fut toujours fidèlement rapporté à la mère Robert, et nul passant crotté ne put se plaindre d'avoir attendu une minute le propriétaire de la secourable sellette.

Comme notre réputation commence avec nous et dépend presque toujours de notre propre volonté, José, qui voulait véritablement faire bien, en avait déjà obtenu une bien flatteuse pour un enfant si jeune; et voici la bonne fortune que cette réputation lui procura au bout d'un an.

Outre la séduisante madame Legris et plusieurs autres boutiques, il y avait alors sur la place du Musée un magasin de couleurs, toiles, et tout ce qui sert à la peinture, fort bien assorti, et que les artistes et élèves de ce temps-là peuvent se rappeler d'avoir bien connu. M. Barbe, maître de cet établissement, était un bon et brave homme, très-entendu et très-occupé des détails de son commerce. Sa boutique était toujours remplie d'artistes et de jeunes gens occupés de peinture, la proximité d'un grand nombre d'ateliers la rendant commode pour tous les achats nécessaires et perpétuels qu'exige cet emploi du temps. D'ailleurs, l'ancienneté de ce magasin, la confiance qu'inspirait l'honnête Barbe, et les ressources que trouvaient chez lui les pauvres jeunes élèves, en avaient fait une espèce de rendez-vous de ce petit monde à part qu'on appelle artistes. Barbe plaçait dans son grenier les mauvais tableaux non vendus,

dont les tristes auteurs auraient été fort embarrassés; il fournissait, pendant un certain temps, des couleurs gratis à l'un, prêtait une palette ou un chevalet à un autre, et causait avec tous : il s'y intéressait comme s'ils eussent été ses enfans. Madame Barbe le secondait merveilleusement et partageait ses goûts et ses occupations avec une habileté et une sagacité très-dignes d'éloges; mais, puisque rien n'est parfait dans ce monde, madame Barbe ne s'offensera pas si je révèle deux petits défauts dont j'ai appris au reste qu'elle s'était corrigée depuis. Elle aimait par trop, ainsi qu'on dit vulgairement, à faire enrager son monde, et elle avait à sa disposition une telle volubilité de langue, qu'il était difficile de lui tenir tête, et qu'elle restait toujours maîtresse du champ de bataille. Jeune encore et fort agréable, elle avait beaucoup d'empire sur l'excellent Barbe, et assez d'attrait pour les nombreuses pra-

tiques, qui s'amusaient de son bavardage sans souffrir de ses emportemens. Ses victimes ordinaires étaient son mari, sa fille âgée de quatre ans, et un homme de quarante, nommé Gabri, premier garçon et homme de confiance de M. Barbe. Gabri, peu causeur de son naturel, était devenu encore plus silencieux depuis le mariage de son patron avec cette éloquente ménagère. Il avait remarqué avec son bon sens ordinaire que lorsque l'accès de colère commençait, la réponse la plus douce ne servait qu'à jeter de l'huile sur le feu ; il gardait donc en pareil cas le silence le plus complet, et madame Barbe, satisfaite de la force de ses raisons, allait ailleurs exercer sa puissance. Gabri était pourtant estimé d'elle comme de tout le monde, et, dans un de ses bons momens, on raconte qu'elle convint devoir à son intelligente probité une grande portion de la prospérité de leur commerce. Il était donc, à quelques

boutades près, assez bien traité dans la maison ; d'ailleurs M. Barbe le regardait comme un véritable ami. Mais ce brave Gabri ne pouvait se délivrer d'une sombre tristesse occasionnée par des malheurs irréparables. Il avait perdu en six semaines ses trois enfans et leur mère par la petite vérole, et après plusieurs années, cet homme si froid en apparence versait des larmes en voulant parler de ses pauvres enfans : « C'étaient trois beaux gar» çons, » disait-il, et il ne pouvait achever. Avec ce cœur sensible, Gabri ne devait pas voir sans intérêt l'aimable petit José; il examina long-temps son caractère, sa conduite, s'attacha de plus en plus à lui, et l'heureux enfant acquit, par son seul mérite, ce sage et véritable ami.

Gabri cependant, ne trouvant pas que ce fût assez d'aimer José de toute son âme, voulut s'occuper de sa fortune; et, après en avoir causé bien des

fois avec madame Legris, qui avait aussi beaucoup d'affection pour son jeune protégé, ils commencèrent leur innocente intrigue de la manière suivante.

Madame Barbe aimait assez madame Legris, qui, désirant rester en bonne intelligence avec ses voisins, écoutait plus patiemment que d'autres les longs discours de la bavarde; d'ailleurs, elle donnait souvent des gâteaux à la petite fille, générosité que madame Barbe ne pouvait appeler un tort, malgré toute son envie d'en découvrir. La serviable marchande de pain d'épice alla donc trouver madame Barbe, au moment de la matinée où elle était toujours de meilleure humeur, sa boutique se remplissant d'acheteurs. « Eh bien, ma voi-» sine, dit-elle en entrant, comment va » la vente cette semaine?

» — Pas mal, pas mal, » répondit madame Barbe (tout en remplissant et coiffant avec adresse des vessies de couleur,

occupation qu'elle réservait toujours pour le milieu de la matinée, afin de montrer la grâce de ses jolis doigts). « Mais asseyez-vous, ma voisine; je suis » vraiment bien aise de vous voir... » Ah! bonjour, monsieur; on va vous » servir dans une minute... Viens, ma » petite minette; voilà madame Legris » qui t'apporte des croquignolles... Mes- » dames, donnez-vous la peine de pren- » dre un siége... Barbe, apporte donc » des toiles. Oui, mesdames, elles sont » belles et fines, imprimées depuis plus » d'un an... Votre servante, monsieur; » je sais ce qu'il vous faut. Gabri, don- » nez des crayons à sauce à monsieur. » — Du jaune de Naples et du blanc? » — Dans l'instant, mon petit ami. Ah! » mon Dieu, quelle presse, que d'em- » barras! Et seule pour tout cela! car, » en vérité, mon mari et Gabri... » et madame Barbe hausse les épaules d'une manière parfaitement significative.

« En effet, ma voisine, reprit madame
» Legris, vous me paraissez très... —
» Comment, monsieur! cria plus haut
» madame Barbe, ces brosses ne valent
» rien!... Des brosses choisies, ficelées en
» laiton! regardez-y deux fois, mon-
» sieur; voilà un verre d'eau : bonté
» du ciel, ces brosses-là mal faites!

» — Bah! dit l'acheteur mécontent,
» je n'ai que faire d'un verre d'eau; »
et, la mettant dans sa bouche : « Je
» vois bien, répéta-t-il, qu'elles s'écar-
» tent; » et il les jeta sur le comptoir
avec dédain.

« — Vous les prenez pourtant à la
» meilleure fabrique, ma chère amie, »
dit madame Legris, qui voulait entre-
tenir la colère marchande en bonne
humeur, pour en venir à son but, « et
» sans doute...

» — Sans doute, reprit madame Bar-
» be en devenant écarlate et se mor-
» dant les lèvres; monsieur ne sait pas

» ce que c'est que la fabrique de Da-
» gneau ; ainsi c'est inutile. — Ote-toi
» de là, petite morveuse, dit-elle à sa
» fille en lui donnant une tape. Oui,
» cinq sous à vous donner pour chaque
» pincelier * que vous m'apporterez à
» nettoyer, mon jeune monsieur, et
» c'est bien assez ; d'autres ne donnent
» que quatre sous. Miséricorde ! Gabri,
» vous portez tant de choses à la fois,
» que tout va tomber ; » et soit que madame Barbe eût le coup-d'œil juste, ou que sa voix aigre surprît le pauvre Gabri, il laissa rouler la charge entière au milieu de la boutique. Sa maîtresse, irritée, s'élança hors de sa place ; et peut-être aurait-elle essayé de joindre les gestes aux paroles, si l'entrée d'un nouveau personnage n'eût subitement fait changer l'expression de ses traits.

* Les pinceliers sont de petites boîtes de fer-blanc qui servent à nettoyer les brosses. Les marchands de couleurs rachètent le résidu de ces boîtes, et l'emploient à l'impression des toiles.

C'était un artiste distingué, bonne pratique pour M. Barbe, et soi-disant admirateur de sa femme, dont il s'amusait en la berçant de l'espérance qu'il ferait un jour son portrait.

« Comment donc! voilà un vrai tableau » de genre, » s'écria-t-il en voyant les crayons et autres objets nageant dans des flots d'huile, Gabri, debout, les bras croisés, et madame Legris retenant la furieuse maîtresse du logis; « on pourrait » l'appeler la cruche cassée. Mais ne » gâtez pas ainsi votre joli visage, mon » charmant modèle; songez que mon tableau est terminé dans huit jours, et » que je commencerai l'ébauche de notre » portrait; mais, en vérité, vous êtes d'un » ton si fin, si transparent, qu'il faudra » essayer de toutes les ressources de l'art, » et j'ai envie d'employer un panneau. » En avez-vous ici? nous en choisirons un » tout de suite. »

Tandis que madame Barbe calmée et

ravie se rasseyait en minaudant, le peintre, à moitié couché sur le comptoir, croquait une petite figure avec un morceau de crayon blanc, tout en racontant les nouvelles importantes du monde artiste. « Je » vous disais, madame Barbe, que le » nombre des fous augmente : les tableaux » de dix pieds ne sont plus rien pour ces » messieurs; et G., que vous connaissez » bien, vient de louer le jeu de paume » de Versailles pour commencer le sien, » qu'aucun atelier ne pouvait contenir : » et on appelle cela faire de la peinture!

» — Ah! ah! dit madame Barbe en riant, » nous verrons cela au Salon. Mais que » devient donc ce jeune homme, élève » de M. V., si étonnant, si admiré? Je ne » le vois plus ici.

» — Coulé, coulé, répondit l'artiste » avec un sourire malin. Il donnait les » plus grandes espérances ; mais les faux » systèmes de son maître l'ont perdu. Cet » homme-là n'aura jamais un élève fort;

» il y a long-temps que je le dis... Mais,
» madame Barbe, on n'apporte rien de
» ce que je veux; comment n'avez-vous
» pas plus de monde pour servir vos
» nombreuses pratiques? Cela est étrange,
» sur ma parole.

» — En effet, ma voisine, se hâta d'a-
» jouter madame Legris, qui guettait l'oc-
» casion de placer un mot, votre com-
» merce devient si étendu, que vous ne
» pouvez y suffire, malgré votre activité.
» A votre place, je prendrais un aide,
» un enfant, par exemple; cela ne serait
» pas cher.

» — La voisine a raison, dit Barbe en
» s'approchant. Gabri est accablé de com-
» missions et d'ouvrage, et un galopin
» nous serait fort utile. »

Madame Barbe regarda son mari, puis Gabri; mais ce dernier continuant tranquillement à broyer sa couleur, et Barbe n'ajoutant rien, l'envie de les contrarier passa presque aussitôt, et la capricieuse

personne, se tournant gracieusement vers l'artiste, le pria de donner son avis sur une chose de cette importance.

« Certainement, répondit-il. L'affaire » est bonne; vous avez sans doute raison; » et il avait déjà oublié de quoi il s'agissait.

« Puisque c'est décidé, reprit madame » Barbe, qui avait déjà calculé qu'elle » exercerait son autorité sur une person- » ne de plus, dites-moi, voisine, si vous » connaîtriez un enfant qui pût nous con- » venir; vous savez comme nous ce qu'il » faut.

» — Dam ! répondit madame Legris » en cachant la joie qu'elle ressentait de » cette question, c'est difficile; je ne » connais personne dans ce moment... » Si, attendez donc, je connais bien un » pauvre enfant... mais non, il est im- » possible, sa mère ne voudrait pas...

» — Sa mère ne voudrait pas! s'écria » madame Barbe offensée de cette sup- » position : comment! entrer dans une

» maison telle que la nôtre, devenir
» *élève* de mon mari, être nourri comme
» nous! Et pour tout cela, qu'exigeons-
» nous? presque rien en vérité, être seu-
» lement intelligent, fidèle, obéissant,
» actif, point paresseux, point gourmand,
» point maladroit; » et en disant ce der-
nier mot, elle regarda Gabri, qui s'in-
clina silencieusement. « Enfin, madame
» Legris, continua-t-elle, faites valoir
» ces avantages à la famille de l'enfant,
» et je ne crois pas qu'elle puisse balancer
» un instant.

» — Elle ne fera pas cette folie, ré-
» pondit madame Legris; d'ailleurs cet
» enfant n'a que des parens adoptifs; c'est
» le pauvre petit José, ce joli Savoyard
» que vous voyez établi là-bas entre les
» deux grosses bornes. Son histoire est
» singulière, et quand vous la saurez...

» — Vous me la raconterez à notre pre-
» mière séance, » interrompit le peintre
en prenant son chapeau; et l'espoir de

conter une histoire intéressante augmenta le désir qu'avait alors madame Barbe de posséder José. La bonne madame Legris partit bien satisfaite du succès de son entreprise ; et si la conversation de Gabri fut aussi laconique qu'à l'ordinaire, des observateurs curieux le virent plusieurs fois dans la journée se frotter les mains et sourire, chose tout-à-fait extraordinaire.

Le jour d'après cette conversation, la mère Robert, en toilette du dimanche, arriva chez madame Barbe, tenant José par la main. L'histoire fut longue à conter, et le dialogue qui suivit l'histoire encore plus long. Il est présumable que les paroles de madame Barbe se succédèrent avec encore plus d'abondance et de vivacité que de coutume ; mais comme ses auditeurs ne prirent pas la peine de les recueillir, on saura seulement qu'il fut arrêté :

Premièrement, que José donnerait sept

ans de temps à madame Barbe, sans recevoir la moindre indemnité, et qu'après ce terme, si sa conduite était bonne, il lui serait accordé par mois une légère rétribution;

Secondement, que ledit José serait, pendant ces sept années d'épreuves, logé et nourri par ses nouveaux maîtres, et que la mère Robert demeurerait chargée de son habillement.

Le tout convenu à la satisfaction des deux parties, José fut mis sur-le-champ à l'ouvrage, et montra dès le premier moment une intelligence qui enchanta le bon Barbe et surprit beaucoup sa difficile moitié. Il avait une mémoire merveilleuse pour retenir les endroits où l'on plaçait les différentes choses demandées; et lorsqu'il balançait un peu, Gabri, du fond de l'arrière-boutique, où il broyait la couleur, lui faisait vite un signe indicatif, que le spirituel enfant comprenait aussitôt. Pauvre Gabri, il n'osait

montrer toute sa joie, car la tracassière Barbe l'aurait puni en grondant l'innocent José; mais dans un moment où celui-ci vint chercher quelque chose près de lui, il jeta un coup-d'œil rapide sur le comptoir, et pressant l'enfant dans ses bras, le serra avec transport. Madame Barbe tourna la tête; mais Gabri avait déjà remis sa molette en mouvement, et José était en haut de l'échelle.

Le soir arrivé, la maîtresse de la maison ordonna à Gabri de conduire l'*apprenti* dans sa chambre. Ah! que ce mot résonna délicieusement aux oreilles de José, lui qui jusqu'alors n'avait eu en sa possession qu'un tiers de la soupente obscure où logeaient ses frères! il allait donc coucher seul et dans sa chambre! Après avoir monté gaiement sept étages, Gabri ouvrit une petite porte, et entra dans un coin réservé pour arriver aux gouttières, et qui touchait au grenier de M. Barbe. « Une fenêtre! une fenêtre! s'écria José

» en entrant; M. Gabri, j'ai une fenêtre! » et il frappait des mains en sautant. Gabri lui montra son lit; c'était une bonne paillasse fraîche, avec un drap; et la joie l'agitait tellement que son protecteur eut bien de la peine à le faire coucher.

Les premiers rayons du jour interrompirent le doux sommeil de José, et il eut encore une surprise agréable, en voyant que les murs de sa mansarde étaient unis et parfaitement blancs : cet endroit ayant eu besoin d'être réparé par les maçons, était alors d'une propreté qu'on rencontre rarement dans les greniers; mais José, peu sensible à cet avantage, l'était beaucoup à la gaieté de son réduit, et surtout à la facilité que ces murailles blanches lui offraient de continuer ses premiers essais. Il faut savoir que José, dans les momens de loisir que lui laissait son ancien métier, s'était fort souvent exercé, avec sa cire noire et ses grossiers pinceaux, à barbouiller sur des pierres

ou des morceaux de planches mille figures de son invention. Quel plaisir pour lui d'orner sa chambre de dessins, de chevaux et de soldats! Il se disposait déjà à commencer cette entreprise, lorsqu'il s'entendit appeler par madame Barbe, et se hâta d'obéir.

Pendant toute une semaine, les échos de la maison ne répétèrent que le nom de José : le pauvre garçon, surveillé, tracassé par madame Barbe, était soumis à une rude épreuve; mais la bonté de son naturel et son zèle infatigable adoucirent peu à peu sa sévère maîtresse. Le bon Gabri d'ailleurs lui épargna par ses conseils plus d'une étourderie; et madame Barbe grondait si souvent, que son mari ne grondait jamais. José était donc sage, aimé et heureux. Son goût pour la peinture s'augmentait par les discours qu'il entendait chaque jour dans cette maison; mais peut-être ce goût n'aurait-il jamais été développé sans une circonstance parti-

culière, et son génie, comme le feu renfermé dans une pierre grossière, n'aurait jamais produit d'étincelle, si quelqu'un n'eût frappé dessus.

Parmi les nombreuses maisons où José allait porter les commandes faites à M. Barbe, il s'en trouvait une dans laquelle on le recevait avec plus de bonté, et que, malgré toute sa sagesse, il avait bien de la peine à quitter quand la commission était faite. C'était celle de M. Enguehard, homme respectable et peu riche, qui aimant passionnément les arts, s'était exercé à celui de la gravure jusqu'au moment où la faiblesse de ses yeux l'obligea de cesser. Marié tard à une femme intéressante qui faisait son bonheur, leur plus constante occupation était l'éducation de leur fils unique, enfant plus âgé de deux ans que le petit José. Francisque, c'était son nom, destiné dès sa naissance à devenir un peintre, et entretenu dans cette idée, annonçait des moyens et de la fa-

cilité; mais, vif, léger et distrait encore par trop d'amusemens, il travaillait peu, et ses progrès n'étaient pas rapides. Comme beaucoup d'enfans, il ne réfléchissait pas aux sacrifices que la fortune plus que médiocre de son père l'obligeait à faire pour son éducation, et il perdait ou gaspillait sans scrupule, livres, cartes, instrumens et autres choses coûteuses, que ses parens remplaçaient en se privant de leurs jouissances personnelles.

Francisque avait cependant un bon cœur, et lorsqu'il voulait faire un effort, il avançait d'une manière étonnante, et ses tendres parens oubliaient les fautes passées. M. Enguehard avait d'abord voulu restreindre le penchant que son fils témoignait pour José, dans la crainte que cet enfant, qu'il devait naturellement supposer élevé peu soigneusement, ne fît contracter quelques mauvaises habitudes à Francisque; mais éprouvant lui-même l'intérêt dont il était difficile de

se défendre en voyant l'aimable et candide figure du petit garçon, il s'informa de lui, et tout le bien qu'il en apprit le laissa sans inquiétude sur sa liaison avec Francisque. Ces deux enfans s'attachaient de plus en plus l'un à l'autre, et José partageait tous ses instans de liberté entre la mère Robert et son cher Francisque. Philippe n'était cependant pas oublié; mais José, toujours au-dessus de son âge par son intelligence supérieure, préférait l'avantage d'être éclairé par les conversations de Francisque et de M. Enguehard au plaisir d'être admiré par Philippe. Ses idées s'étendaient, s'élevaient; il s'affligeait de son ignorance, et enviait le bonheur d'une instruction dont Francisque profitait si peu.

Un jour que ce dernier avait jeté avec dépit un livre d'étude qui l'ennuyait, José fut le ramasser, et le tournait et regardait en soupirant.

« Tu es bien heureux, dit Francisque,

» de ne savoir ni lire ni écrire ; on ne
» t'oblige pas d'apprendre des leçons.

» — Hélas ! répondit José, c'est bien
» mon chagrin, et c'est toi que je trouve
» heureux d'apprendre. Ah ! si tu voulais
» me montrer à dessiner !

» — Oui, oui! s'écria Francisque enchanté de cette idée; je serai ton petit
» maître : mais gare à toi, si tu ne fais
» pas bien : sur les doigts, mon camarade ! »

José sourit de cette menace, et M. Enguehard, qui entra dans ce moment, ayant approuvé ce projet, il fut décidé que Francisque donnerait une leçon tous les dimanches, et le soir, quand José aurait la permission de sortir ; mais Francisque ne s'avisa plus de reparler de donner sur les doigts. José comprenait si bien, avançait si rapidement, que son ami, pour conserver la distance convenable entre le maître et l'élève, fut obligé de travailler sérieusement ; et cette

petite expérience lui fit faire quelques salutaires réflexions. M. Enguehard, frappé des dispositions étonnantes de José, ne négligea aucune occasion d'entretenir une émulation si favorable aux deux enfans. Il leur parlait souvent des peintres célèbres de l'ancienne école, et leur racontait des portions de leur histoire. « Presque tous, disait-il, annoncèrent » leur génie dès l'enfance. Lanfranc, l'un » des plus habiles éleves des Carraches, » étant au service du comte Scotti, char- » bonnait toutes les murailles, le pa- » pier était insuffisant pour contenir l'a- » bondance de ses pensées. Philippe de » Champagne, né à Bruxelles, mais classé » parmi les peintres de l'école française, » et qui mourut recteur de l'Académie, » à huit ou neuf ans ne pouvait faire autre » chose que de copier toutes les gravu- » res et tableaux qu'il rencontrait; et » Claude Gelée, dit le Lorrain, vérita- » ble phénomène, dont l'histoire des

» arts offre peu d'exemples, ne pouvait
» dans sa jeunesse rien apprendre à l'é-
» cole; ses parens le mirent en appren-
» tissage chez un pâtissier, chez lequel
» il réussit encore moins. Ne sachant que
» devenir, il alla à Rome, et ne pouvant
» trouver d'emploi, se mit par hasard
» au service d'Augustin Tasse pour broyer
» ses couleurs et nettoyer sa palette. Ce
» maître, dans l'espoir de se servir de
» lui plus utilement, lui apprit quelques
» règles de perspective, et le Lorrain,
» se livrant tout entier à la peinture,
» passe des journées entières dans les cam-
» pagnes, les dessine, les peint, et
» devient le célèbre et presque unique
» paysagiste dont nous admirons encore
» chaque jour les ouvrages dans notre
» Musée. »

José avait écouté M. Enguehard avec une attention qui le laissait à peine respirer. Lorsqu'il eut fini de parler, il se fit un silence que José interrompit en se

levant brusquement et criant de toute sa force : Pourquoi pas? pourquoi pas?... Puis il rougit en voyant Francisque rire aux éclats. M. Enguehard les envoya jouer, et, réfléchissant sur les paroles échappées à José, eut la tentation de le pousser dans une carrière à laquelle tout semblait l'appeler : mais l'excellent graveur était pauvre ; se charger de José devenait impossible, et alors n'avait-il pas tort de détourner cet enfant des idées convenables à sa position actuelle? Il hésita de nouveau. « Quel dommage, grand » Dieu! répétait-il ; mais si je le rendais » malheureux sans pouvoir l'aider ! » Et M. Enguehard de ce jour ne conta plus d'histoires et ne s'inquiéta plus des leçons que Francisque continuait de donner au pauvre José. Mais toutes les précautions étaient maintenant inutiles : José était né peintre ; Claude Lorrain lui revenait sans cesse dans l'esprit, et au défaut des champs, qu'il ne pouvait voir,

il crayonnait dans tous les coins des chevaux, des figures, et cherchait des sujets de composition dans les traits d'histoire que Francisque lui récitait. Celui-ci n'avait pu lui apprendre qu'un mécanisme et des principes, que la facilité de José rendait presque inutiles pour lui ; dessiner même n'était plus assez, il brûlait d'envie de peindre, et trouvait un plaisir secret à toucher des palettes et des couleurs. Examinant avec attention les habitudes des peintres chez lesquels il portait des paquets, son imagination s'enflammait à la vue de leurs occupations, et retiré dans sa mansarde, il se désolait d'être réduit à mettre seulement du noir sur du blanc. Il se gardait bien cependant d'instruire madame Barbe de ses amusemens favoris; c'était aux dépens de son sommeil qu'il s'exerçait; et l'ami Gabri, unique confident de ce secret, n'était pas tenté de le trahir.

Mais il arriva un évènement que toute

sa prudence ne pouvait prévoir, et qui, en éclairant madame Barbe, coûta bien des larmes à José.

On a parlé de l'obligeance de Barbe, qui donnait asile chez lui non-seulement aux peintures bonnes ou mauvaises dont les auteurs étaient embarrassés, mais encore aux boîtes à couleurs des jeunes gens qui copiaient des tableaux dans le grand Muséum, et aux études que les élèves étaient bien aises de laisser voir à la foule artiste qui fourmillait continuellement chez l'honnête marchand. Avant d'être admis à travailler pour le grand prix de peinture, qui chaque année envoie et entretient à Rome, aux frais du gouvernement, celui qui l'obtient, les jeunes gens passent d'abord à un premier concours d'une figure en pied, puis à un autre concours d'esquisses peintes, et les six ou huit plus habiles entrent alors en loges, c'est-à-dire commencent les tableaux sur lesquels le prix est donné.

On conçoit aisément quelle importance les jeunes et pauvres artistes attachent à ces concours, qui terminent leurs études premières et leur donnent la possibilité de les continuer d'une manière plus étendue. Un des élèves de ce temps, qui donnait le plus d'espérances, venait de remporter le prix de la figure ; comme Barbe l'avait aidé de plusieurs manières, il voulut lui faire partager sa joie et déposer chez lui sa victorieuse étude. Il arriva donc suivi d'une douzaine de ses camarades et rivaux, qui, passé le premier moment, partagent d'ordinaire cordialement le plaisir du triomphateur, surtout lorsqu'ils ont le même maître. José fut témoin des transports des jeunes gens et des éloges que les spectateurs prodiguèrent à l'heureux élève. Agité de mille sentimens divers, jaloux, mais de cette noble et rare jalousie qui faisait pleurer César aux pieds de la statue d'Alexandre, il allait dans son

émotion s'attirer sans doute une sévère leçon de madame Barbe, si Gabri, que rien ne pouvait distraire de sa surveillance silencieuse, ne l'eût entraîné malgré lui.

« Mon ami, disait José en sanglotant, » voyez-vous ce jeune homme? il n'a que » quinze ans.... Claude Lorrain était » pâtissier.... et moi, que suis-je?.... Il » me semble qu'il y a aussi en moi quel- » que chose!.... »

Le bon Gabri ne connaissait pas Claude Lorrain; mais il s'employa si bien pour consoler José, qu'il y parvint à l'aide d'une promesse positive de satisfaire au moins le plus facile de ses désirs. Le salon venait de s'ouvrir, et il voyait de la maison de madame Barbe les groupes d'amateurs qui se succédaient à l'entrée du Musée; il entendait continuellement discuter le mérite des différens tableaux de l'exposition, comment n'aurait-il pas souhaité avec ardeur d'examiner tant

d'ouvrages intéressans? José s'était donc hasardé une fois à s'approcher timidement de la porte du Musée, mais les sourcils froncés du gros suisse et un léger mouvement de sa canne l'avaient fait fuir à toutes jambes. Ce n'est pas que les ouvriers de tous genres et les soldats ne pussent entrer sans difficulté à cette exposition, mais il faut convenir que le pauvre José, à son âge, avec son pantalon de toile bariolé de toutes les couleurs qui composaient la boutique de M. Barbe, sa veste déchirée et trop étroite, avait une tenue qui n'était pas faite pour adoucir la rigueur d'un homme si bien fait. Ayant donc confié son chagrin au jeune et au vieil ami Francisque et Gabri, voici comment la chose fut arrangée : Francisque, avec la permission de M. Enguehard, donna à son petit camarade une vieille redingote et un pantalon de nankin qu'il était facile d'arranger à la taille de José.

Philippe, qui travaillait déjà depuis quelque temps chez un tailleur, s'empresse de proposer ses services; la mère Robert acheta un joli morceau d'étoffe que sa fille coupa adroitement pour en faire un gilet, et Gabri déclara qu'il se chargeait du chapeau. José brûlait d'impatience de jouir des dons de ses amis; mais les préparatifs étaient indispensablement longs, car les petits ouvriers avaient plus de zèle que de capacité, et d'ailleurs leur tâche ordinaire ne devait pas en souffrir. Il fallait donc attendre, et José, pour se distraire, étant seul dans le magasin, voulut regarder encore de près la figure peinte qui lui avait causé tant d'impression, et que le jeune élève avait, suivant l'usage, laissée pour quelque temps chez Barbe. Elle était accrochée assez haut; José monta sur l'échelle pour la prendre, mais croyant entendre la terrible madame Barbe, il se hâta de remettre la toile, et, dans sa précipi-

tation, le bout de sa manche frottant sur la peinture encore fraîche enlève une portion du terrain et la jambe presque entière. Remis de son effroi, et ne voyant venir personne, José lève de nouveau les yeux, et l'on peut juger de sa douleur amère à la vue de cet accident. Comment faire? que devenir si le jeune peintre vient chercher son ouvrage? que dira madame Barbe? car, si on l'interroge, José ne mentira pas. Au surplus, tout détour serait aussi inutile que coupable, cette étourderie ne pouvant être faite que par lui. Le pauvre enfant se désespère, il se voit déjà chassé honteusement : mais le temps pressait, il fallait trouver une ressource : José n'en ayant qu'une seule, court cacher le tableau dans sa chambre et ose assez compter sur ses forces pour espérer réparer la fatale balafre.

On trouvera peut-être une idée si hardie peu vraisemblable dans un enfant de

treize ans; mais José, comme il a été dit, était né avec des moyens extraordinaires; de plus, il ne savait que cela, n'avait jamais été occupé que de cela, tout ce qu'il avait vu et entendu depuis sa première enfance avait rapport à la peinture. Il n'est pas d'ailleurs sans exemple que des facultés distinguées, étendues, dirigées surtout vers un seul but, aient pu produire, même dans l'extrême jeunesse, un résultat surprenant. On vit, il y a quelques années, à Florence, où, chose peu ordinaire dans ce climat, il était tombé quelques pouces de neige, les enfans du peuple la réunir en grands tas et en former sur la place des géans, et dans la grande rue des colonnades, des statues, et jusqu'à des groupes où, même pour les gens de l'art, pouvait se distinguer une imitation remarquable des chefs-d'œuvre au milieu desquels ils étaient nés : tant l'influence de ce qu'ils voient et entendent agit

sur l'esprit et les dispositions des enfans, et donne à quelques-uns de ceux qui vivent dans l'atmosphère des arts un point de départ qui est presque un terme pour les autres. Il faut penser aussi que l'ouvrage sur lequel José voulait s'escrimer était celui d'un élève de quinze ans, et par conséquent bien loin d'être sans défaut.

Il avait assez vu peindre pour ne pas être embarrassé de charger une palette; mais il fallait avoir des couleurs, des brosses, etc., et José savait bien que, placé au centre de toutes choses de ce genre, il ne pouvait disposer d'aucune. Il résolut donc de recourir à l'amitié de Francisque et de lui demander l'argent nécessaire pour faire ses achats dans une boutique éloignée. Peut-être paraîtra-t-il singulier de ne pas voir le brave Gabri venir à son secours; mais l'absence de cet ange gardien l'avait laissé tomber, sans qu'un regard ou une main amie eût

pu l'avertir ou le relever. Gabri, pour la première fois depuis quinze ans qu'il vivait avec M. Barbe, lui avait demandé un congé de quelques jours pour aller dans son pays; sa requête était si juste qu'elle ne pouvait être refusée, mais la mauvaise humeur de madame Barbe fut à son comble lorsqu'elle vit partir Gabri sans apprendre un mot des motifs qui l'engageaient à ce voyage inattendu.

Gabri devait arriver le dimanche soir, lendemain du jour si malheureux pour José : mais l'attendre n'était pas possible, ce même dimanche étant le seul moment de liberté que le pauvre enfant eût à sa disposition. Il courut donc chez M. Enguehard, et ayant heureusement trouvé Francisque seul, lui confia son embarras. Francisque frémit du danger de son cher camarade, mais fut presque aussi effrayé de la réparation projetée que de l'accident. Cependant, sur les instances de José, qui craignait qu'on ne s'aperçût

de son absence; il lui donna tout son argent, qui montait à quatre livres dix sous. Cela suffisait pour les besoins de José, car on pense bien qu'il n'était question ni de chevalet ni de boîte à couleurs, et il fit tant de diligence que les emplettes étaient faites et cachées avant que madame Barbe l'eût demandé.

José fut troublé toute la journée par l'idée de son audacieuse entreprise; et sa distraction l'empêcha même de jouir, comme il l'aurait fait auparavant, de son habillement neuf que Philippe apporta le soir avec un air d'importance, tenant sous son bras le paquet dans un mouchoir noué, comme les tailleurs l'arrangent ordinairement. Le pauvre garçon, qui s'attendait à de grands éloges et remerciemens, fut déconcerté de l'indifférence avec laquelle José examinait une couture *perdue*, qui, malgré cette qualification, se distinguait encore plus vite que les autres. Il s'en alla persuadé que José

était malade, car il ne pouvait lui trouver un tort.

José, réveillé au point du jour, ne sentit d'abord que le bonheur de posséder des couleurs et des pinceaux. Il arrangea sa palette grossière avec un soin extrême et fit durer le plus possible cette grande opération; mais lorsque tout fut préparé, la difficulté de commencer se présenta vivement à lui et lui causa tant d'inquiétude qu'il restait immobile sans oser toucher à sa brosse, lorsqu'une heureuse inspiration vint ranimer tout son courage. « Il faut que je » fasse une moitié de jambe, dit-il en » lui-même; hé! pourquoi ne pas copier » la mienne? Les plus grands peintres » prennent des modèles et font tout » d'après nature; je peux facilement poser » un pied sans me déranger. Nous verrons » avec ce secours si je n'en viens pas à » bout. » Et José commence par faire une cabriole, puis regardant bien la fi-

gure, dont les jambes, heureusement pour lui, étaient étendues, tourne une des siennes à peu près dans la même position et donne en tremblant une première touche. Peu à peu cette chaleur de fièvre qui arrive et vous anime dans tous genres de composition s'empare de lui : sa tête se monte; il croit dessiner comme Raphaël, colorer comme Rubens; sa main, si timide d'abord, agit avec liberté, facilité; rien ne l'embarrasse plus, et il ne s'arrête qu'après avoir entièrement réparé le mal.

José, après avoir terminé son étude, descendit pour guetter le moment de la replacer sans être aperçu. Il était déjà tard, toute la famille allait sortir pour se promener; et madame Barbe était de si bonne humeur à cause d'un joli bonnet que son mari venait de lui donner, que José n'eut pas de peine à en obtenir la permission d'aller au Salon, sous la condition d'être rentré avant l'heure du dîner, pour ranger

différentes choses que l'absence de Gabri laissait en désordre. José, le cœur bien satisfait, les eut à peine perdus de vue, qu'il se dépêcha d'accrocher la toile, et sourit en voyant d'en bas le bel effet de son ouvrage. Ne sentant plus alors que la joie d'avoir un habit neuf, et surtout de pouvoir franchir cette porte défendue pour lui depuis si long-temps, il sort en boutonnant avec quelque orgueil les boutons de métal de sa redingote, et passe fièrement en regardant le gros suisse.

Dans ce temps-là, le bel escalier à double rampe que nous admirons à présent n'était pas construit; on arrivait au salon carré de l'exposition par la porte de côté de la place du Musée et par l'escalier qui ne sert actuellement que comme dégagement. Cette entrée n'était ni commode, ni belle comme celle d'aujourd'hui; mais c'était toujours celle d'un palais par ses dimensions, et surtout aux

yeux peu habitués de José, qui n'avait jamais vu de plus bel édifice que l'église de Saint-Roch. Ces larges marches de pierre blanche, ces murs couverts de tableaux, car on en plaçait presque jusqu'au premier palier, le tumulte de la foule qui se presse et l'entraîne avec elle, tout plonge José dans une espèce d'étourdissement. Il regarde sans voir, marche sans penser, et, poussé par les flots des curieux, se trouve à la porte de la grande galerie du Musée qu'on laissait ouverte pendant l'exposition, mais qui alors ne renfermait que des tableaux anciens. A l'aspect de cette immense galerie, belle pour ceux même qui ont vu de belles choses, José s'arrête frappé de surprise, et un sentiment de respect involontaire lui fait ôter son chapeau. Peu de personnes circulaient dans cette partie du Musée; José respirant plus librement et pouvant regarder sans être heurté, commence à goûter délicieusement le plaisir qu'il a si

souvent désiré. Plusieurs tableaux attirent son attention ; mais trop ignorant pour en deviner les sujets, il manquait quelque chose à sa jouissance. Lorsqu'il arriva devant ce tableau de Raphaël connu sous le nom de la Vierge à la Chaise, les figures étaient faciles à reconnaître ; José se retrouvait, pour ainsi dire, au milieu de ses connaissances habituelles ; il pouvait même comparer, ayant vu d'autres tableaux d'église ; et il avait un goût si naturellement juste et un instinct si remarquable pour sentir les chefs-d'œuvre, qu'à la vue de cet admirable tableau, une émotion inconnue s'empara de lui. Plus il le regardait, plus l'illusion devenait grande ; la divine tête de l'enfant Jésus semblait s'animer et sourire pour lui. José, appuyé sur la balustrade, tendait les bras, souriait aussi, et, dans le charme de ses nouvelles sensations, oubliait tout le reste, quand un bruit près de lui le fit tressaillir et sortir de sa rêverie. Il tourna la tête et vit un

homme qui l'examinait avec attention ; il était encore jeune, d'une figure remarquable par son expression ; ses yeux pleins de feu étaient fixés avec complaisance sur José, et celui-ci, malgré sa timidité ordinaire, répondit sans embarras aux questions qui lui furent adressées. L'inconnu voulut savoir son nom, ce qu'il pensait du tableau de Raphaël, quelles étaient ses idées, ses occupations, etc. Les naïves expressions de José, à travers lesquelles son génie précoce pouvait être facilement aperçu, intéressèrent vivement l'étranger. « Tu es né peintre, enfant, dit-il en » touchant le front de José, tu sais déjà » ce que nul maître ne saurait t'ap- » prendre ; mais il faut te diriger, et je » m'en charge. Voilà mon adresse, je » m'appelle G. ; viens me trouver, je » ferai quelque chose de toi. »

José, pénétré de joie en reconnaissant le nom d'un de nos plus célèbres artistes, joignit les mains sans pouvoir parler. M. G.

le regarda encore avec bienveillance et s'éloigna. José fut long-temps à se remettre du trouble où l'avait jeté cet événement, et le jour était bien avancé lorsqu'il se rappela qu'il était encore au service de madame Barbe et que sa mésaventure lui faisait courir le risque de n'y pas rester. Saisi d'inquiétude, il retourne précipitamment sur ses pas et se trouve bientôt à la maison de M. Barbe. Hélas! tout le monde était rentré, et la manière dont il fut reçu présageait l'orage qui allait fondre sur sa tête.

Barbe, qui se promenait de long en large dans les magasins, s'avança près de José comme pour le questionner, puis il se détourna et sa figure exprima une vive douleur. José interdit commençait à balbutier quelques excuses, lorsque madame Barbe, qu'une colère trop violente avait jusqu'à ce moment empêchée de parler, retrouva enfin la faculté d'articuler les injures destinées au pauvre coupable.

« Ah ! vous voilà, monsieur ! dit-elle ; » en vérité, vous êtes bien exact! au reste, » je conçois, mauvais sujet, que vous ne » soyez pas pressé de vous montrer.

» — Je suis bien fâché, madame..... » répondit José.

Mais madame Barbe ne lui laissa pas le temps d'achever. « Ne m'interrompez » pas, menteur effronté, s'écria-t-elle, » petite vipère que nous avons nourrie et » qui mord ses bienfaiteurs ! Mais je te » pardonnerais encore d'être paresseux » et ingrat, si tu ne perdais pas la répu- » tation de ma maison en détruisant les » tableaux qui nous sont confiés. Oui, » continua-t-elle avec plus de véhémence » en voyant José pâlir, tu croyais, » vaurien endurci, que tes sottises ne » seraient pas découvertes; brigand, nous » savons tout : non content d'avoir gâté » irréparablement un superbe morceau, » tu as poussé la noirceur jusqu'à nous » voler les choses nécessaires à ton pro-

» jet. » José fit un cri d'horreur, et s'élançant vers l'implacable Barbe, qui continuait toujours ses invectives, il protesta de son innocence au moins pour la seconde partie de l'accusation ; mais ses pleurs et ses sermens ne produisirent aucun effet sur l'esprit prévenu de ses maîtres. Le hasard avait fait qu'en rentrant, la lumière que tenait Barbe avait donné sur la malheureuse figure restaurée par José ; et comme la nature l'avait fait naître coloriste, mérite qui ne s'acquiert pas et qui manquait au jeune auteur de l'étude, il était facile de s'apercevoir de la différence. De plus, le bon José, dans son embarras, avait posé le pied gauche, qui était le plus commode pour lui, et, sans regarder si c'était la jambe droite, l'avait rajusté de manière à placer le pouce en dehors. On visita le grenier de l'accusé, et la palette et les couleurs trouvées encore fraîches ne laissèrent aucun doute. Barbe aurait pardonné l'é-

tude barbouillée, mais l'idée d'un vol révoltait son âme honnête, et il était bien difficile de ne pas en soupçonner José, puisque l'amitié de Francisque pour lui était inconnue, et qu'on savait qu'il ne possédait rien. Il eut donc beau raconter l'exacte vérité, elle parut une histoire arrangée adroitement; et madame Barbe, après une seconde explosion de paroles injurieuses, le prenait par le bras pour le mettre dehors le soir même, si son mari n'eût déclaré positivement qu'il passerait encore cette nuit chez lui. Sa femme, obligée de céder, s'en dédommagea en allant chercher deux ou trois voisines, qui vinrent avec un malin empressement regarder le pied gauche mis à la jambe droite, et la figure désespérée de l'infortuné José qui étouffait de douleur dans un coin. Aucun commentaire ne lui fut épargné, les voisines ayant le soin obligeant de parler très-haut et très-distinctement.

« Certainement, disait l'une, sa mère
» a bien fait de mourir, la pauvre chère
» femme, elle ne méritait pas un fils
» comme celui-là.

» — Je l'avais toujours prédit, reprenait
» une autre; voilà ce que c'est que de ra-
» masser les vagabonds : mais la mère
» Robert est une obstinée, que voulez-
» vous? » Une troisième ajoutait qu'il fallait
bien fermer tout et se garder de le laisser
seul. Enfin leur cruauté fut poussée si
loin, que José ne pouvant plus retenir ses
gémissemens, M. Barbe les entendit de
sa chambre et accourut au secours du
pauvre enfant, qu'il envoya coucher.

José passa une nuit affreuse : encore
quelques heures, et il allait être chassé,
déshonoré, forcé de retourner chez sa
mère adoptive sans moyens de subsistance
et avec une accusation de vol pesant sur
lui. Un seul espoir lui restait encore,
Francisque pouvait attester la vérité de
son récit; il prit la résolution de supplier

M. Barbe, plus humain que sa femme, d'aller questionner Francisque, qui ferait connaître son innocence; mais cette ressource manqua au malheureux enfant. Barbe, qui l'aimait, avait eu la même idée et était allé de grand matin chez M. Enguehard. Désirant ménager le plus possible son favori, il pria seulement Francisque de lui dire s'il avait prêté de l'argent à José. Celui-ci, n'étant pas prévenu et craignant de nuire à son ami ou d'être réprimandé par son père, fit une faute commune à beaucoup d'enfans; il mentit pour sauver José, et acheva de le perdre en assurant à M. Barbe qu'il n'avait rien prêté à son apprenti. M. Enguehard ne savait rien de plus, et Barbe revint convaincu du vol de José et de la nécessité de le renvoyer. Il le repoussa donc avec humeur lorsqu'il vint présenter sa requête, et lui dit de rassembler ses effets. Mais madame Barbe n'était pas femme à perdre l'occasion de débiter un discours

et de faire une scène; elle voulut donc, avant de congédier le triste José, l'obliger à faire des excuses au jeune élève, qu'elle fit prier de venir. José, presque heureux de ce répit inespéré, posa son léger paquet par terre, et, s'appuyant dessus, regarda avec douleur tous les objets qui l'entouraient et qu'il allait quitter pour toujours. La place déserte de Gabri fit de nouveau couler ses larmes : ce fidèle ami croirait-il plus que les autres à ses protestations, tandis que tant de preuves étaient contre lui? En cet instant, le facteur entra et remit une lettre à M. Barbe. « Oh! dit ce dernier, c'est de » Nogent-sur-Marne et de l'ami Gabri. » Que peut-il nous écrire? » et il lut tout bas la lettre avec les marques de la plus grande surprise. Madame Barbe, impatiente de savoir ce qu'elle contenait, l'arracha de ses mains et s'écria ensuite : « Dieu soit loué, cette sottise ne se fera » pas! Tiens ça, mauvais drôle, dit-elle

» en appelant José, voilà la juste puni-
» tion de ton infâme conduite ! » et elle
lut, ou plutôt déclama la lettre ainsi
conçue :

De Nogent-sur-Marne, mon pays,
le 7 septembre.

« M. Barbe, je vous écris nonobs-
» tant que je reviens le lendemain du
» jour que vous avez prescrit, mais
» pour vous déclarer d'une façon plus
» authentique et commode pour moi l'in-
» tention que j'ai décidée à l'égard du
» jeune Joseph Berr, dit José, votre ap-
» prenti. M. Barbe, j'ai perdu ma femme
» et trois enfans, trois beaux garçons
» que Dieu m'a repris ; mais peut-être
» vous l'ai-je déjà dit. J'ai un joli bien
» qui ne doit rien à personne (sept bons
» mille francs placés ici dans d'honnêtes
» mains). Or donc, étant maitre de mes
» volontés, qui est d'aimer et d'aider
» ledit José, j'entends qu'il suive l'état

» qu'il désire, c'est-à-dire celui de la
» peinture, et, pour cet effet, je me suis
» engagé par ma signature que vous ver-
» rez au bas de l'acte écrit par moi sur
» papier marqué avec la présente. Je
» prie qu'il en soit fait lecture au jeune
» Joseph, et après plus un mot, étant,
» malgré cela, M. Barbe, votre très-
» affectionné serviteur.

» Sébastien Gabri. »

Le second papier contenait ce qui suit :

Joseph Berr, dit José, ayant besoin, pour étudier la peinture pendant quatre ans, d'une somme d'argent que j'ai à moi en propre, je la lui donne à titre de prêt, qu'il me remboursera lorsqu'il aura appris de quoi satisfaire des pratiques, et avec les intérêts et frais comme il est de justice et d'usage.

1° 1 fr. par jour pendant quatre ans pour sa nourriture, ci . . . . 1,460 f. c.

	f.	c.
Report. . . .	1,460 f.	c.
Plus, pour aller dans l'atelier d'un fameux maître, 15 f. par mois pendant quatre ans, ci. .	720	
Plus, pour dédommager madame Barbe des trois années d'apprentissage qui lui sont encore dues, ci.	50	
Plus, 25 cent. par dimanche pour les plaisirs de l'enfant, ci.	52	
Plus, pour mon voyage fait exprès par le coche, ci.	10	
Plus, pour séjour, ci. . .	12	
Plus, pour la feuille de papier marqué, ci . .		30
Plus, les intérêts pendant quatre ans.	460	06
	2,764 f.	36 c.

Laquelle somme je m'engage à payer

à fur et mesure du besoin, supposant que le logement et entretien sera fourni par la mère Robert, ainsi qu'elle l'a fait.

Ledit José mettra sa croix au bas de cet engagement, que je signe avec joie de même,

Sébastien Gabri.

Il est facile d'imaginer les angoisses du pauvre José pendant la lecture de ces papiers; ce qui l'aurait comblé de joie la veille faisait alors son supplice. Gabri, ce tendre et généreux ami, allait, pour récompense de son sacrifice, apprendre que l'objet de ses soins en était indigne! Cependant José n'était pas coupable, et ses plus cruelles épreuves allaient finir pour lui de la plus heureuse manière. Francisque, tourmenté comme on l'est presque toujours par le sentiment d'un tort, et inquiet pour son ami de la visite de M. Barbe, prit le parti de tout confier à son père, qui n'eut pas de peine à le convaincre de la gravité de sa faute et de l'inconvénient

qui pouvait en arriver pour l'innocent José, qu'on accuserait peut-être d'avoir dérobé les couleurs chez son maître. Francisque, effrayé de cette idée, conjura M. Enguehard de le mener à l'instant chez M. Barbe, et là, sans faire attention aux spectateurs, il eut le courageux mérite d'avouer ses torts et de justifier ainsi complètement son ami.

Tandis que madame Barbe pinçait les lèvres en répétant : « C'est singulier, c'est » étrange ; » que le bon Barbe s'essuyait les yeux, les deux enfans, se tenant étroitement embrassés, jouissaient du plus beau moment de leur jeune vie. José eut un instant après un triomphe flatteur pour son amour-propre, mais qui ne pouvait valoir la noble amitié de Francisque. Le jeune élève auteur du tableau effacé était avec son maître lorsque madame Barbe lui écrivit le récit peu clair de l'aventure qu'elle voulait faire tourner à la honte de José. Ce maître était pré-

cisément M. G., qui, reconnaissant dans le héros de l'histoire l'enfant qui l'avait intéressé au Musée, voulut accompagner son élève chez Barbe; il examina longtemps en silence l'essai qui coûtait si cher au pauvre garçon, puis se tournant vers son élève : « Dépêche-toi, lui dit-il, ou » ma foi il te rattrapera ! » Cet homme distingué par son âme comme par son génie était digne d'apprécier l'action généreuse du brave Gabri; il lut sa lettre avec émotion, et, prenant un crayon, raya l'article des 15 fr. destinés pour l'atelier. « Je n'espère pas, dit-il en riant » à José, être le *maître fameux* désigné » par Gabri, mais du moins qu'il me » laisse t'apprendre tout ce que je sais. »

On devine aisément que tout se termina sans obstacle au gré des désirs de José; madame Barbe, intimidée par la présence de M. G. et de M. Enguehard, sentit qu'il fallait retenir sa langue. Elle accepta, il est vrai, sans façon les 50 fr.

de dédommagement, mais ne murmura qu'au jour du présent que Barbe fit à José de sa première boîte à couleur. La mère Robert, consultée sur tous les importans arrangemens, fut d'abord un peu mécontente du choix de José ; mais elle ne pouvait rien refuser à son cher enfant. « Au fait, dit-elle, après tout, c'est un » état comme un autre; je suis seulement » fâchée de ce que l'apprentissage est si » long. » Elle fut entièrement consolée lorsque José vint de nouveau vivre avec elle, et se fit souvent tirer les cartes par la bonne madame Legris, dans l'espoir d'apprendre que le jeune artiste deviendrait peintre du gouvernement.

Pour compléter le bonheur de José, M. Enguehard, quelque temps après ces événemens, pria M. G. de recevoir son fils comme élève. Les deux amis se retrouvèrent donc, suivant la même carrière avec une égale ardeur, et quoique avec des succès différens, sans que leur

véritable amitié en reçût la moindre atteinte.

Ceux qui seront curieux de savoir si José justifia toutes les espérances que son enfance avait fait concevoir, pourront l'apprendre en lisant la seconde partie de son histoire.

—

SUITE DU PAUVRE JOSÉ.

Que ceux qui s'occupent des arts mènent une vie douce et agréable! ils possèdent ce qui manque ordinairement même aux heureux de ce monde, une manière toujours amusante et nouvelle d'employer le temps, et une indifférence presque complète pour tous les événemens qui n'ont pas de rapport direct avec la peinture. L'artiste voit qu'on vit tranquille dans la ville qu'il habite; c'est tout ce qu'il lui faut; à peine sait-il le nom des ministres en place, et il est le

dernier instruit de ce qui se passe. Occupé toute la matinée de l'art qu'il étudie, son atelier est son univers; et le soir, dans une réunion d'amis artistes comme lui, il s'entretient encore de cette idée favorite, qui ne le quitte jamais, et s'éclaire et s'anime par la conversation de ses collègues ou rivaux. Ces réunions sont gaies, et l'esprit n'y manque pas plus que la malice; plus d'une de ces caricatures qui attirent les musards du boulevard ou de la rue du Coq fut tracée par une habile main dans un de ces momens de récréation. Quelques femmes aimables, des littérateurs, des musiciens distingués, des poètes, font partie de ces sociétés séduisantes; chacun s'occupe à ce qui lui plaît; et si la gaieté est quelquefois un peu bruyante et l'esprit un peu trop libre, on y trouve au moins constamment de l'esprit et de la gaieté.

Mais si les artistes sont heureux, les élèves le sont encore bien davantage. Les

premiers n'étant plus à l'âge où l'on peut faire beaucoup de progrès, sentent vivement tout ce qui manque à leur talent, et, s'il faut l'avouer, regardent souvent avec jalousie les succès de leurs confrères. Pour les autres, au contraire, l'horizon de leurs espérances est immense, et l'émulation n'est pour eux qu'un stimulant sans devenir un sentiment envieux. Le jeune élève tâche de l'emporter sur ses camarades, mais il les aime tous; il encourage les moins habiles, admire de bonne foi les supériorités, et commence presque toujours au milieu de ses laborieuses études quelques-unes de ces bonnes et solides amitiés qui embellissent le reste de sa vie. Peu favorisés en général par la fortune, les élèves supportent gaiement les privations, ou plutôt leurs habitudes empêchent qu'ils ne puissent les sentir. Leur temps et leurs facultés étant employés entièrement à s'approcher du but désiré, aucune place ne reste

pour les petites passions qui agitent si souvent les jeunes gens. Le plaisir de la toilette n'existe pas pour celui qui passe sa vie dans un atelier, et les spectacles sont trop chers pour y songer plus d'une ou deux fois par an.

Francisque et José, réunis, comme on l'a dit, dans l'atelier d'un peintre célèbre, menaient la vie la plus conforme à leurs goûts; mais José sentait surtout le bonheur d'une situation à laquelle il n'avait jamais cru pouvoir atteindre. Ce n'était déjà plus ce pauvre enfant recueilli dans la rue par la charité d'une bonne femme, mais un beau jeune homme, l'honneur et l'espérance de l'atelier de M. G., et, ce qui valait encore mieux, un bon jeune homme, toujours simple et modeste, presque honteux d'être distingué, et redoublant de soins pour ses premiers protecteurs, à mesure que ses succès les lui rendaient moins nécessaires. Le bon Gabri employait une partie de

la somme qui avait été destinée pour les leçons du maître, à louer dans la maison de la mère Robert une chambre dans laquelle José pût travailler à peu près commodément. Il se levait de grand matin, et commençait par composer tout ce qui lui venait dans la tête, ou copiait des dessins que son maître lui prêtait. Après un court déjeuner, il partait pour l'atelier, travaillait jusqu'à cinq heures, et revenait ensuite doucement, ainsi que Francisque, s'entretenant avec cet ami si cher de leurs projets et de leurs espérances. Souvent M. Enguehard retenait José à dîner, et se plaisait à étendre ses connaissances de la manière qui pouvait lui être utile. Grâce aux leçons de la bonne madame Enguehard et à sa facilité, il avait promptement appris à lire et à écrire, et M. Enguehard s'attachait surtout à lui faire étudier l'Histoire et la Fable, connaissances indispensables pour un peintre, qui ne devrait, au reste, être

étranger à aucune autre, si cela était possible. Tout doit et peut servir aux progrès de son art : voyages, lectures, sciences, habitudes de plusieurs genres de sociétés, solitude absolue, bonheur et malheur, tout est utile et profitable pour celui qui cherche à représenter, avec le plus de vérité possible, les mouvemens et les passions de l'homme.

Francisque et José n'étaient pas encore à ce qui pourrait s'appeler la partie morale de leurs études ; mais José la devinait, et, d'avance, préparait ses provisions pour l'avenir. Le soir, pendant l'hiver, les deux amis allaient dessiner à la lampe, depuis sept heures jusqu'à dix, suivant l'usage de presque tous les élèves. Chacun paye une légère somme par mois pour la location d'une chambre, les modèles et les lumières. Les jeunes gens de différentes écoles s'y réunissent, et fort souvent leurs maîtres se font un plaisir d'aller y passer

une heure et de donner à tous des conseils.

On croira peut-être que des occupations si multipliées fatiguent ceux qui s'y livrent ; mais il y a dans l'étude des arts quelque chose de si attrayant, de si varié, que l'épuisement ne se fait sentir que bien rarement, surtout dans la force de la jeunesse; et ceux qui l'ont éprouvé peuvent dire si une semaine de la vie d'un homme du monde ne laisse pas après elle plus de lassitude, d'ennui et de vide, qu'une de celles que l'on vient de décrire. D'ailleurs, tout n'est pas travail dans ces travaux ; on se repose, on cause ; les idées s'échangent, se rectifient; les riches sont généreux pour les pauvres, et ne refusent jamais de les admettre au partage de leur expérience. Le caractère même gagne dans ces sociétés studieuses, images en miniature de la grande société où l'on est jeté plus tard : ce n'est plus la férule et la règle du collége, mais c'est encore l'influence

salutaire de la camaraderie; c'est de l'émulation et un peu des honneurs de la gloire, sans le mélange de ce qui la gâte souvent pour des hommes. Malheur aux caractères maussades! malheur aux ridicules, aux mauvaises inclinations, justice en étant faite promptement, soit par d'amères plaisanteries, soit par la force; là, comme ailleurs, les plus distingués mènent les autres, et l'on comprend aisément que des études qui ordinairement ont pour but de retracer le beau et le bien, puissent élever l'ame et donner plus de force aux sentimens généreux.

José jouissait avec ivresse d'être quelque chose par lui-même, et d'avoir devant lui la perspective presque assurée d'une existence honorable, acquise par un grand talent. José sera riche peut-être un jour; peut-être le nom de Berr sera-t-il prononcé avec respect, et ses tableaux placés avec soin dans les cabinets des amateurs

les plus difficiles; mais, je le sais d'avance, rien ne vaudra pour lui, et rien n'effacera le souvenir du temps où le lundi il allait avec Francisque chercher chacun sa feuille de papier de couleur, ou lorsqu'avant de se coucher, en retournant sa toile pour revoir encore une fois l'ouvrage du matin, il espérait tout ce qu'il possédera alors.

Profondément pénétré des obligations qu'il avait à la mère Robert et à Gabri, José s'imposa la loi d'employer ses quatre années d'études sans en perdre un jour. Arrivé le premier, il ne partait jamais avant l'heure de la leçon, comme font les flaneurs qui, ayant causé ou joué toute la matinée, se cachent à l'arrivée du maître qui les croit absens. José n'était pas cependant toujours bien disposé: les jeux et les polissonneries de ses camarades avaient bien quelque attrait pour lui, mais il succombait rarement à la tentation, et tâchait d'en préserver le

trop léger Francisque. Qu'importent, disait celui-ci, quelques heures perdues? nous avons le temps! et Francisque le perdait sans scrupule. Néanmoins sa facilité naturelle et quelques semaines de sagesse le maintenaient toujours à peu près au second rang parmi ses compagnons.

Au bout d'un an, José commençait à peindre d'après nature assez bien pour essayer de faire quelques portraits; et il saisit avec ardeur ce moyen d'être moins à charge à son ami Gabri. D'après son désir, la mère Robert engagea une de ses parentes *à faire tirer sa figure en couleur;* l'assurant que son garçon *entendait joliment bien son état*. José aurait certainement souffert en écoutant la mère Robert parler si mal la langue des artistes; mais il n'était pas là heureusement, et la bonne femme, avec deux ou trois phrases de ce genre, persuada sa cousine, qui mit seulement pour condition qu'elle serait peinte avec deux

yeux, son bonnet de dentelle et ses boucles d'oreilles de cornaline. Ce portrait devait être fini pour la fête de son mari; José revint donc, chaque jour, un peu plus tôt de l'atelier; et comme la figure très-ressemblante avait peu d'ombre, que les yeux, presque de face, regardaient bien les spectateurs, et que les boucles d'oreilles étaient *quasi à prendre au doigt*, l'ouvrage eut un succès général, et le jeune peintre reçut force complimens, douze francs et plusieurs demandes de portraits, qui, bien que payés au-dessous de leur valeur réelle, augmentèrent tellement son petit trésor, qu'il eut la satisfaction de pouvoir, au bout de l'année, rembourser à Gabri le loyer de sa chambre, et à la mère Robert la mince dépense de son entretien. Plus il devint habile, et plus les bénéfices augmentèrent; il fit enfin comme plusieurs des élèves pauvres, qui, ayant le bon esprit de ne pas rougir d'employer leur talent à

peindre des enseignes, ornent les magasins de Paris d'études qu'on pourrait presque appeler de jolis tableaux.

Toutes les leçons de M. G. étaient écoutées avec attention par José, qui même quelquefois en écrivait les passages les plus remarquables, le soir avant de se coucher. Une phrase surtout l'avait frappé comme étant la vraie définition de l'artiste. « Il faut, disait cet habile maître à ses » élèves, trois choses pour celui qui se » livre aux beaux-arts : le génie qui con- » çoit, le goût qui choisit, et le talent » qui exécute. » Ces conditions peuvent également être applicables aux musiciens et aux poètes ; mais qui peut se flatter de reunir à la-fois ces trois facultés ? José ne l'espérait guère, il n'osait se croire du génie; mais le goût et le talent peuvent s'acquérir, pensait-il, et, comme le sage José tenait encore de bien près à l'enfance, il écrivit en grandes lettres, sur sa table et sur son chevalet, les mots

dont il faisait un axiôme de peinture.

L'excellent Gabri ressentait la joie la plus vive des succès de José; il venait souvent le visiter lorsqu'il travaillait dans sa chambre, et de peur de le déranger, restait sans mot dire derrière sa chaise, puis l'embrassait, et redescendait vite écouter le bavardage de la mère Robert. Comme on sait qu'il n'aimait guère à causer, c'était plutôt un monologue qu'un dialogue; mais Gabri ne se lassait pas d'entendre parler de José : quand la mère Robert entamait un autre sujet, « Bonsoir, » disait-il, ma voisine; madame Barbe » m'attend, et vous savez qu'elle ne » badine pas. »

Un matin M. G. dit, à l'heure de la leçon, à ses élèves : « Messieurs, vous » aurez demain un nouveau camarade; je » vous le recommande : pas trop d'épreu- » ves ni de plaisanteries; il est très-jeune, » et sans doute peu au fait de vos habi- » tudes; ainsi soyez bons garçons. C'est

» la ville d'Angers qui l'envoie chez moi.
» Berr, mon ami, tu le placeras près de
» toi; et toi, Enguchard, je t'en prie,
» ne fais pas trop le Parisien. » Francisque sourit sans répondre; mais la harangue de M. G. eut l'effet ordinaire et qu'il connaissait bien lui-même : l'envie de tourmenter le nouveau venu saisit tous les jeunes fous, et particulièrement Francisque. « Ah! dit-il, un élève de pro-
» vince! nous n'en avions pas encore,
» c'est curieux; et on croit que je ne
» m'amuserai pas de ce Raphaël d'An-
» gers! Bah! notre maître sait bien la
» valeur de ses recommandations dans
» ce genre; » et Francisque, encouragé par les ris de ses auditeurs, se mit à faire sur la muraille un grotesque croquis, qu'il assura être le portrait de l'Angevin.

« Il faut lui conserver ce nom, dit
» un autre jeune homme, compagnon
» ordinaire des folies de Francisque;

» tu sais comme cela les fait bisquer.

» — Pardi, répondit Francisque, nous » avons bien tous nos sobriquets. Ne suis- » je pas le braque, et Berr le phénix? » Mais, écoute, je vais te dire ce qu'il » faut faire; » et les deux étourdis allèrent chuchoter dans un coin. José hasarda quelques mots en faveur du provincial; mais on se moqua de lui, et il finit par rire avec les autres, en se promettant toutefois d'employer son influence lorsqu'il en serait temps, pour que le nouvel élève ne fût pas trop tourmenté.

Plusieurs villes de province avaient et ont encore des académies de peinture destinées à former quelques sujets parmi les enfans peu riches, et l'élève qui annonçait le plus de moyens était envoyé à Paris dans l'atelier d'un meilleur maître que celui que pouvait en général fournir une petite ville, et les dépenses de ses études étaient supportées par l'établissement même qui le désignait. Le jeune homme

que Francisque et ses malins amis attendaient pour se divertir, avait été choisi par les professeurs de l'académie d'Angers, comme le plus capable de tous; mais ce n'était pas beaucoup dire; et assez ordinairement ceux qui occupaient le premier rang dans les écoles départementales étaient sur-le-champ placés au dernier dans celles de Paris : heureux encore lorsque les principes donnés par leurs professeurs n'étaient pas ceux du temps de Jouvenet et de Boucher! Le jeune étudiant avait malheureusement été dirigé par un vieux maître, admirateur du siècle de la manie et du mauvais goût. Il faisait copier à ses élèves des figures au crayon rouge, des portraits au pastel, et leur montrait avec orgueil son tableau de prix, car il avait aussi été à Rome. Mais on jugera du mérite de ses concurrens et du fruit qu'il avait tiré de son voyage en sachant que ce tableau, regardé par lui trente ans après comme

son meilleur ouvrage, représentait Cléobis et Biton, et que les personnages grecs portaient des cuirasses romaines, et des draperies de gaze et de soie. Pour surcroît d'infortune, le pauvre candidat, petit, mal fait, et plus que modestement habillé, non pas même à la mode du pays, mais à celle de sa bourse, avait dans sa tournure quelque chose de la caricature esquissée par Francisque, et l'on peut croire que les rieurs ne manquèrent pas une si bonne occasion de s'exercer.

A peine entré, le jeune homme fut accueilli avec des acclamations bruyantes, et deux élèves s'empressèrent d'aller au-devant de lui et de l'accabler de politesses ironiques et outrées.

« Votre réputation vous a devancé,
» monsieur, disaient-ils; les suffrages de
» votre ville natale ne suffisaient plus à
» votre mérite, vous venez recueillir ceux
» de Paris, et déjà les nôtres vous sont
» acquis...

» — Le nom de l'Angevin est déjà cé-
» lèbre, ajoutait un autre ; il passera à
» la postérité comme celui du Josepin.

» — Mais, messieurs, » dit le triste patient, en parlant très-lentement et de la même manière que si tous les A et les E avaient eu des accens circonflexes, suivant l'agréable usage de sa province, « je
» ne m'âpelle pâs l'Angevin ; mon père
» se nomme et moi âussi Vâlentin lâ
» Grimâudière. »

Ce nom, et surtout l'accent avec lequel il était articulé, espèce de chant difficile à se représenter pour ceux qui ne connaissent pas le bon pays d'Anjou, excitèrent de nouveaux éclats de rire, et Francisque reprenant la parole : « Je
» vous ferai observer, monsieur, dit-il
» gravement et en tâchant d'imiter sa
» prononciation, que les grands peintres
» ne sont presque jamais connus sous
» leur vrai nom ; on dit bien le Domini-
» quin et le Guerchin, au lieu de Domi-

» nique Zampieri et de Barbieri da Cento,
» et certes il n'est pas plus surprenant de
» vous nommer l'Angevin.

» — Mais, messieurs, reprit le simple
» jeune homme, vous êtes en vérité trop
» bons, je ne mérite pas...

» — Vous méritez tout de notre part,
» illustre compagnon, interrompit Fran-
» cisque : Messieurs, je vous présente la
» gloire de l'Académie angevine, le hé-
» ros des pastiches, le vainqueur du poin-
» tillé et le favori des Rococos *. Et
» vous, seigneur l'Angevin, je vous pré-
» sente particulièrement mes camarades
» Landort, Galvaudeur, la Picoterie,
» Rubens cadet, et moi-même, le Bra-
» que, votre très-humble serviteur. A
» présent, mon bon ami, vous nous con-
» naissez parfaitement, ainsi plus de cé-
» rémonies; prends ta place, mon Grin-

* Épithètes moqueuses pour désigner celui qui ne suit pas la manière et le goût de l'école actuelle, ou qui choisit un petit genre.

» galet, et voyons ce que tu sais faire.
» Au premier repos, on te fera lire,
» écrire et chanter; puis après le mo-
» dèle, tu nous paieras ta bienvenue. »

Le malheureux Angevin, étourdi de ce torrent de mauvaises plaisanteries, n'osait ni répondre ni résister. Il était venu de grand matin dans l'espoir de trouver ses futurs camarades moins nombreux; mais cette sage précaution avait mal réussi. Francisque et ses joyeux collègues en folies avaient deviné son projet, et leur diligence surpassa la sienne. Les élèves les plus raisonnables n'étaient pas encore arrivés; et José, retenu par un portrait qu'il devait terminer ce jour-là, ne pouvait venir que très-tard; de manière que l'innocente victime restait sans secours au milieu de ses persécuteurs. Bien qu'il se fût annoncé pour avoir déjà peint, M. G. lui avait prescrit de commencer par dessiner, afin de juger de sa force

« Mets-toi là, dit Francisque en lui
» montrant un banc vide entre deux de
» ses camarades; l'appel est fait, mais c'est
» la place d'honneur, la meilleure place
» du clair, celle que choisit toujours le
» premier sur la liste du maître; » et il le
poussa vers l'endroit que sa malice lui
avait destiné.

Comme les ateliers en réputation sont
ordinairement fort nombreux, et que l'es-
pace n'est pas toujours en raison des élè-
ves, ils se trouvent souvent fort à l'é-
troit et pressés autour du modèle sur
trois et quelquefois quatre rangs en
étages. Le premier rang est assis sur de
petits bancs de bois, le second sur des
chaises, puis des tabourets élevés; et par
derrière, sur de plus hauts tabourets en-
core, ou debout, les élèves, qui peignent,
et auxquels il reste à peine la place de
leur siége et de leur léger chevalet. L'en-
droit désigné par Francisque au triste can-
didat était celui des petits bancs, de

sorte qu'il avait au-dessus de lui deux élèves qui s'amusaient à faire peser leurs cartons de dessin sur sa tête, et l'obligeaient à la tenir baissée, position peu commode, surtout pour regarder un modèle placé sur une table de deux ou trois pieds de haut. De plus, le désagréable personnage qui le dominait, feignant d'être forcé de retoucher beaucoup son dessin, émiettait de gros morceaux de mie de pain, qu'il secouait ensuite sur le papier du patient Angevin. Il lui arrivait aussi dans le nez plus d'une boulette, lancée par des mains si exercées que le travail n'en paraissait nullement interrompu. La conversation allait cependant à l'ordinaire, et les plus âgés des élèves, occupés de leur ouvrage, ne pensaient plus au *nouveau*. Ce pauvre nouveau, troublé, écrasé, suant à grosses gouttes et n'osant dire un mot, barbouillait son papier au hasard, et des larmes roulaient dans ses yeux en pensant à l'opinion que M. G.

allait concevoir de ses talens. S'efforçant donc de prendre un peu de hardiesse, il dit doucement à son voisin de droite: « Mon- » sieur, auriez-vous la bonté de me prêter » un canif? » Point de réponse. « Mon- » sieur, reprend-il plus haut en le tou- » chant légèrement, si vous aviez un ca- » nif.....? » Le jeune homme le regarde avec des yeux étonnés, et, montrant son oreille, fait signe qu'il est sourd. L'Angevin soupire, car il ne voulait pas crier, de crainte de nouvelles moqueries; et, se tournant vers son voisin de gauche: « Mon- » sieur, dit-il encore, obligez-moi d'un » canif, s'il vous plait. » L'élève relève la tête et répond gravement : « *Non intel-* » *ligo, domine; non sum Gallus.* — Mais, » monsieur, c'est un canif que je de- » mande, » dit l'Angevin en insistant et faisant avec ses doigts le geste de tailler un crayon. Le malin compagnon fait semblant de s'y méprendre, et de croire qu'il se moque de lui, et, feignant de se mettre

en colère, le pousse rudement, et le fait tomber à moitié de son siége peu solide. Son portefeuille glisse, et tous les dessins ou papiers qu'il renfermait volent au milieu de la chambre. Le désespéré Angevin rampe à quatre pattes et le plus doucement possible pour les ramasser, mais ses persécuteurs n'étaient pas encore las du jeu : « Place au modèle! silence! » criaient ceux du dernier rang que ce train dérangeait. « A la cour, pataud! à la » cour! » disaient les autres. Enfin, le pauvre garçon parvint à retourner à sa place; mais il se trouva si resserré et mal à son aise, parce que ses camarades s'étaient rapprochés à dessein, que, poussé à bout, la colère s'empare de lui, et allait l'emporter sur la timidité, lorsque la porte s'ouvrit, et José parut.

« Ah! Phénix! Phénix! s'écrièrent les » jeunes élèves. — Bonjour, mon Phénix, » dit Francisque; tu arrives tard pour un » lundi, tu n'auras pas de place pour pein-

dre. — Je ne peindrai pas cette semaine,
» répondit José en s'avançant près du
» poêle; et, regardant autour de lui, qui
» veut me céder sa place, et je lui don-
» nerai mon académie? — Moi! moi!
» s'écrièrent plusieurs voix.

» — Allons, dit José, qui avait re-
» marqué sur-le-champ le pauvre An-
» gevin et deviné sa douloureuse position,
» ce sera toi, Maurin, et il désigna l'élève
» placé à côté du nouveau, et qui avait
» contrefait le sourd. — Bravo, répondit
» Maurin en se levant, j'aurai ton acadé-
» mie. Aussi bien je ne suis pas en train,
» et ne ferai rien cette semaine; je veux
» vivre de mes rentes, moi! »

José prit sa place, et ayant, par un
coup-d'œil, fait relever les cartons qui
écrasaient son protégé, il fit semblant
d'avoir oublié du papier et lui en demanda
une feuille. L'Angevin s'empressa de le
satisfaire, et José lui adressa avec dou-
ceur plusieurs questions qui commencè-

rent à le remettre un peu. Au repos cependant, les railleurs se réunirent encore pour décider si on ne lui préparerait pas quelque grande mystification; mais José arriva droit au groupe : « Non, » non, messieurs, dit-il, assez comme » cela; laissons ce pauvre garçon, ce n'est » pas un enfant de Paris, je demande » exception pour lui; d'une race bien plus » étrangère que la sienne, j'ai acquis en » vous de si bons camarades! »

José était si aimé et avait tant d'ascendant sur ses compagnons, que la plaisanterie ne parut plus bonne dès qu'il ne l'approuva pas, et l'Angevin fut abandonné à son jeune protecteur. Le sobriquet seul lui resta, mais on ne tarda pas à le trouver si bon et si complaisant que personne n'eut envie de le tourmenter. Il fut bien avec tous les élèves; mais José était son ami, et il se serait jeté dans le feu pour lui.

Solon a dit, je crois : « Nulle louange

» avant la mort; » et il a bien dit, car un instant d'oubli peut ternir la vie la plus irréprochable ; et qui peut se flatter d'être infaillible, surtout dans la jeunesse? José, le sage José, l'apprit à ses dépens; car malheureusement ces réflexions s'appliquent à lui. Ce fut sa première faute; mais elle était grave, comme on en pourra juger.

Les camarades de José faisaient quelquefois, pendant l'été, des parties de campagne peu coûteuses, parce qu'ils avaient de bonnes jambes et un bon appétit, qui n'exigeait que des mets fort simples. Ils allaient aux environs de Paris et revenaient le soir, après avoir joyeusement passé la journée. Mais José, tout en jouissant vivement des plaisirs de ces parties, refusait souvent d'en être, car elles lui faisaient perdre un temps précieux, ou employaient le dimanche, ce qui désolait la mère Robert et le bon Gabri, qui n'avaient que ce jour pour posséder

à leur aise leur cher enfant. Cependant le temps de la fête de Saint-Cloud approchait, et Francisque proposa d'aller y voir jouer les eaux. Cette ouverture fut accueillie avec empressement, et José sentit un violent désir de les accompagner. Il n'avait jamais vu jouer les eaux, et ce spectacle a des attraits bien puissans pour un Parisien, et un jeune homme comme José, qui ne connaissait presque rien des choses étrangères à ses études. Il fut donc décidé qu'ils iraient douze ensemble, et dîneraient à Saint-Cloud à frais communs. José fit part de ce projet à la mère Robert; et la bonne femme l'aimait trop tendrement pour s'opposer à ce qui paraissait lui causer un si grand plaisir. Cependant, au moment du départ, elle le suivit jusqu'à la porte, en lui recommandant bien de ne pas perdre sa bourse dans la foule, et de ne pas s'engager dans une querelle avec les marchands de la foire. José sourit avec confiance, et alla

trouver ses amis, qui s'étaient donné rendez-vous aux Tuileries.

Les jeunes gens firent gaiement la route, s'amusant déjà de la procession des voitures, chevaux, charrettes et piétons, comme eux, qui parcouraient le même chemin. En arrivant à Saint-Cloud, ils commencèrent par un déjeuner modeste, la plus grande partie de leur petit trésor ayant été réservée pour le repas du soir; puis ils allèrent courir les boutiques, admirer les cascades, les orchestres, les faiseurs de tours, et même rire des lazzis de Polichinelle, ainsi que les nombreux spectateurs de cette fête ont coutume de faire chaque année à la même époque. Ils rencontrèrent à plusieurs reprises une troupe de jeunes gens, élèves d'un autre maître, et leurs rivaux en gloire et en talent. Ces deux ateliers étaient jaloux et ennemis, par esprit de corps et par attachement pour leurs maîtres, et cette animosité s'était déjà mani-

festée en plus d'une rencontre d'atelier à atelier ; car il n'existait point d'aversion individuelle.

Dans cette occasion ils se regardèrent ironiquement.

« Ah! ah! dirent les compagnons de » José, voici les princes du babocheux et » du flou-flou * !

» — Oui, messieurs, répondirent les » autres, prêts à admirer vos croûtes » aux épinards **. »

Chacun fit la grimace, mais ils s'éloignèrent sans rien ajouter.

Revenus à l'auberge, après avoir couru long-temps, José et ses amis s'apprêtèrent à manger un repas friand, en raison de leurs sobres habitudes, et ils le regardaient avec un plaisir qui ferait hausser les épaules à bien des jeunes gens gâtés par la fortune ou par leurs parens. Leur table était mise dans ce qu'on appe-

* Termes d'argot.

** Mauvaise allusion au coloris de l'école.

lait le jardin, petit espace entouré de murs et couvert par un treillage garni de chèvre-feuille et de vigne. Cet endroit pouvait contenir cinq ou six tables séparées par des cloisons de treillage, et quoiqu'il y fît bien chaud, on avait cependant un peu plus d'air que dans la maison ; d'ailleurs l'affluence des convives ne permettait pas de choisir. Les jeunes élèves furent donc très-satisfaits d'être si bien casés.

La conversation ne languissait pas, comme on peut le croire ; elle roula d'abord sur la bonne chère qu'ils avaient tout le temps de savourer; les garçons, trop occupés, mettaient bien une demi-heure d'intervalle entre chaque plat.

« Eh bien! l'Angevin, mon ami, dit » Francisque, car la protection de José » l'avait fait agréer dans cette partie, que » penses-tu de cette marinade? Cela vaut » bien ta cuisine ordinaire, n'est-ce pas?

» — Ah! mais oui, répondit l'Angevin, » en tendant son assiette pour la troisième

» ou quatrième fois. Nargue à la pâtée, je
» n'y toucherai pas demain.

» — Comment, dirent les jeunes gens
» en riant, qu'est-ce que tu appelles donc
» la pâtée ?

» — Rien, rien, » répliqua l'Angevin, qui regrettait déjà ses paroles indiscrètes; mais ses camarades insistant, et José l'ayant pressé comme les autres, il leur raconta en riant, que, ne pouvant se soutenir à Paris qu'en vivant de la manière la plus économique, il avait fini, après avoir essayé de plusieurs méthodes, par acheter une grande marmite et un fourneau en terre : il la remplissait une fois la semaine de navets, de pommes de terre et de quelques morceaux de lard, qu'il faisait bouillir ensemble, et ce ragoût, qui n'était chaud que la première fois, servait à ses dîners pendant huit jours. Il s'était si bien accoutumé à l'appeler sa pâtée, que, sans y penser, ce mot lui était échappé devant ses camarades.

« — Pauvre ami ! » dit José en lui tendant la main. « — Pauvre l'Angevin ! » répétèrent les autres; et loin de rire, ils gardèrent le silence un instant.

« — Messieurs, » dit Francisque, qui avait rougi en pensant aux murmures qui lui échappaient souvent sur ce qu'il appelait l'économie inutile de son père, « je » vous propose une santé : Aux succès » de notre bon camarade ! puisse-t-il » gagner le prix, quand je devrais ne » passer qu'après lui. »

Les jeunes gens se levèrent et firent toucher leurs verres avec empressement; et l'Angevin ému, troublé, répétait : « Ah! Berr, Berr, c'est à toi que je dois tout cela. »

Ils s'entretinrent alors de peinture et des espérances de Francisque et de José, qui se flattaient d'être en état de mettre au prix cette année même, non dans la présomption de l'obtenir, car ils étaient bien jeunes, surtout José; mais être reçu comptait déjà pour beaucoup, et l'on

pouvait mériter une mention honorable. Francisque avait d'ailleurs un motif de plus que son ami pour désirer de se distinguer promptement. La gloire n'était pas la seule passion qui l'agitât; depuis quelque temps il s'affligeait d'être sans fortune et sans réputation, et de ne pouvoir aspirer à une alliance qui aurait comblé tous ses voeux. Mais cette perspective était si éloignée, si incertaine, qu'il n'en avait parlé à José même que bien vaguement et une seule fois.

Tandis qu'ils causaient donc sur les arts avec une chaleur digne du sujet, ils furent interrompus par un grand bruit qui partait d'une chambre au premier, située précisément au-dessus de l'endroit où ils dînaient. Comme la fenêtre était ouverte, il était très-facile d'entendre ce qu'on disait au premier; et, par un sentiment naturel de curiosité, les jeunes convives se turent pour écouter leurs joyeux voisins.

« Parbleu! disait une voix, voilà une
» bonne charge * ; il faudrait l'afficher
» dans la boutique de Barbe, le moin-
» dre rapin ** la reconnaîtrait.

» — Oui, dit un autre interlocuteur :
» c'est lui-même avec son air de gamin;
» ah, ah, seigneurs de l'école verte et
» jaune! vous croyez l'emporter sur
» nous aux prochains prix ; nous verrons,
» mes enfans, nous verrons! »

Nos jeunes gens se regardèrent avec indignation, et se rapprochèrent doucement de la fenêtre, pour écouter encore; car ils venaient de reconnaître leurs antagonistes qui sans doute ne les croyaient pas si près.

« Pour moi, disait un des élèves ri-
» vaux, je ne crains ni Rivol ni Enguehard,
» ni même leur fameux Berr, dont ils
» font tant de train. Il a de la facilité,
» du *chique* et voilà tout. Enguehard est

* C'est-à-dire une caricature.

** Les derniers venus ou les moins habiles dans un atelier.

» un flâneur qui se coule, et Rivol est
» trop riche pour être jamais autre chose
» qu'un amateur et un croûton; ainsi ni-
» que à l'école des puristes; vive, vive
» celle des coloristes!

» — Vivent les coloristes! » répétèrent les jeunes gens, et ils ajoutèrent encore d'autres plaisanteries si mordantes et si directes, que José et ses compagnons, déjà animés par quelques verres de vin de liqueur dont ils n'avaient pas l'habitude, ne purent se retenir davantage, et commencèrent à faire voler dans la chambre au-dessus d'eux des assiettes, des couteaux et tout ce qui se trouvait sous leurs mains. Le parti ennemi courut à la fenêtre, et, reconnaissant ses adversaires, se mit à pousser des éclats de rire qui achevèrent de leur monter la tête. Une carafe, lancée par la main de José, atteignit au front un des coloristes; ceux-ci devinrent furieux à leur tour, et se mirent à descendre par le treillage

placé sous la fenêtre, pour assommer leurs adversaires. La lutte s'engagea alors au milieu des injures; des débris de chaises volèrent de tous côtés : les femmes qui étaient aux tables voisines crièrent; les petits enfans pleurèrent, et les hommes coururent séparer les combattans sans pouvoir rien comprendre aux invectives dont ils s'accablaient sous le nom de coloristes et de puristes. L'aubergiste, attiré par le bruit, accourut avec ses garçons, et l'on parvint, sans beaucoup de peine, à calmer ceux qui n'étaient que *soldats;* car ils ne se battaient que pour l'honneur du corps seulement : mais les chefs n'entendirent pas raison si facilement; Enguehard était étendu par terre, les bras serrés par les deux vigoureux poignets d'un coloriste, et José, ayant absolument perdu la raison, étouffait du poids de son genou le jeune homme qui avait parlé de lui avec tant de mépris, et qui venait d'être vaincu par son impétuosité.

Ces quatre furieux ne voulaient rien entendre; on fut obligé de les séparer de force; mais José, en se débattant, glisse sur des morceaux d'assiettes cassées, et se donne une entorse si forte qu'il ne peut se relever, et demeure assis, souffrant de très-vives douleurs.

Comme il fut prouvé, d'après le témoignage des spectateurs, que les jeunes gens du jardin avaient commencé cette mémorable bataille, en jetant des plats dans la chambre, et que les coloristes avaient seulement brisé le treillage en descendant, l'hôte se contenta d'une légère somme comme dédommagement, et les laissa partir; mais José et ses amis avaient fait un dégât considérable, et troublé les premiers la paix de la maison; ils ne possédaient que l'argent nécessaire pour acquitter les frais de leur dîner, et l'aubergiste jurait qu'il serait payé et qu'il allait envoyer chercher la garde. Francisque augmentait la colère de

l'hôte par celle à laquelle il se livrait : le pauvre l'Angevin employait les prières et les larmes pour toucher le maître de l'auberge ; et José, honteux, désespéré, gardait un morne silence, et s'abandonnait aux plus douloureuses réflexions, lorsque son nom, prononcé par une voix sévère et bien connue, lui fit jeter un cri et cacher son visage dans ses mains.

C'était le bon et vigilant Gabri, que son active amitié pour José avait engagé à le suivre à la fête, et à veiller sur l'inexpérience qu'il lui supposait très-justement : il avait examiné de loin les jeunes gens, bien décidé à ne pas se montrer si nul accident n'arrivait; enfin n'ayant trouvé de place qu'à l'extrémité opposée à celle qu'ils occupaient dans l'auberge, il était arrivé le dernier sur le champ de bataille.

« Monsieur, dit-il froidement à l'au- » bergiste, vérifiez le dégât et faites » votre mémoire : je paierai tout ce

» que doivent ces étourdis, qui sont de
» ma connaissance ; nous compterons en-
» suite ensemble. »

L'hôte qui n'était pas un fripon, et qui d'ailleurs se trouvait trop heureux d'être payé sans difficulté, fit un mémoire assez raisonnable, que Gabri acquitta sur-le-champ. Puis, disant à Francisque et à l'Angevin de soutenir José qui ne pouvait marcher, il le fit monter dans une petite voiture et partit avec lui, après avoir salué la troupe des jeunes élèves, encore si étourdis de ces événemens, qu'ils ne pensèrent même pas à le remercier.

Gabri avait fait placer José dans le fond du cabriolet, le plus commodément possible pour sa jambe malade ; il s'était mis sur le devant, et, pendant toute la route, il n'adressa pas une parole au pauvre blessé, ni ne tourna la tête vers lui, malgré les plaintes que les secousses de la rude voiture arrachaient au coupable. Le

cocher, bien payé, les conduisit jusqu'à la porte de la mère Robert. « Tenez, le » voilà, dit Gabri à la bonne femme ef- » frayée, et à présent, bonsoir; je le » reverrai quand il sera guéri et sage; » et il tourna le dos sans écouter les exclamations de la mère Robert, qui, dans son trouble, ne s'apercevait pas que José était presque sans connaissance. Il fut mis au lit, et l'on pansa son pied démis et ses nombreuses meurtrissures; mais le vin qu'il avait bu, et la violente colère qui avait suivi cet excès nouveau pour lui occasionnèrent une maladie assez forte pendant quelques jours; et, quand elle fut terminée, il fut obligé de rester six semaines le pied posé sur une chaise, sans pouvoir faire un pas. On peut juger de sa douleur et de ses remords, et plusieurs circonstances contribuaient encore à les augmenter. Gabri s'était laissé toucher par son repentir, et avait consenti à le voir; mais il était triste, et

la mère Robert inquiète ; et José eut le cœur percé un jour où il la vit, croyant qu'il ne s'en doutait pas, ôter et serrer à clef une bouteille d'eau-de-vie qui était restée près de lui.

Bientôt après il eut à supporter un chagrin encore plus vif. Le moment du concours arriva ; Francisque fut reçu aux esquisses, il entra en loge ; et José, qui commençait à peine à marcher, et qui d'ailleurs avait trop interrompu ses études, fut contraint d'y renoncer pour cette année-là, et de voir passer devant lui des camarades infiniment moins habiles. Francisque, quoique sincèrement affligé du malheur de son ami, sentit accroître son ardeur, en n'ayant pas à lutter contre un si redoutable concurrent. Il fit des efforts surprenans pour soutenir l'honneur de l'école ; mais il ne put obtenir que le second prix, qui n'envoyait pas à Rome : le premier fut remporté par ce même chef des coloristes, qui

s'était moqué de José; et ainsi le pauvre garçon resta avec le souvenir amer de deux mois passés dans la souffrance, d'un triomphe de moins et d'une sottise de plus.

Cependant, comme il n'est pas dit qu'un jeune homme soit déshonoré pour s'être une fois grisé et battu, José reprit courage, après avoir passé quelque temps dans une apathie complète. Il comprit qu'au lieu de s'abandonner aux regrets, il fallait réparer, et ce sentiment intime de ses forces, auquel l'homme le plus modeste ne peut s'empêcher d'ajouter foi, disait à José qu'il pouvait tout réparer. Communément, après une première faute, un jeune homme se détourne de la mauvaise route ou la suit pour le reste de sa vie. José était né avec trop de distinction pour que l'expérience ne tournât pas à son profit; redoublant donc d'assiduité et de zèle, il fit des progrès si prononcés, pen-

dant le cours de l'année dont il est question, que M. G. décida qu'il pouvait concourir, ainsi que Francisque et Rivol.

L'endroit où les jeunes gens travaillaient alors à leurs ouvrages de prix était placé dans les combles de ce même pavillon du Musée dont il a déjà été question. Il était divisé en plusieurs petites pièces ou cellules, appelées loges, dans chacune desquelles on enfermait un élève, sans lui permettre de communiquer avec ses camarades et encore moins avec son maître ou des étrangers. Le sujet du tableau était choisi par les professeurs de peinture de l'Institut; on distribuait le programme aux candidats, et, leur esquisse faite et reçue, ils devaient commencer leurs tableaux en même temps, suivant cette esquisse et sans y rien changer. En arrivant chaque matin, ils étaient fouillés exactement, ainsi que les modèles, afin de s'assurer qu'ils ne portaient ni dessin ni gravure qui auraient

pu les aider. Livrés ainsi à leurs propres forces, ils passaient deux mois en loge; et ces tableaux, dont les figures ne sont que tiers de nature, étaient exposés ensuite pendant trois jours au public avant que les prix fussent décernés. Mais bien qu'il fût expressément défendu aux élèves de voir leurs ouvrages respectifs, sans doute afin que les plus forts n'aidassent pas les plus faibles, ou qu'une heureuse idée demeurât uniquement à son auteur; malgré, dis-je, toutes les précautions prises, les élèves de ce temps, peut-être moins sages que ceux d'aujourd'hui, trouvaient moyen de se visiter sans qu'on s'en aperçût. Les fenêtres en mansardes de leurs loges donnaient toutes du même côté sur une petite place sale et peu fréquentée, où se trouve maintenant un des guichets du quai. Ces habitations passagères étaient placées, comme on l'a dit, dans le comble; les mêmes fenêtres s'ouvraient sur les plombs

assez larges, sans rebords. Les étourdis, au risque de se casser le cou en tombant d'une hauteur prodigieuse, se glissaient par ce chemin d'une loge dans l'autre. Les plus raisonnables fermaient leurs fenêtres pour empêcher les visites; mais, deux jours avant l'époque fixée pour sortir, chacun laissait voir son ouvrage à ses camarades sans difficulté, et le petit aréopage, avec une impartialité et une sagacité remarquables, jugeait précisément d'avance comme le grand, et indiquait le premier et le second prix, sans qu'il y ait presque jamais eu d'exemple que cette décision se soit trouvée fausse.

José, reçu le premier aux esquisses, se prépara à subir cette épreuve difficile et si importante pour lui. M. G. avait recommandé la réputation de son atelier aux jeunes gens; trois concours s'étaient passés sans que ses élèves eussent obtenu de premier prix, il fallait réparer cette espèce de honte et se venger des der-

niers succès des coloristes. José, outre deux concurrens redoutables dans cette école ennemie, avait à vaincre Francisque et Rivol ses amis, qui, ayant déjà mis au prix, avaient de plus l'avantage de l'âge. José n'avait alors que quinze ans et demi; mais ces réflexions ne le décourageaient nullement, et il commença avec émotion, mais enflammé de cet amour véritable de l'art, qui doit renverser tous les obstacles, le tableau demandé, dont le sujet était la mort d'Hippolyte.

La mère Robert, comme on doit le supposer, était bien agitée et occupée de l'entreprise de son cher enfant. Certainement, si elle avait dû être consultée, José n'aurait rien eu à craindre; mais toute l'indulgence de la bonne femme et l'affection de Gabri ne pouvaient plus rien pour José, il fallait attendre: « Et encore, disait la » mère Robert, si je pouvais voir ce qu'ils » font, je saurais bien, ma foi, démêler » si José a le pas; mais ils sont cloîtrés

» comme des moines, et quand mon gar-
» çon rentre le soir, il ne veut pas tant
» seulement me dire un mot. »

Gabri, aussi tourmenté, mais plus discret que la mère Robert, ne cherchait pas à faire parler José; mais il l'examinait soigneusement, soupirait quand le jeune homme était triste, et se frottait les mains quand il semblait content.

Le bon l'Angevin, qui n'était pas encore assez habile pour mettre au concours, formait les vœux les plus sincères pour son ami; mais il était peu inquiet, car il croyait José fort supérieur à ses rivaux. Il aurait bien désiré aussi voir son ouvrage; mais il était réduit à passer sous les fenêtres des jeunes reclus, et à voir quelquefois paraître et disparaître leurs têtes à peu près comme des marionnettes, avec un bout d'appui qui paraissait souvent pour compléter la ressemblance.

Six semaines s'étaient écoulées, les tableaux avançaient; et comme les concur-

rens étaient d'ateliers différens, hors José et ses deux camarades, il n'avait vu que leurs ouvrages, et le sien était tellement au-dessus des autres qu'une espérance qu'il n'osait encore s'avouer faisait battre son cœur. Il ne redoutait pas les autres élèves, car ils étaient tous moins forts que Francisque et Rivol; il était donc à regarder avec une secrète complaisance le groupe des chevaux effrayés qu'il venait de terminer, lorsque Francisque, frappant à la fenêtre, et sautant après dans la chambre, lui dit, avec un visage consterné, qu'il était au désespoir, et qu'il ne viendrait jamais à bout de sa figure d'Aricie qui se trouvait dans le programme donné du tableau. En général on choisit des sujets où il se rencontre peu de figures de femmes, la difficulté étant bien plus grande pour les jeunes artistes qui ne peuvent en avoir de modèle; et la malheureuse Aricie, qu'ils avaient presque tous réservée pour la dernière chose à faire,

avait complètement fait échouer le courage et le talent de Francisque. Il regarda l'Aricie de José et l'admira, car celui-ci avait parfaitement réussi, du moins à l'ébaucher. José, voulant calmer un peu la tête du pauvre Francisque, sortit avec lui par le chemin ordinaire des plombs, et alla dans sa loge examiner la figure mal construite qui le désolait. Francisque l'avait déjà grattée et retournée plusieurs fois; mais elle était gauche, mal dessinée, d'un mauvais style, et José ne put dissimuler à son ami qu'il la trouvait détestable; ce qui plongea Francisque dans un nouvel accès de désespoir. Il jeta sa palette par terre, marcha dessus, brisa les brosses, et finit par pleurer de rage. José l'embrassait, le calmait, et, à force de douces consolations et d'encouragemens, il vint à bout de lui persuader que tout n'était pas perdu, qu'il pouvait encore réparer cette figure pendant les huit jours qui lui restaient; il lui indiquait ce qu'il

fallait éviter, excitait son courage en vantant le véritable mérite du reste du tableau. Enfin, après deux heures de soins et de peines, il quitta son ami, sinon entièrement consolé, du moins assez remis pour qu'il s'occupât de son travail.

Les jours suivans, Francisque repeint cette malheureuse figure, mais toujours sans succès ; il l'efface, recommence, efface encore et parvient à la terminer, mais d'une manière si inférieure aux autres parties de sa composition, qu'elle faisait tache et nuisait à l'effet général. Ce fut l'opinion de ses camarades lorsqu'ils se visitèrent tous suivant leur usage. Ils avaient encore quatre jours à rester en loge, les tableaux n'étaient pas entièrement finis; mais on pouvait déjà juger de celui qui l'emporterait, et celui de José fut désigné comme le vainqueur, s'il terminait sa figure d'Aricie comme il avait fait le groupe d'Hippolyte et des chevaux. Après son tableau, venaient celui de Francis-

que, puis celui de Rivol; les autres étaient fort loin et ne pouvaient leur causer la moindre inquiétude.

Francisque, privé de toute espérance par le jugement de ses camarades et le sien propre, rentra dans sa loge et s'enferma sans vouloir y laisser entrer José, qui l'en suppliait. Il ne répondait rien à ses sollicitations amicales, et la vive peine qu'il éprouvait l'avait rendu si injuste que, pour s'éviter la vue de José, qui restait couché sur le bord étroit de la fenêtre, il prit une grande toile qui lui servait de store et l'étendit devant les carreaux. José l'écouta encore quelque temps se promener en gémissant; mais, voyant que sa persévérance était inutile et importune, il se retira pénétré de la douleur de son ami.

Il passa la nuit sans dormir, et le lendemain, à peine arrivé dans sa cellule, il courut à celle de Francisque; mais il l'avait quittée, son tableau restait sur le

chevalet, et José eut un instant l'idée de retoucher l'Aricie. Mais c'était une tromperie manifeste, et l'âme honnête de José en était incapable. D'ailleurs, Francisque n'aurait jamais consenti à triompher par ce honteux moyen. José remit donc les pinceaux dont il s'était déjà emparé, et regagna tristement sa loge.

Tout en peignant cette figure si fatale au pauvre Francisque, il cherchait vainement une manière de le servir, et sa tendre amitié le portait presque à désirer que son Aricie ne valût pas mieux que celle de son camarade. Il travaillait avec tant de négligence que, pour tout autre, ce vœu eût été exaucé; mais, ainsi qu'il arrive souvent aux artistes, ce qu'il soigna le moins réussit le mieux; et, pour employer une expression en usage, cette figure vint si heureusement, qu'un peintre même ne l'aurait pas désavouée.

José, toujours distrait par ses réflexions, peignait sans presque regarder ce qu'il

faisait, et ce fut seulement en se levant, lorsque tout était terminé, qu'il s'aperçut que les dernières touches semblaient plutôt échappées de la main d'un maître que de celle d'un élève. Son premier sentiment fut celui d'une joie délicieuse; mais le souvenir de Francisque vint aussitôt l'obscurcir. José sentit que le prix était à lui; et bientôt une de ces nobles pensées, que les âmes élevées savent seules produire dans un grand moment de bonheur, vint s'offrir et lui montrer que le salut de son ami dépendait de sa volonté.

Par un des anciens réglemens des professeurs, l'élève qui présentait son tableau avec une figure complètement grattée ou effacée, était par ce fait exclu du concours; c'est-à-dire que son tableau était exposé avec les autres, mais qu'il ne comptait pas lors de la délibération, même quand il eût été un chef-d'œuvre en comparaison des autres. Cette règle, qu'on avait rarement l'occasion d'appliquer,

était inconnue à la plupart des jeunes gens : José l'avait apprise dans le temps où il était chez Barbe ; mais il était certain que Francisque l'ignorait. Le tableau de son ami était le meilleur après le sien; et en ayant le courage d'enlever cette figure d'Aricie, qui seule eût fait obtenir le prix à un médiocre ouvrage, Francisque restait sans rivaux pour le recevoir.

Le pauvre José saisit d'abord cette idée avec l'empressement d'une généreuse affection ; mais, en levant les yeux sur son ouvrage, il pensa que le sacrifice était au-dessus de ses forces. Se promenant avec agitation, il songeait à l'honneur d'être couronné avant seize ans, au plaisir d'aller en Italie, à l'utilité de ce voyage pour ses études.

« Mais, disait-il en tournant le dos à » son tableau, Francisque en a presque » autant besoin que moi; ses parens sont » épuisés par les efforts qu'ils ont faits » pour son éducation, sa mère a besoin

» d'aller habiter les pays chauds : si Fran-
» cisque a le prix, sa famille le suivra... »
Et José se rapprocha de son chevalet.

« Francisque a près de vingt ans, con-
» tinuait-il, il a déjà remporté un se-
» cond prix, et ne peut plus l'avoir;
» bientôt son âge même l'exclura du con-
» cours, et moi je puis y mettre encore
» deux ou trois fois... D'ailleurs, il m'a
» parlé d'une espérance vague, d'un
» mariage heureux, que son peu de for-
» tune pourrait seul empêcher un jour.
» Si de brillans succès renversaient cet
» obstacle? si le bonheur de son avenir
» dépendait de ce que je vais faire.... »
José frémit, ouvrit la boîte, prit son
couteau à palette, et l'approcha de la
tête charmante d'Aricie, puis s'arrêta.
— « Si je la gâtais seulement un peu?
» pensa-t-il. Hélas! elle vaudrait encore
» mieux que celle de mon pauvre ami!... »
Et il jeta un coup-d'œil d'approbation sur
la toile. Mais bientôt un souvenir vient

terminer ses irrésolutions et affermir son héroïsme chancelant. Il se rappelle l'instant si douloureux pour lui où, méprisé, accusé, près d'être chassé par Barbe, et sans espoir de justification, Francisque ne craignit pas de dévoiler la vérité, et de rétablir à ses dépens l'honneur du pauvre petit Savoyard. La glorieuse carrière qui s'offre à lui commença de ce moment; tout ce qu'il est, tout ce qu'il sera, vient de ce généreux aveu de Francisque... José n'hésite plus, il reprend son couteau, enlève d'une main ferme tout ce qu'il vient de peindre, de manière que l'ébauche reste seule, et paye ainsi avec magnificence la dette d'amitié contractée jadis avec Francisque.

Satisfait de lui-même, et plus calme après cette preuve de force, véritable vertu dans un homme de seize ans, José acheva les autres parties de son tableau, et sut arranger si adroitement l'endroit effacé qu'on ne pouvait y voir d'autre

motif que celui d'un mouvement de dépit fort ordinaire aux jeunes élèves. Il garda son secret jusqu'à la veille du jour où les tableaux devaient être enlevés; alors il alla trouver Francisque chez son père, et lui avoua, en affectant beaucoup de chagrin, que, par une fatalité égale à la sienne, il n'avait pu réussir à repeindre son Aricie, et que cette figure était à moitié grattée, n'ayant pas eu le temps de la recommencer. Francisque, revenu d'un injuste mouvement de dépit, plaignit et blâma son ami; mais, ne connaissant pas la règle de l'exclusion, il l'assura que le prix serait également à lui, et José eut l'air de le croire aussi.

Le bon jeune homme avait encore de cruelles épreuves à souffrir : il prévoyait la douleur de la mère Robert, le mécontentement de Gabri, et enfin une année tout entière de travail avant de parvenir au but où il avait touché; mais le moment le plus pénible était passé, et José at-

tendait au contraire celui du triomphe de Francisque, comme le seul dédommagement digne de lui.

L'exposition des tableaux eut lieu comme de coutume, dans une très-petite salle basse, qui maintenant sert à un autre usage. La foule artiste arrive et se renouvelle pendant trois jours : et nos jeunes gens, mêlés avec elle, entendent les critiques et les éloges qu'on distribue librement, et même souvent en sachant bien que les jeunes auteurs sont présens. Le tableau de José et celui de Francisque réunirent tous les suffrages ; mais on répétait toujours : Une figure grattée ! Oh ! quel dommage ! quelle folie !

Enfin, le quatrième jour, les professeurs firent appeler, après leur conférence secrète, les tremblans candidats: le sacrifice de José ne fut pas inutile ; il entendit proclamer Francisque Enguehard pour le premier prix, Rivol pour le second, et c'est à peine s'il écouta qu'il

était fait une mention honorable pour lui-même, malgré la fatale figure qui le plaçait hors du concours.

Francisque, surpris, étourdi de ce bonheur inespéré, ne sait plus ce qu'il fait; il n'entend pas les félicitations de ses camarades, et se laisse entraîner par José, qui le fait courir jusque chez M. Enguehard.

« Il a le prix! criait José au bas de » l'escalier, Francisque a le prix!» En voyant son ami dans les bras de ses parens qui pleuraient et le bénissaient, le noble jeune homme fut récompensé par un plaisir plus vif et d'une nature plus élevée que celui que ses propres succès auraient pu lui donner.

Laissant Francisque près de son heureuse mère, qui ne pouvait se lasser de le regarder, et le trouvait embelli, parce qu'il venait de toucher à la gloire, José retourna chez lui, et aperçut de loin la mère Robert et Gabri qui guettaient son retour.

« Il marche vite, disait la mère Robert:
» tant mieux, c'est bonne nouvelle.

» — Il a l'air satisfait, continuait Gabri;
» bon Dieu ! serait-ce lui ? à seize ans! »
et l'excellent homme souriait déjà.

« Félicitez-moi, mes amis, dit José
» en arrivant près d'eux, je suis heu-
» reux dans ma mauvaise fortune; c'est
» Francisque qui est nommé.

» — Francisque! » répéta la mère Ro-
bert en laissant retomber ses bras qui s'a-
vançaient pour embrasser José. « Et toi;
» rien, rien? Sur ma foi, il y a là-des-
» sous une intrigue abominable.

» — Non, répondit José en riant; mais,
» ma bonne mère, consolez-vous; je ne
» suis ni triste ni découragé, et l'année
» prochaine vous verrez couronner votre
» enfant.

» — Mais, demanda Gabri d'un ton
» fâché, qui donc a obtenu le second prix?

» — Rivol, répondit José; et je l'au-
» rais eu peut-être si... il regarda timide-

» ment Gabri, si je n'avais pas gratté ma
» figure d'Aricie.

» — Oui ! s'écria Gabri en ayant l'air
» de se parler à lui-même, j'en étais sûr ;
» je m'en suis douté à l'exposition....
» José, José ! embrasse-moi, mon fils.
» Ah ! mon Dieu ! voilà le premier jour
» que je passerai sans regretter mes trois
» beaux enfans ! »

Gabri était trop au courant de ce qui concernait les usages des artistes pour ne pas avoir deviné ce que l'amitié venait d'inspirer à José, et son cœur était formé pour en jouir; mais la mère Robert, qui n'y comprenait rien, sinon que son fils était rejeté, donnait un libre cours à sa mauvaise humeur. « Pardi ! disait-
» elle, monsieur Gabri, vous avez bonne
» mine de le choyer après un coup comme
» celui-là ! Qui l'aurait pensé ? C'était bien
» la peine de rester deux mois enfermé
» et muet pour laisser les autres tout
» emporter ? Cette peinture était pour-

» tant bien belle, mon garçon, mais il
» faut être juste, ta femme était trop
» pâle : je t'avais cependant dit de ne pas
» ménager les couleurs ; mais les jeunes
» gens veulent toujours faire à leur tête.»

José sourit et s'empressa de calmer la bonne femme : il réussit aisément pour lui ; mais elle bouda encore bien longtemps Gabri, dont l'air triomphant l'irritait, parce qu'elle ne le comprenait pas. Elle n'en apprit pas davantage, car Gabri était discret, et ne voulait pas divulguer le secret de José : il n'eut même aucune explication avec le jeune homme; mais il multiplia les marques d'amitié qu'il lui donnait, et répétait fréquemment : « Mon
» fils José ! »

Le jour de la séance annuelle de l'Institut dans laquelle les jeunes élèves reçoivent publiquement la couronne de laurier que leur mérite vient d'obtenir, José parut plus content que Francisque; il ne pouvait se tenir en place, s'occupait

des détails de la toilette de son ami ; ete placé dans un coin pendant la cérémonie, les spectateurs auraient pu croire, aux regards qu'il jetait sur lui et à son émotion quand on proclama Francisque Enguehard, qu'il était l'heureux père du jeune lauréat, si sa figure presque enfantine n'eût écarté cette supposition.

Un mois après cette grande époque pour les deux amis, ils étaient séparés; Francisque et ses parens parcouraient la route d'Italie ; et José, retourné à ses études, les suivait avec ardeur et contentement en pensant au bonheur qu'il avait procuré à trois personnes.

L'année s'écoula ; et, au moment d'entrer en loge, José écrivit à son ami de l'attendre dans trois mois à dater de ce jour. Il était sûr de lui, et avait acquis une telle force, que, malgré le mérite de sept concurrens tous plus âgés, son tableau fut jugé le meilleur à l'unanimité. Il était même si supérieur à tous ceux

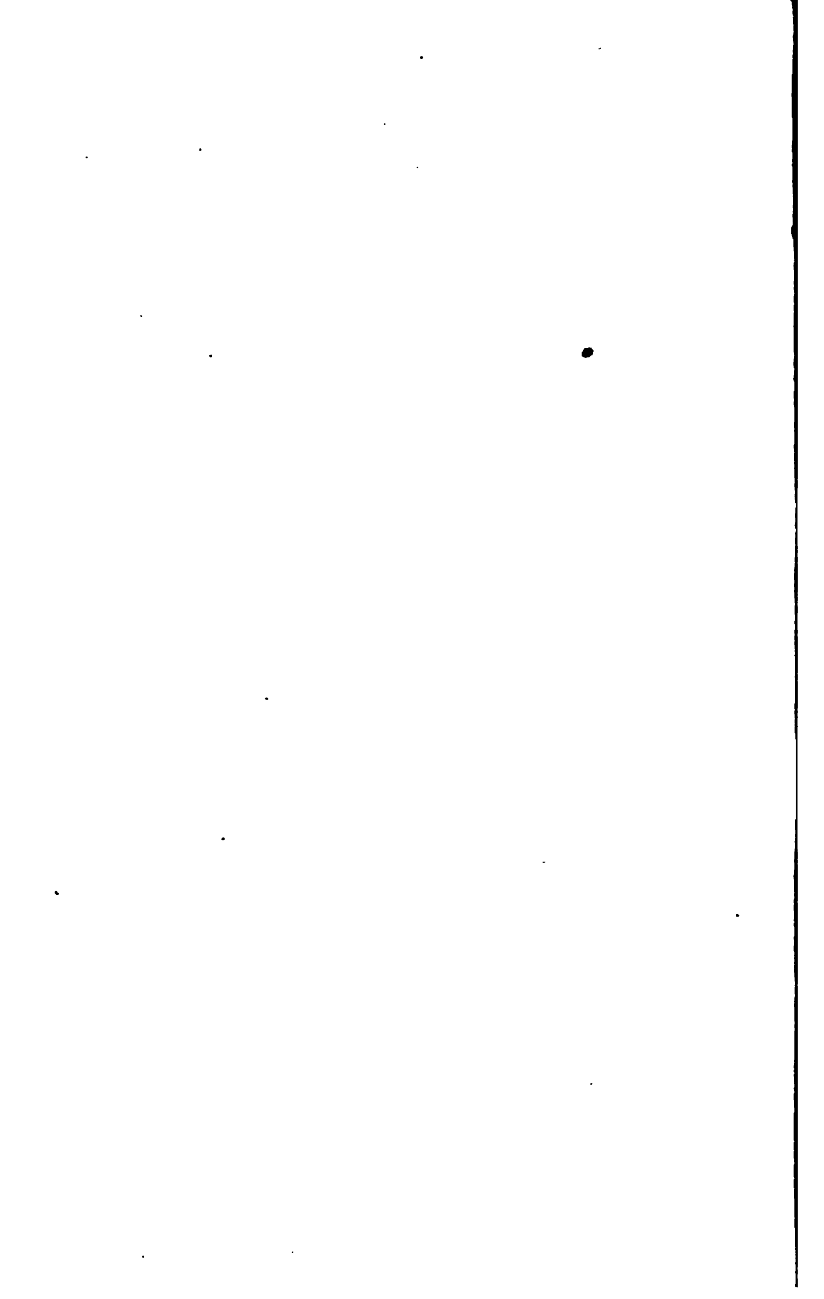
qu'on voit ordinairement à ces concours, que l'on crut devoir faire durer l'exposition quelques jours de plus pour satisfaire la foule des amateurs. La mère Robert jouit pleinement du triomphe de José, et du plaisir presque aussi grand d'en faire l'histoire à ses voisins et voisines. Gabri se frottait les mains et s'inclinait lorsqu'il entendait louer le talent du jeune artiste, et l'honnête Barbe se glorifiait d'avoir fourni, pour ce tableau si vanté, la toile la plus fine et la meilleure de son magasin.

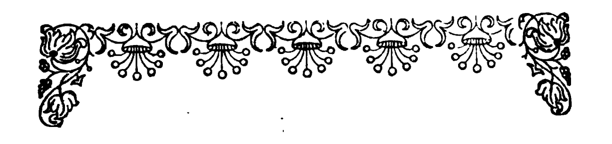
José, comblé d'honneurs et de joie, partit pour Rome, et retrouva Francisque qui avait encore quatre ans de séjour des cinq accordés par le gouvernement. M. et madame Enguehard reçurent José comme un second fils ; il habita leur maison ; et goûta dans toute sa plénitude le bonheur d'une existence partagée entre l'amitié et les arts, dans le beau pays si favorable aux derniers.

Plusieurs années se sont écoulées depuis ces événemens. M. et madame Barbe, devenus riches et vieux, se sont retirés, et ont cédé leur magasin à l'excellent Gabri. Une nouvelle génération d'artistes, de jeunes élèves le fréquente toujours, et suit à peu près les mêmes coutumes que la précédente. Seulement ce n'est pas au même lieu; le théâtre des premiers exploits de José n'existe plus : on voit bien encore les deux grosses bornes; mais la maison de Barbe a été abattue, et, à la place, des singes et des oiseaux savans attirent, par leurs gentillesses, de nombreux spectateurs. Francisque Enguehard, sage et habile, est marié, suivant ses désirs, à la fille unique d'un riche antiquaire, qui voulait pour gendre un homme de talent. La mère Robert a cédé son commerce à son fils aîné et repose ses doigts et non sa langue; car elle ne se lasse pas de raconter, à qui veut l'entendre, comme quoi José

était un pauvre orphelin, comme quoi elle l'emporta et le coucha dans son comptoir, etc., etc. Philippe, bon sujet, assez médiocre tailleur, s'est marié aussi et établi, comme il dit, dans le pays de sa femme, ce qui signifie au Marais. Le pauvre l'Angevin, toujours mauvais peintre, malgré ses efforts et sa constance, a pris le parti de retourner à Angers. Là, au moins, il a du talent, et dirige à son tour cette même école qui l'envoya jadis à Paris. Celui qu'on appelait le pauvre José est aujourd'hui un de nos artistes les plus distingués. Il possède une fortune honnête acquise par ses talens, et, ce qui le touche davantage, l'estime publique accordée au plus noble caractère et à la conduite la plus irréprochable. Fidèle à l'amitié et à la délicatesse, jamais Francisque n'apprit le sacrifice qui lui valut sa couronne. Celle de José est suspendue dans son bel atelier, auprès de sa première palette et de son couteau de

décrotteur. Il soigne Gabri comme son père, écoute les histoires de la bonne cordonnière sans le moindre signe d'impatience; enfin, jeune, beau, à la mode, il porte constamment les habits peu élégans de la façon de Philippe, des souliers du même genre du magasin de Robert; et ce n'est pas le trait le moins remarquable de son histoire.





CAROLINE

OU

L'EFFET D'UN MALHEUR.

QUE je suis charmée du départ de Robert! s'écriait Caroline de Manzay en entrant dans la chambre de sa mère; je n'ai jamais vu personne de si maussade!

— Quoi! dit Mme de Manzay, pas même Denis?

— Oh! c'est bien différent: Denis est taquin, impatientant, il touche à tout, et se fâche quand l'on veut l'en empêcher; il est moqueur, colère, et lorsqu'on le

contrarie, il dit de vilaines injures; mais on sait que c'est un enfant, et on le lui passe.

— Tu ne le lui passais pas trop; vous étiez toujours en querelle, et tu lui disais bien aussi quelquefois de vilaines injures.

— C'est égal, je l'aime mieux que Robert.

— Robert, cependant, ne te taquinait pas; il est raisonnable, lui.

— Je crois bien, il a vingt ans, aussi comme il est fier! Parce qu'il a cinq ans de plus que moi, il me traite toujours en petite fille, et il m'a dit aujourd'hui que j'étais un enfant gâté.

— Robert n'est pas le premier qui le dise, mon enfant; mais à propos de quoi t'a-t-il fait ce compliment?

— Parce que Denis, qui est toujours content quand quelque chose me déplaît, était venu me conter d'un air de triomphe que nous passerions par le chemin que je n'aime pas, pour conduire lui et Robert jusqu'au village. J'ai soutenu que

non; il m'a assuré que si, et qu'il avait entendu mon père donner à son garde l'ordre de l'attendre à la barrière verte, parce qu'en revenant il verrait les sapins qu'on doit couper. J'ai dit qu'alors je ne sortirais pas, et Robert s'est moqué de moi, et a prétendu que si mon père le voulait, je serais bien forcée de sortir et d'aller par où il lui plairait. Tout cela m'a fâchée, et quand mon père est arrivé, je l'ai tant tourmenté qu'il a dit que nous prendrions par où je voudrais, et qu'il verrait plus tard les sapins. « Eh bien! ai-je dit à Robert, pendant que mon père était un peu loin, c'est à moi à me moquer de vous à présent. — Je ne vous le conseille pas, m'a-t-il répondu d'un air très-dédaigneux; il n'y a pas de gloire à être un enfant gâté et à en abuser. » Puis il m'a tourné le dos. Oh! je le déteste; aussi quand il est monté en voiture, je n'ai pas voulu lui dire adieu; il s'est approché pour m'embrasser, mais

je lui ai tourné le dos à mon tour.

— En a-t-il eu l'air bien chagrin?

— Cela ne lui a rien fait ; il s'est mis à rire et m'a dit : Adieu, Caroline; tâchez de devenir plus raisonnable, vous en avez besoin. »

— Et Denis, comment vous êtes-vous séparés?

— Très-bien; je lui ai parlé, à lui.

— Que lui as-tu dit?

— Que j'étais charmée qu'il s'en allât, parce qu'il était trop mal élevé, et il m'a répondu qu'il en était très-content aussi, parce que j'étais trop volontaire et trop susceptible. Au fond, je ne l'aime guère non plus Denis, et c'est un grand débarras de ne plus l'avoir. Nous serons longtemps sans le revoir, n'est-ce pas?

— Trop long-temps; son tuteur compte aller en Amérique, et l'y emmener; Dieu sait quand il reviendra!

— Oh! j'en aurai toujours assez; il est si insupportable! Et Robert?

— Il va voyager quatre ou cinq ans.

— C'est bien heureux.

— Mais, mon enfant, songe donc que Robert est neveu de ton père, et que Denis est fils de ma pauvre sœur; ils sont tous les deux tes plus proches parens et devraient être tes meilleurs amis.

— De jolis amis! l'un me contrarie et l'autre me méprise.

— Je conviens que Denis est taquin et Robert dédaigneux; mais cela leur passera.

— Oh! certainement non.

— Quoi, de bonne foi, tu penses qu'à vingt ans Denis effacera ton dessin ou soufflera ta lumière?

— Il fera autre chose; et puis quand il se corrigerait, Robert resterait toujours le même.

— J'espère que non; il gagnera avec l'âge la douceur qui lui manque. Mais s'il ne changeait pas, tu changerais, toi; et lorsque tu ne seras plus un enfant gâté, il ne te nommera pas ainsi.

— Ce n'est pas sûr; il est si peu aimable. Au reste, cela m'est égal; je ne me soucie pas de son opinion.

— Je le vois bien, mon enfant, dit en souriant sa mère, tu en parles avec tant de calme! »

En ce moment, Caroline entendit son père qui l'appelait, et sortit en courant pour aller le rejoindre : elle était toujours charmée de se trouver avec lui, et répondait de tout son cœur à la tendresse passionnée qu'il lui témoignait. Restée seule de huit filles qu'avaient eues M. et madame de Manzay, Caroline leur avait donné pendant son enfance les plus vives inquiétudes sur sa santé; toujours agités de la crainte de la perdre, ses parens n'avaient pensé qu'à la conserver; ils eussent craint que la plus légère contrariété ne mît en danger cette frêle existence, ou n'obscurcît une vie qui ne devait peut-être pas être de longue durée. Ces cruelles angoisses avaient cessé depuis quel-

ques années; mais Caroline avait été longtemps habituée à faire sa volonté, et l'effet avait survécu à sa cause. Elle ne connaissait d'autre règle que celle de son caprice ou les mouvemens de son cœur, naturellement droit et généreux. Quand sa fantaisie ou son amour-propre n'était pas mis en jeu, elle était disposée à tout faire pour obliger, et elle répandait autour d'elle la gaieté de son âge; mais si quelque chose la contrariait, on n'en pouvait plus rien obtenir, et sa bonté même était trop faible pour l'emporter sur son humeur. Dans ces mauvais et très-fréquens momens elle répondait avec impatience à sa mère, refusait à son père de se promener avec lui ou de lui chanter les airs qu'il aimait ou brusquait son petit frère, qu'elle aimait cependant de tout son cœur, et qu'elle regardait presque comme son enfant. Âgée déjà de dix ans quand Étienne vint au monde, elle n'avait jamais vu en lui un rival, mais

un protégé, et elle était habituellement bonne et complaisante pour lui; elle passait quelquefois des heures entières à lui arranger un château de cartes, ou à lui conter des histoires. Il est vrai qu'elle n'aimait pas qu'il s'amusât avec les autres: ne pouvant se l'approprier pour elle, comme ses parens, elle se l'appropriait pour lui; mais enfin elle se l'appropriait, et l'un de ses plus grands motifs d'humeur contre Denis était la préférence qu'Étienne donnait à ses histoires sur celles de Caroline, et à ses jeux bruyans sur les plaisirs plus calmes que lui procurait sa sœur.

« Que vous importe qu'Étienne s'amuse mieux avec Denis qu'avec vous? lui dit un jour Robert.

— Cela me déplaît.

— Mais pourquoi?

— Parce qu'il est trop fantasque. Il y a huit jours qu'il me dérangeait à tout instant pour lui recommencer la Chatte

merveilleuse, et maintenant quand je l'appelle pour la lui conter, il me dit que cela l'ennuie.

—Je le crois bien; vous le lui proposez quand Denis est au plus beau moment d'une histoire de voleurs ou de batailles.

— Aussi j'ai prié vingt fois Denis de ne plus lui conter de pareilles histoires; mais il ne se soucie pas de ce qu'on lui dit.

— Étienne en serait bien fâché, je vous assure: regardez comme il est attentif.

— Oui, et moi, qu'est-ce que je ferai pendant qu'Étienne écoutera Denis?

— Vous finirez le dessin que votre père vous a demandé ce matin, et que vous n'avez pas, dites-vous, le temps d'achever.

— Certainement non, il m'ennuie trop; et si l'on m'en parle encore, je le déchirerai.

— Oh! que non, vous n'êtes pas assez folle pour cela.

—Et pourquoi serais-je donc folle de déchirer ce dessin? il est bien à moi, j'espère.

— Voilà une belle raison! Mon château, que vous voyez là-bas, est à moi aussi; si je le brûlais, que diriez-vous?

— Cela n'a pas de rapport.

— Au fait, je serais un insensé, et vous ne seriez qu'un enfant.

— Un enfant, savez-vous que j'ai quinze ans?

— On le dit, mais je n'en crois rien.

— Pourquoi? Je suis plus grande que la fille du jardinier, qui en a seize.

— Oui, mais vous êtes moins raisonnable qu'Étienne, qui n'en a que cinq.

— Oh! par exemple!

— Allons, ne vous fâchez pas: vous l'êtes autant; mais voilà tout ce que je puis vous accorder. Ne vous mettez pas en colère; cela ne me fait pas peur; vous ne me déchirerez pas comme votre dessin. Adieu: soyez contente; j'emmène Denis à la chasse, et vous pourrez conter à Étienne la Chatte merveilleuse autant de fois qu'il vous plaira.»

Ce furent de pareilles conversations qui attirèrent à Robert l'animadversion de Caroline. Habituée à n'être jamais contrariée, elle ne pouvait revenir du ton sec avec lequel son cousin la contredisait, et gâtée comme elle l'était par de continuelles marques d'affection, elle s'étonnait de la désapprobation dédaigneuse qu'elle rencontrait chez un homme dont elle eût désiré obtenir le suffrage. Elle n'avait jamais entendu prononcer qu'avec éloge le nom de Robert de Puivaux : ses études avaient été des plus brillantes, et il venait de sortir avec éclat de l'École polytechnique, où il avait passé deux ans dans le seul but de s'instruire. On vantait son caractère, on estimait sa raison, et l'on s'accordait à lui trouver un esprit et des connaissances au-dessus de son âge; mais tous ces avantages étaient effacés, auprès de Caroline, par la manière peu aimable qu'il avait eue avec elle, ou ne servaient qu'à la

lui faire trouver plus fâcheuse encore. Il est vrai que Robert avait été assez maussade pour elle : naturellement sérieux, et disposé à régler sa conduite sur ce qui lui paraissait la raison et le devoir, il ne pouvait concevoir la légèreté de Caroline, et l'importance qu'elle mettait à ses fantaisies; il s'impatientait de voir tous les autres lui céder, et lui en voulait autant de leur faiblesse que de ses défauts; aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de lui témoigner son blâme et son dédain; et tout entier au sentiment défavorable qu'elle lui inspirait, il ne remarquait pas les bonnes qualités qui se cachaient sous cette fâcheuse apparence, et que l'avenir devait dévoiler.

Peu de temps après le départ de Robert et de Denis, madame de Manzay, toujours souffrante depuis la naissance d'Étienne, fut enlevée en quelques jours à sa famille. Nous n'essaierons pas de faire le récit d'un tel événement; il y a des

douleurs que ne comprendront jamais ceux qui ne les ont pas ressenties, et qui n'ont pas besoin d'être racontées à ceux qui les ont éprouvées. Le langage de l'homme n'est pas en état de dire tout ce qui se passe dans l'âme de l'homme, et de tels sentimens ne sont point appris, mais révélés : un moment, un de ces momens qui valent une vie explique plus de choses que des années de réflexion, et rend sensible au cœur ce que n'aurait pu saisir toute la science de l'esprit.

Huit jours s'étaient écoulés depuis la mort de madame de Manzay, et sa malheureuse famille n'était pas encore sortie de sa première stupeur; le calme n'avait pas repris possession des âmes, l'ordre n'était pas rentré dans les habitudes, nul n'obéissait, car nul ne commandait; chacun, en proie à son affliction, oubliait ses devoirs. Plus de règle, plus de travail; la confusion régnait seule dans cet intérieur désolé. Le pauvre petit Étienne

était laissé seul toute la journée ; M. de Manzay errait dans le parc, sa fille se renfermait dans sa chambre, et personne n'essayait d'aider les autres à porter le poids du chagrin dont chacun se laissait accabler. Caroline était, comme de coutume, à pleurer chez elle, lorsqu'un vieux domestique qui avait vu naître son père et qui venait de le trouver assis tout seul dans le cabinet de sa femme, imagina qu'il serait bien aise de voir sa fille; il alla la trouver et lui dit : « Venez donc, mamselle Caroline ; allez près de monsieur. Le pauvre homme ! il n'a plus que vous à présent.

— Et Etienne, Pierre, vous ne le comptez pas.

— Oh ! c'est bien différent, mamselle ; monsieur l'aime bien ce cher petit ; mais il ne lui fera pas compagnie, il ne causera pas avec lui, il ne le distraira pas comme vous. Oh ! mamselle Caroline, vous êtes tout le portrait de ma bonne

maîtresse ; tâchez donc de lui ressembler en tout. Vous ne vous rappelez pas cela, vous étiez trop petite ; mais quand madame a vu mourir en un an quatre de ses enfans, et que vous êtes restée toute seule ; eh bien, mamselle, elle consolait monsieur. Il était comme un fou, il disait qu'il voulait se noyer ; et cette pauvre dame était forcée de prendre un air calme pour le tranquilliser. Je la voyais quelquefois sortir de la chambre de son mari pour aller pleurer ; puis elle rentrait, et l'engageait à se soumettre à la volonté de Dieu ; elle le menait promener, elle lisait pour le dissiper un peu, elle lui faisait même de la musique ; aussi comme il l'aimait ! Oh ! mamselle Caroline, vous aviez un trésor de mère ; soyez aussi bonne qu'elle. »

Caroline ne pouvait répondre, elle sanglotait trop fort ; mais elle tendit la main au vieux Pierre, et se leva pour le suivre près de son père. On lui dit qu'il

était dans le parc, elle s'y rendit; mais, plongée dans sa douleur et dans les réflexions que lui suggéraient les naïves remarques de Pierre, elle se trompa d'allée, et ne s'aperçut pas de son erreur, car elle ne songeait guère au but de ses pas. Pour la première fois peut-être, elle pensa qu'elle avait un devoir envers les autres, et qu'elle n'était pas uniquement dans ce monde pour être aimée et gâtée : *votre père n'a plus que vous*, venait-on de lui dire. C'était vrai; mais à quoi lui avait-elle servi depuis huit jours? Avait-elle été un secours pour lui, quand, tout entière à sa douleur, elle avait à peine pensé à la sienne; lorsqu'il avait fallu qu'il cherchât à la soutenir, et qu'il l'avait cherché en vain; lorsque ses pleurs, ses cris, avaient ébranlé son difficile courage; lorsqu'elle s'était tenue éloignée de lui, et l'avait abandonné quand il aurait eu besoin d'elle? Était-ce ainsi qu'avait agi sa mère quand le

malheur l'avait frappée, et que, pour calmer le désespoir de son mari, elle avait commencé par commander au sien? Cependant qui, plus que son père, avait droit à une reconnaissance utile, à un affectueux dévouement? Ses plus lointains souvenirs ne lui rappelaient que les bontés, que la tendresse de son père; il avait consacré ses loisirs à l'instruire, quitté dans ce but les études qui lui plaisaient, et renoncé à tout autre délassement que ceux qu'il pouvait partager avec elle; elle était la compagne de ses promenades, et les dirigeait à son choix. Si elle souhaitait faire une course dans les environs, M. de Manzay laissait toutes ses occupations pour lui procurer ce plaisir; enfin il ne lui avait jamais rien refusé, et elle lui avait cependant beaucoup demandé. Et elle, qu'avait-elle fait pour tant d'affection? comment avait-elle payé ses parens de leur bonté excessive? Elle les aimait beaucoup, et ils le

savaient bien, mais elle s'en était tenue là; pendant qu'ils ne pensaient qu'à elle, elle ne songeait point à eux, et trouvait tout simple de toujours recevoir et de ne jamais donner. « Oh! que j'ai été méchante! s'écria-t-elle en joignant les mains; Dieu et maman me le pardonneront-ils? » Elle se jeta à genoux en fondant en larmes, et promit à celle qu'elle ne devait plus voir sur cette terre de réparer, envers les chers objets qu'elle y avait laissés, les torts qu'elle avait eus envers elle; elle sentit que sa résolution était acceptée et bénie, qu'il n'y a rien de fini dans les rapports de ceux qui s'aiment, et que sa mère lui tiendrait compte de ses efforts, comme elle l'aurait fait pendant sa vie. Elle savait que c'était son âme qui retentissait dans la sienne et lui inspirait le goût du bien, l'espoir de la constance, et la joie du pardon. Elle se leva, et se mit en route vers le château, empressée de retrouver son père

et de commencer son nouveau rôle. « Jusqu'à présent il a vécu pour moi, se dit-elle ; à présent, c'est moi qui vivrai pour lui ; » et aussitôt, avec cette ardeur si naturelle à la jeunesse, elle se peignit toute l'utilité dont elle lui serait, et s'enchanta de l'idée d'être enfin bonne à quelque chose : nul obstacle, nulle difficulté ne se présentèrent à son esprit, tant il lui paraissait alors naturel de faire son devoir.

En approchant du château, elle trouva Étienne assis sous un arbre, seul et pleurant. « Qu'as-tu donc, Étienne ? lui demanda sa sœur en l'embrassant.

— J'ai faim.

— Faim : quelle heure est-il donc ?

— Midi.

— Mais tu as déjà déjeûné une fois.

— Non ; Marie a oublié de faire ma soupe. Personne ne pense plus à moi, à présent que maman n'y est plus.

— J'y penserai, mon enfant. Viens, je

vais demander le déjeûner, et demain tu n'attendras pas si long-temps. » En rentrant au château, elle s'informa si l'on avait vu son père. On lui dit qu'il était rentré, l'avait demandée, et était ressorti après l'avoir attendue quelque temps. A-t-il déjeûné, au moins ?

— Non, mademoiselle; le cuisinier n'était pas au château.

— Cela ne peut pas aller ainsi, dit en elle-même Caroline ; il faut que je remette un peu d'ordre dans la maison. » Elle aperçut en ce moment son père qui rentrait, et alla le trouver : elle était pressée de lui parler, de lui apprendre ses résolutions ; mais la première était de s'occuper plutôt des autres que de soi, et elle sacrifia à l'appétit d'Étienne le désir qu'elle avait de communiquer à son père ses nouveaux projets. Après le déjeûner, M. de Manzay s'achemina vers le cabinet de sa femme, où il passait tout le temps qu'il n'était pas dehors.

Caroline, qui voulait le suivre, s'arrêta un instant à cette vue; elle n'avait pas encore pu prendre sur elle de rentrer dans l'appartement de sa mère, et frémit à l'idée de revoir ces lieux si pleins d'elle. « Mais comment serai-je utile à mon père, si je ne peux aller où il veut toujours être? Allons, je vais le rejoindre; » et faisant effort sur elle-même, elle alla trouver son père. Surpris et charmé de la voir dans ce cabinet, où ses souvenirs étaient presque de la réalité, il l'embrassa avec plus de tendresse encore qu'à l'ordinaire, et comparant, avec une douleur mêlée de quelque joie, le portrait de sa femme et les traits de sa fille : « Oh! mon enfant, s'écria-t-il enfin, la voix altérée par les larmes, je n'ai plus que toi! » Elle le serra dans ses bras, et de quelque temps le père ni la fille ne purent prononcer un mot; enfin Caroline, surmontant son émotion, dit : « Mon père, j'ai eu bien des torts

jusqu'à présent; mais je vais les réparer. J'ai été une enfant égoïste et ingrate, je n'ai vécu que pour moi; à présent je ne veux plus vivre que pour vous. Pardonnez-moi de vous avoir été si inutile; oubliez le passé: vous verrez que je ne suis pas la même qu'autrefois, et que vous serez content de moi. Embrassez-moi, mon père, je veux me corriger de tous mes défauts, et ressembler à maman.

— Que Dieu te bénisse, ma fille, pour avoir formé un tel projet! mais tu es bien jeune pour le tenter seulement.

— Permettez-moi de croire que non. Je ne réussirai guère dans le commencement; mais maman viendra à mon secours : je sais comment elle faisait; eh bien, je tâcherai de l'imiter; j'irai vous voir dans votre cabinet; je serai toujours prête à me déranger quand vous en aurez envie; je donnerai les leçons d'Étienne; je ferai les comptes de la maison. Vous

verrez que je serai raisonnable : essayez, mon père.

— Fais ce que tu voudras, mon enfant ; je ne suis pas en état de me décider ; je ne peux penser à rien ; je te laisse maîtresse de ton frère, de la maison, de moi. Si je dois goûter encore quelques instans de paix sur la terre, c'est par toi, seulement par toi.

— Et Étienne, mon père, vous l'oubliez donc?

— Pauvre enfant ! Non, je ne l'oublie pas. Va me le chercher. »

Caroline amena son petit frère à son père, qui le prit dans ses bras, et lui dit : « Étienne, tu aimais bien ta maman, n'est-ce pas ?

— De tout mon cœur, répondit-il en sanglotant.

— Tu lui obéissais bien aussi ; eh bien, aime ta sœur, et obéis-lui ; c'est elle qui est désormais ta mère.

— Le veux-tu, Étienne? lui dit Ca-

roline ; veux-tu que j'aie soin de toi, que je te donne tes leçons?

— Oui, si tu me promets de ne pas te fâcher contre moi.

— Non, mon cher enfant, je ne me fâcherai pas ; je tâcherai d'être bonne comme maman.

— Oh! tu es déjà très bonne, et je le sais bien, dit Étienne en caressant sa sœur ; seulement tu t'impatientes quelquefois, et cela me fait peur.

— Sois tranquille, je vais devenir meilleure ; mais il faudra aussi que tu sois sage, pour faire plaisir à mon père, qui a tant de chagrin.

— Oh ! pour cela, j'apprendrai mieux mes leçons qu'autrefois.

— Chers enfans, dit, en les entourant de ses bras, M. de Manzay, chers enfans, voilà, depuis huit jours, le seul instant supportable que j'ai eu. Va, ma Caroline ; commence tes nouvelles fonctions : fais-toi remettre les clés de la maison ;

dirige, ordonne, rétablis l'ordre qui habitait ici autrefois, soigne ton frère comme il était soigné; mais auparavant, viens, que je te bénisse devant le portrait de ta mère.

Après quelques instans donnés à ces tendres et déchirantes émotions, Caroline sortit avec Etienne. Elle commença par aller voir si sa chambre était en bon état; elle la trouva complètement dégarnie de tous les objets dont il se servait habituellement.

« Où est donc ta petite table, Étienne? lui demanda-t-elle.

— Ah! dans le jardin, sans doute; je l'y ai portée avant-hier, et l'on a oublié de la rentrer.

— Et ton fauteuil?

— Je l'avais attaché à la queue de Turc, comme une voiture, et il l'a cassé.

— Tu aurais pu t'en douter, mon ami.

— Que veux-tu? j'étais seul, et je m'ennuyais.

— As-tu pensé au moins à donner à boire à tes oiseaux?

— Oh! mon Dieu! je ne leur en ai donné qu'une fois. Les pauvres bêtes doivent avoir bien soif; mais, Caroline, ne me gronde pas, ce n'est pas ma faute. Maman me demandait tous les matins si j'avais porté de l'eau et du grain à mes oiseaux, des feuilles de chou à mes lapins et de l'herbe à ma biche; au lieu qu'à présent, qui est-ce qui s'occupera de tout cela?

— Ce sera moi. Allons à ta volière, je te parlerai en chemin. »

Caroline alors expliqua à son frère tous ses projets à son égard; elle lui dit qu'il travaillerait avec elle, qu'elle l'amuserait, qu'elle aurait soin de ses affaires, enfin qu'elle serait autant que possible ce qu'était sa mère pour lui. Elle fit transporter chez elle les livres de leçons d'Étienne, et ceux de ses joujoux qui étaient dans l'appartement de sa mère; elle lui

donna une planche de sa bibliothèque, le bas d'une armoire, et lui établit, comme il le désirait, sa table auprès de la fenêtre. Elle voulait d'abord le mettre autre part, car cette place était la sienne, et elle l'aimait; mais elle se rappela que l'année d'auparavant, quand elle avait dit que sa mère était bien heureuse d'avoir, à dîner, la vue de la vallée, celle-ci avait cédé à sa fille la place qu'elle enviait. « Je ne peux être aussi bonne que maman, se dit-elle, et faire autrement qu'elle : je vais ôter ma table de la fenêtre. »

Ce fut dans un tel ordre de sentimens et d'idées que Caroline entreprit la réforme de son caractère, et elle le fit avec cette ardeur imprévoyante, qualité naturelle de la jeunesse : heureuse faculté accordée par la Providence pour que les résolutions soient pures de doute, et que du moins leur exécution seule soit frappée d'hésitation. Mais ce premier élan,

si fort, si heureux, ne dure pas toujours : quand le sentiment qui l'a fait naître cesse d'être exclusif, ce qu'on avait oublié reparaît ; toutes les réalités de la vie, toutes les particularités du caractère revendiquent leurs droits, et l'on ne veut plus uniquement ce qu'on veut encore par-dessus tout. Ce fut précisément ce qui arriva à Caroline. Pendant assez long-temps son âme envahie par la pensée de son malheur, par le souvenir de ses torts, par son affection pour son père, par le plaisir nouveau de faire le bien, ne pouvait concevoir une pensée qui se rapportât à elle-même, et elle se fût indignée qu'on voulût l'y faire songer ; mais lorsqu'après plusieurs mois la vie eut repris un train uniforme, lorsque les affaires occupèrent de nouveau, que chacun fut un peu rentré dans ses habitudes, elle s'aperçut combien les siennes étaient bouleversées : ce temps qu'elle employait autrefois à sa fantaisie ne lui

appartenait plus ; son petit frère en absorbait une grande partie, et souvent son père venait aussi la déranger. Quand il avait une amie qu'il trouvait toujours prête pour lui, il pouvait être toujours disposé à s'accommoder aux arrangemens de sa fille; mais à présent que cette amie n'y était plus, il fallait que Caroline la remplaçât et devînt sa propriété : les rôles étaient changés ; l'effet s'en retrouvait à tout instant, et d'autant plus frappant que les premières angoisses s'apaisaient davantage, et qu'il était plus possible à M. de Manzay de s'intéresser à quelque chose, à sa fille de tenir à ses arrangemens particuliers.

On ne croira certes pas que, dans une personne de seize ans, un tel changement pût être facile et complet dès le premier moment. Pour y parvenir, Caroline eut beaucoup à travailler sur elle-même, et souvent elle ne réussit pas. Il lui arriva de faire attendre son frère qui

voulait répéter sa leçon, parce qu'elle lisait un livre de son goût, ou jouait un air qui lui plaisait; dans d'autres cas, elle retarda de plusieurs jours les comptes de la maison pour finir un dessin ou achever une broderie; et son père quelquefois vit si clairement à son visage qu'elle ne se souciait pas des choses qu'il lui proposait, qu'il y renonça, non sans un douloureux retour sur le temps où ce qu'il désirait était plus vivement désiré par un autre. Mais il faut dire aussi que Caroline connut et regretta tous ses torts, et que souvent elle les répara si vite et si bien qu'ils devinrent presqu'un mérite, et qu'ils amenèrent un nouveau progrès : Étienne ne la trouva jamais si bonne, si patiente, son père, si tendre et si dévouée, que lorsqu'elle eut à se reprocher quelque impatience ou quelque caprice : le retour était même en général très-prompt. Un jour entre autres, plusieurs mois s'étaient écoulés de-

puis la mort de Mme de Manzay, tout dans le château était autant que possible remis sur l'ancien pied ; le calme et la paix, d'autant plus précieux qu'il y a moins de bonheur, régnaient dans la maison ; M. de Manzay entra dans la chambre de sa fille une lettre à la main : « Caroline, lui dit-il, veux-tu que Denis vive avec nous quelque temps?

— Oh ! certainement non, je ne le veux pas, il est trop insupportable.

— Mais, mon enfant, son tuteur vient de mourir, et Denis, comme tu le sais, est très-mal avec sa femme ; il ne peut donc rester avec elle : où ira-t-il s'il ne vient pas à Prémini ?

— Où il voudra ; pourquoi se fait-il détester de tout le monde? Oh! je n'aurais pas un instant de repos s'il était ici : j'aimerais mieux m'en aller que de rester avec lui. Je vous en prie, mon père, écrivez tout de suite que vous ne voulez pas de lui.

—J'écrirai que tu n'en veux pas; ce ne sera pas moi certainement qui refuserai de recevoir le neveu de ta mère; et M. de Manzay sortit de chez sa fille. Celle-ci fut frappée de ces dernières paroles et du ton dont il les avait prononcées. « *Le neveu de ma mère*, pensa-t-elle; mais Denis ne ressemble pas du tout à maman; il est aussi méchant qu'elle était bonne : cependant mon père a l'air de le regretter; peut-être croit-il qu'il se corrigerait. Oh! non, il n'écoute jamais ce qu'on lui dit. Mais enfin il ne peut pas rester dans la rue; puis si mon père a l'envie de l'avoir, c'est là l'important. Allons, je prendrai patience; après tout, il ne me mangera pas. »

Caroline se leva après ces courtes réflexions, et se rendit chez son père. Il se promenait d'un air pensif dans sa chambre, et tenait la lettre qui lui annonçait la mort du tuteur de Denis.

« Mon père, lui dit Caroline, je viens

vous prier de prendre Denis avec nous.

— Vraiment, mon enfant?

— Oui; j'étais tout-à-l'heure encore plus déraisonnable que lui; je vous demande en grâce de ne plus y penser, et d'écrire qu'on nous envoie Denis.

— Tu es une bonne fille, et je te promets de l'empêcher de te tourmenter.

— Oh! non, mon père, ne vous en occupez pas; je sais que ces bêtises-là vous ennuient beaucoup, et je trouverai bien moyen de m'arranger avec lui. Peut-être est-il plus sage qu'autrefois, et je suis certainement moins enfant qu'il y a un an. Soyez tranquille, mon père, tout ira bien. »

Quinze jours après cette conversation, Denis arriva chez son oncle. Il avait quinze ans, et sa raison était au-dessous de son âge. Doué d'une grande force, d'une activité indomptable, il ne se plaisait que dans le bruit et dans le mouvement, et s'il aimait à fâcher, c'était pour en pro-

duire. Tout lui était bon pour sortir du calme : la colère d'un enfant, les injures d'une servante, les aboiemens d'un chien le menaient à son but, et il n'eût pas aimé à tourmenter une bête qui ne criât pas. Étienne, pendant son premier séjour à Prémini, lui avait été d'un grand secours; tantôt il le taquinait et s'amusait de sa colère, tantôt il le divertissait, et se moquait de l'humeur que cela causait à Caroline; celle-ci se fâchait alors tout-à-fait, et Denis était au comble de ses vœux. Ce n'est pas qu'il fût mauvais, mais il ne pouvait supporter l'ennui, et ne savait pas l'éviter par l'occupation. Élevé à la campagne et fort gâté par son tuteur, il avait plus suivi les travaux des laboureurs, des jardiniers, des gardes, que les leçons que venaient lui donner de temps en temps des maîtres de la ville voisine; il ne lisait jamais, à moins qu'il ne trouvât des récits de voyages, de batailles, des contes de voleurs, ou des histoires de revenans, et

toute son ambition était de mener un jour la vie de corsaire, ou d'aller vivre parmi les sauvages et tâcher de se faire nommer chef d'une tribu. Il était brave, adroit, capable de générosité, mais emporté, volontaire, et devenant, par un besoin excessif d'activité, un fléau pour lui-même et les autres.

Tel était l'hôte dont, avec assez de raison, Caroline redoutait l'arrivée. Lorsqu'il entra dans le salon, où toute la famille était réunie, il se précipita si brusquement pour embrasser son oncle, qu'il renversa une table qui se trouvait sur son passage; la lampe, placée dessus, tomba sur Étienne, le choqua rudement et l'inonda d'huile. Il se mit à crier; Caroline courut à lui, et se blessa le pied avec un morceau de verre. Enfin l'arrivée de Denis fut signalée par du bruit, du désordre, et pis encore. Caroline avait bonne envie de se fâcher contre lui, et de lui demander s'il ne prendrait jamais

garde à rien; mais elle se contint, en songeant qu'elle avait promis à son père que tout irait bien; et quand le calme fut un peu rétabli dans la chambre, elle embrassa cordialement son cousin, et lui montra beaucoup d'amitié. Tout alla assez bien pendant quelques jours : Denis avait tant de choses à voir qu'il n'avait pas besoin des autres pour se désennuyer; d'ailleurs, malgré sa brusquerie, il n'était pas exempt de cette timidité si commune parmi ceux qui ne peuvent ni s'assujettir aux usages reçus, ni en secouer complètement les exigences. Il était toujours mal à l'aise avec les gens qui ne lui étaient pas complètement familiers; aussi s'en allait-il en général quand il venait un étranger; et le peu de jours qu'il lui fallut pour renouveler connaissance avec les habitans de Prémini furent-ils assez commodes pour eux et très-pénibles pour lui : mais cela ne dura pas long-temps; il recouvra bientôt la liberté de son hu-

meur et de ses manières, et la paix du château s'en ressentit. Aux premières taquineries, Caroline, qui avait monté son âme à la patience, supporta sans se plaindre les niches de son cousin, ramassa dix fois de suite le peloton qu'il jetait par terre, ralluma la lumière qu'il éteignait, ou replaça devant son piano sa chaise qu'il en éloignait chaque fois qu'elle la quittait. Un jour cependant, Denis, ennuyé de ne pouvoir réussir à la fâcher, après l'avoir tenté pendant une longue matinée de pluie, s'en prit à Étienne, et lui barbouilla d'encre une image qu'il tenait. L'enfant fondit en larmes; et Caroline, émue de son chagrin et de l'impatience qu'elle contraignait depuis si long-temps, se mit véritablement en colère.

« Allez-vous-en de ma chambre, Denis, s'écria-t-elle; il n'y a pas moyen de vivre avec vous. Ce n'est pas assez de me contrarier toute la journée, il faut à pré-

sent que vous fassiez pleurer Étienne. Allez; je ne veux pas que vous restiez chez moi.

—Mettez-moi à la porte alors, car je ne sortirai sûrement pas.

— Vous ne sortirez pas! est-ce que je ne suis pas maîtresse chez moi ?

— Certainement si, seulement faites-vous obéir; » et en disant cela, Denis s'assit dans un fauteuil.

« Je vais aller chercher mon père.

— Comme vous voudrez : je n'ai pas peur de mon oncle, il est bien meilleur que vous. »

Caroline courut chez M. de Manzay; elle était prête à pleurer, et la rougeur de son visage annonçait sa vive émotion.

« Mon père, s'écria-t-elle, venez donc dire à Denis de sortir de chez moi.

— Pourquoi veux-tu le renvoyer ?

— Il me tourmente, il fait pleurer Étienne; on ne peut être en paix avec lui; il me rend malheureuse comme les pierres.

— Eh bien! qu'il retourne à Paris.

— Mais non; je demande seulement qu'il sorte de ma chambre.

— C'est bon pour aujourd'hui; mais il recommencerait demain, et je ne veux pas avoir à me mêler continuellement de vos querelles.

— Voilà la première fois que je vous en parle, mon père.

— Ce serait tous les jours la même chose; j'aime mieux qu'il s'en aille; on le mettra au collége.

— Denis au collége, mon père; il se fera chasser tout de suite.

— Tant pis pour lui; il n'a qu'à s'embarquer alors : c'est le métier qui lui convient le mieux après tout, et je ne veux pas qu'il te rende malheureuse.

— Mais, mon père, il serait bien plus simple de l'en empêcher en le forçant d'être un peu plus raisonnable.

— Cela me serait insupportable; il faudrait toujours m'occuper de lui; et

j'ai besoin de repos. Je renverrai Denis, si tu veux; mais avoir à chaque instant l'œil sur lui, c'est impossible.

— Alors, s'écria-t-elle en pleurant, il faudra que je sois la victime de ce méchant petit garçon.

— Non, certes, tu ne la seras pas; il va partir tout de suite. Appelez mon neveu, cria M. de Manzay à un jardinier qui travaillait devant la fenêtre.

— Il n'est pas au château, monsieur, répondit celui-ci; il vient d'aller au moulin avec M. Étienne.

— Avec Étienne, répéta M. de Manzay; et que me disais-tu donc, Caroline?

— Ils se sont raccommodés apparemment, mon père; j'en ferai autant, car je ne veux pas que Denis s'en aille.

— A la bonne heure, je veux bien le lui passer encore pour cette fois; mais à la première dispute...

— Il n'y en aura plus, mon père, ou du moins vous ne les verrez pas.

— Je te remercie, ma chère enfant; embrasse-moi, tu es une bonne fille et la joie de ton pauvre père. » Et M. de Manzay pressa Caroline contre son cœur avec une tendresse reconnaissante de la décision qu'elle épargnait à sa faiblesse. Elle le quitta ensuite, et considéra sa position. Il était clair qu'elle ne pouvait chercher près de son père un appui contre Denis; car, sans l'aimer autant qu'elle, à beaucoup près, il craignait presque autant de le contrarier; non que Denis eût le caractère difficile, mais ses fantaisies étaient si vives, ses volontés si entières, que son oncle hésitait à les attaquer, et qu'il lui eût été mille fois moins pénible de l'éloigner pour sauver un instant d'ennui à sa fille, que de veiller à ce qu'il ne lui fût pas si désagréable.

C'était donc en elle seule qu'elle devait trouver un remède aux inconvéniens du caractère de Denis; c'était par du sang-froid, par une raison supérieure

qu'elle pouvait le dégoûter du rôle de taquinerie qu'il avait entrepris. Elle avait déjà ressenti quelquefois les heureux effets d'une indifférence apparente, et plus d'une fois il avait renoncé à des espiégleries qui n'atteignaient pas leur but. Il ne s'agissait que d'être assez habituellement patiente pour l'ennuyer toujours, et il chercherait des amusemens moins nuisibles à autrui : sa tranquillité et celle de son père dépendaient donc d'elle, cela valait bien quelques efforts. Oui, certes, cela les valait, mais ils n'étaient pas si faciles que se le figurait Caroline, et elle l'éprouva bientôt. Elle s'était dit d'avance qu'après tout elle ne serait pas très-malheureuse, parce que Denis cueillerait des fleurs dans son parterre, marcherait dans les plates-bandes, dérangerait ses chenilles, ou toucherait à son herbier ; que la paix de leur intérieur était plus importante que ces bagatelles, et qu'elle n'avait qu'à en faire

le sacrifice une fois pour toutes : mais si elle pouvait, quoiqu'à grand'peine, supporter avec calme les malices de son cousin, si elle ne se fâchait pas une fois sur dix qu'elle en était tentée et qu'il le méritait, elle ne pouvait prendre ainsi son parti des chagrins d'Étienne, et quand elle le voyait pleurer, elle se laissait aller. C'était pourtant un mauvais calcul; car Denis jouissait alors d'un double plaisir, et qui lui était d'autant plus agréable, qu'il se le procurait plus facilement. La pauvre Caroline avait donc de mauvais momens à passer, et soit qu'elle parvînt à se dominer, soit qu'elle n'y réussît pas, elle était agitée, chagrine, et s'étonnait chaque jour de trouver la vie si laborieuse, le devoir si difficile.

Mais Caroline rencontra encore d'autres difficultés, auxquelles elle ne s'attendait pas, et dont elle ne pouvait venir à bout par la seule force de la volonté, et en emportant la question de haute

lutte pour ainsi dire. La plupart de ces obstacles n'étaient pas en elle-même, dans ses habitudes, son caractère, son ancienne aversion pour toute contradiction, et à plus forte raison toute contrariété; ils venaient surtout du dehors; ils avaient leur source dans les passions, les préjugés d'autrui, et il ne suffisait pas pour les détruire, au moins immédiatement, d'un cœur droit et d'une résolution ferme. Caroline avait excité des préventions défavorables, justes à quelques égards, injustes dans leur exclusive sévérité; il fallait en triompher, c'était nécessaire, mais difficile, et elle apprit à connaître combien toutes nos destinées se tiennent intimement, quelle longue responsabilité peut s'attacher à l'action la plus indifférente en apparence, et à quel point il est nécessaire de faire en chaque chose ce qui est le mieux, si l'on veut avoir la conscience libre de la crainte des résultats.

Il y avait deux ans que Caroline avait perdu sa mère, M. de Manzay avait repris sur lui assez d'empire pour pouvoir s'occuper de l'éducation d'Étienne; la saison de la chasse retenait Denis loin du château; au fait désormais des soins du ménage, Caroline était obligée d'y donner moins de temps, et devenue plus raisonnable, employant mieux les heures qui lui restaient, elle se trouvait plus de loisir qu'autrefois en ayant beaucoup plus à faire. Elle fut très-frappée des détails que donnait un journal sur les heureux résultats produits dans le village de L..... par l'établissement d'une école et d'un ouvroir pour les filles, le tout suivant la méthode de l'enseignement mutuel. Sa tête travailla toute la nuit, et le lendemain, dès son lever, elle alla proposer à son père d'en faire autant dans le village voisin du château, et lui offrit d'en prendre la direction.

« Nous ferons venir, lui dit-elle, d'une

des écoles de Paris une personne au fait de la méthode, nous monterons ensemble l'établissement et formerons des monitrices; quand elles en sauront assez, on leur confiera le gouvernement de nos petites filles, et je les surveillerai. C'est comme cela qu'on a fait à L....

— Je ne demande pas mieux, mon enfant: ce sera utile au village et t'occupera. Penses-y encore, et si tu persistes dans ton projet, nous en parlerons au curé.

— Pourquoi lui en parler? cela ne le regarde pas.

— L'éducation de ses paroissiens le regarde en un certain sens, et son opposition serait un grand obstacle.

— Mais il ne s'y opposera certainement pas; il doit être content quand on fait du bien aux pauvres.

— Il est sûrement très-charitable, mais il veut agir à sa tête. Tu sais que je n'ai jamais pu entrer en communication avec

lui sur quoi que ce soit, et qu'il ne me recommanderait seulement pas un mendiant.

— A la bonne heure, mais il ne peut se refuser à notre proposition. Oh! que je serai contente quand cela se fera! »

Caroline causa encore plusieurs fois sur ce sujet avec son père, et s'enchanta de l'idée d'être utile à toutes ces petites filles, si malheureuses et si ignorantes. Le jour où il fut enfin décidé entre eux qu'on fonderait l'école, elle sortit toute joyeuse et alla se promener; elle rêvait à son projet, à la manière dont elle s'y prendrait pour être aimée et respectée de ses enfans, pour entrer dans leur confiance; elle songeait aux récompenses qu'elle donnerait, aux bons avis qu'elle leur adresserait; enfin, elle était heureuse en ce moment, et ne prévoyait aucune difficulté, lorsqu'elle rencontra le curé qui revenait de visiter un malade. Il la salua, et allait passer sans lui parler,

lorsqu'avec la confiance de son âge et de son caractère, elle l'arrêta en lui disant : « M. le curé, j'ai quelque chose à vous conter.

— Et quoi donc, Mlle Caroline? répondit d'un air étonné et presque sévère le curé; il me semblait que nous n'avions pas grand rapport ensemble, et que vous ne vous occupiez guère des mêmes choses que moi.

— Mais je veux m'en occuper, et c'est ce que j'ai à vous dire. Mon père va fonder une école et un ouvroir dans le village.

— A quoi bon? nous avons déjà une maîtresse.

— Elle est vieille et à moitié sourde, dit-on; d'ailleurs elle n'a pas une bonne méthode.

— Comment le savez-vous? vous n'êtes jamais venue à l'école.

— J'irai tous les jours à la nouvelle; je serai surveillante.

— Vous savez donc ce qu'on y montrera ?

— Je sais lire et écrire, peut-être.

— Oui, mais le catéchisme, vous ne le savez pas sans doute; car vous ne donnez pas de trop bons exemples à nos jeunes filles.

— Comment! M. le curé, s'écria Caroline toute rouge de chagrin et de colère, qu'est-ce que vous voulez dire?

— Je veux dire, mademoiselle, que vous arrivez souvent quand la messe est commencée, et que vous êtes sortie quelquefois avant qu'elle fût finie.

— M. le curé, il y a bien long-temps de cela.

— Je n'en sais rien: je n'ai pas le temps de faire attention aux jours; mais c'est un vrai scandale.

— M. le curé, j'entends à présent toujours la messe entière. Demandez si, depuis deux ans, je ne suis pas arrivée très-exactement.

— Oui, et ne donnez-vous plus de mauvais conseils comme autrefois?

— Je n'ai jamais donné de mauvais conseils.

—Vous oubliez qu'à force de déranger de son catéchisme la fille de votre jardinier, vous avez été cause que sa première communion a été retardée, et que, quand vous l'en avez vue pleurer, vous lui avez dit que ce n'était pas un grand malheur, et vous lui avez donné un fichu pour la consoler, si bien qu'elle a fini par dire que cela lui était égal de ne pas faire encore sa première communion, et qu'un an plus tôt, un an plus tard, cela ne lui importait guère. Vous ne vous souvenez pas non plus que quand la mère Jeanne, votre laitière, a voulu envoyer sa fille chez sa vieille mère, et que cela contrariait Gothon, vous lui avez dit que sa mère était bien méchante de la contrarier, et que vos parens faisaient tout ce que vous vouliez?

— Mais, M. le curé, j'étais un enfant dans ce temps-là; il y a plus de trois ans.

—Vous êtes donc devenue raisonnable, mademoiselle?

— Vous le savez bien, M. le curé.

— Et pourquoi voulez-vous que je le sache? me l'avez-vous dit?

— Comment vous l'aurais-je dit? nous ne nous voyons jamais au château.

— D'où aurais-je donc appris le changement dont vous me parlez? en ai-je vu quelques effets? êtes-vous venue voir nos pauvres? avez-vous donné de bons avis à nos jeunes filles? avez-vous procuré de l'ouvrage à nos mères de famille? Vous parlez de surveiller un ouvroir; savez-vous seulement ourler un torchon? On dit que non. Allez, M[lle] Caroline, jouez du piano, brodez, amusez-vous, mais ne prétendez pas élever les autres; on se passera de vous pour cela.

— Oh! que vous êtes sévère, M. le curé! dit la pauvre Caroline.

— Je ne suis que juste, mademoiselle; je sais bien qu'on ne vous parle pas comme cela au château, mais cela n'en est pas mieux.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas donné de bons avis? j'en aurais profité.

— Je n'y aurais pas manqué, pour que M. de Manzay s'en moquât!

— Mon père ne s'est jamais moqué de vous, M. le curé.

— Ce n'est guère vraisemblable; il me contrarie toujours. Il n'y a pas encore une semaine qu'il a empêché le conseil municipal de faire ce que je lui demandais; il a eu le dessus ce jour-là, c'est à mon tour à présent. Bonsoir, mademoiselle, vous n'établirez pas votre école. »

Après avoir dit ces mots, le curé salua Caroline et s'éloigna sans attendre sa réponse; la pauvre enfant resta attérée en se voyant l'objet de tant de sévérité, de prévention, d'injustice. « Qu'ai-je donc fait pour que l'on pense si mal de moi?

s'écria-t-elle toute en pleurs : je veux du bien à tout le monde, et personne ne m'aime. Oh! qu'on est méchant! il n'y avait de bon pour moi que mon père et maman; et maman n'est plus avec nous! » Caroline s'abandonna quelque temps à toute l'amertume de son cœur, et s'indigna contre la malveillance, sans songer à chercher si elle était complètement gratuite, ou si elle avait quelque fondement. Cependant les reproches du curé revinrent à sa mémoire, et lui rappelèrent d'autres occasions où elle avait pu encourir assez justement son blâme. A force de réflexion et d'examen, elle finit par s'apercevoir qu'elle avait dû donner autrefois assez mauvaise opinion d'elle à toutes les graves têtes du village, et que depuis elle n'avait rien fait pour la changer. Tout occupée de son père, envers qui seul elle croyait avoir eu des torts, de son frère, qui lui semblait un dépôt légué par sa mère, elle

n'avait pas pensé un instant que des étrangers pussent avoir à se plaindre d'elle, ou la jugeassent défavorablement, ni que l'approbation pût lui être refusée lorsque ses actions la méritaient. « C'est tout simple, se dit-elle enfin ; pourquoi M. le curé croirait-il que je suis corrigée? Il n'ira pas demander à mon père si je fais à présent tout ce qu'il veut, à Étienne si je suis une maîtresse patiente, à Denis si je le supporte mieux qu'autrefois. Puisque je veux le persuader de mon changement, il faut que je commence par le lui prouver ; j'y ferai tout ce que je pourrai ; mais cela sera long, le curé ne revient pas facilement de ses idées : je vais prier mon père d'attendre pour l'école. » M. de Manzay fut surpris, comme l'avait été sa fille, des préventions conçues contre elle ; il l'aimait si tendrement, trouvait en elle tant de choses qui le charmaient, qu'il n'avait jamais pu calculer l'effet de ses défauts, et concevait

difficilement qu'on pût voir sa Caroline avec d'autres yeux que les siens. Il entra cependant dans ses idées, et consentit facilement au désir qu'elle avait de retarder, pour la rendre plus facile, l'exécution de ses bienfaisans projets.

Peu de jours après celui où le curé l'avait si maltraitée, Caroline le rencontra encore. Il la salua avec plus d'aménité que la première fois, car il s'était reproché au fond de l'âme d'avoir repoussé si durement les bonnes intentions d'une personne si jeune et qui montrait tant d'ardeur. Il s'était d'ailleurs informé d'elle dans l'intervalle, en avait parlé aux personnes qui entretenaient des relations avec le château, et tout ce qu'il avait entendu dire de Caroline avait augmenté ses regrets. Il fut donc charmé de la rencontrer, et s'empressa de lui adresser la parole : « Comment va votre petit frère, mademoiselle? lui demanda-t-il; on m'a dit qu'il était enrhumé.

— Je vous remercie, M. le curé; il va mieux aujourd'hui. » Ils restèrent quelques instans sans parler, chacun d'eux ayant envie de le faire, et ne sachant par où commencer. Enfin, Caroline rompit le silence : « M. le curé, vous avez été bien sévère pour moi l'autre jour; mais vous m'avez appris ce que j'ignorais complètement, et ce qu'il fallait que je susse. J'avais oublié mes étourderies d'enfance, et je croyais que personne ne s'en souvenait; vous m'avez rendu service en me détrompant : à présent, je vous en prie, aidez-moi à persuader à tout le monde, et surtout à vous, que j'ai changé à mon avantage. Que faut-il faire pour cela? je suivrai tous vos conseils.

—Ma chère demoiselle, dit le curé avec une douceur qui ne lui était pas ordinaire, je vois bien que vous avez beaucoup gagné; car autrefois vous vous impatientiez au plus petit avis, et maintenant vous supportez avec douceur les brusqueries

et les injustices. J'ai été bien chagrin, je vous assure, d'avoir été si rude avec vous l'autre jour; quand j'ai été loin, je me suis dit : Eh bien! cette enfant de seize ans qui n'a jamais été contrariée, elle est patiente comme un mouton quand on lui dit des choses dures; et moi, vieux prêtre, qui ai renoncé depuis cinquante ans au monde et à ses passions, je me fâche et je repousse ses bonnes résolutions; au lieu de tuer le veau gras, je ferme la porte à l'enfant prodigue; et cependant, pauvre petite, elle n'a pas fait grand mal; ce ne sont que des enfantillages qu'on lui reproche.

— Vraiment, M. le curé, s'écria avec joie Caroline, vous avez pensé tout cela! oh! je vous remercie!

— Il n'y a pas de quoi, ma chère demoiselle, ce n'est que justice. J'avais envie d'aller vous voir au château pour vous témoigner mon regret, mais je n'ai pas osé, il y a si long-temps que je n'ai

vu M. de Manzay, et j'ai si mal répondu la semaine dernière à sa demande d'un banc de plus dans l'église, que je ne savais comment il me recevrait ; mais vous êtes bien bonne, je le vois, et vous n'en voudrez pas à un vieillard qui ne sait pas encore commander à son humeur. Oh! mon enfant, vous êtes jeune et dans l'âge de la force : pour l'amour de Dieu, employez tout ce que vous en avez à maîtriser vos passions ; *c'est là tout l'homme*, comme dit l'Écriture. Être bienfaisant, compatissant, avoir le cœur généreux et l'âme élevée, se faire aimer de tout le monde, c'est beaucoup devant Dieu et devant les hommes, et je crois que vous serez tout cela ; mais ce n'est pas encore assez, et avec tant de qualités, on pourrait avoir de grands torts et se préparer beaucoup de regrets. Voyez, moi, ma chère demoiselle : je ne vaux pas grand'chose ; mais je puis dire que j'aime mes paroissiens, et que je souhaite de tout mon cœur leur

bien-être. Monsieur votre père a les meilleures intentions ; il est plein de cœur pour les pauvres, et cependant je ne lui demande rien, et je ne profite pas d'un si bon voisinage : pourquoi cela ? parce que la première fois que je le vis, il y a quatre ans, quand il venait d'acheter cette terre, je lui entendis faire l'éloge de la révolution, et dire que c'était un glorieux évènement. De ce moment tout a été fini entre nous ; il m'a semblé un jacobin prêt à mettre le feu à notre église et à nous forcer de dire encore la messe dans les bois, et je n'ai voulu entendre parler d'aucune relation avec lui. Je ne pense pas comme cela à présent, Mlle Caroline ; je vois qu'on peut être très-tranquille, très-honnête homme, et dire du bien de la révolution ; et plusieurs fois j'ai été tenté de renouer avec M. de Manzay ; mais plusieurs choses sont arrivées à la traverse : il a fait changer un maître d'école que je protégeais, a décidé le con-

seil municipal à employer à un chemin l'argent que je demandais pour une cloche; et quand vous m'avez parlé de l'école, j'ai cru que c'était pour me faire pièce qu'il voulait avoir une autre école dans ces nouvelles méthodes que je ne connais pas, et dont je ne pourrais me mêler. Voilà ma confession, ma chère demoiselle. A présent, donnez-moi la main pour vous et M. de Manzay; dites-moi que vous ne m'en voulez pas, et contez-moi vos projets.

— Je n'en ai pas pour le présent, M. le curé, répondit Caroline attendrie en mettant sa main dans celle du vieillard, je n'en ai pas d'autre que de suivre en tout vos avis. Dites-moi ce que je dois faire pour qu'on oublie dans le village que j'ai été autrefois un enfant très-déraisonnable.

— Il faut seulement, ma chère demoiselle, être à Montfort ce que vous êtes dans vòtre château. J'ai beaucoup parlé de vous depuis l'autre jour, et l'on m'en

a dit de bien bonnes choses : mais on ne sait pas tout cela chez nous, et c'est grand dommage. Voyez, M[lle] Caroline, vous ne pouvez être utile à nos pauvres sans les connaître et être connue d'eux. Allez les voir un peu; je vous assure que vous les aimerez, et quand vous serez au fait de tous leurs intérêts, quand vous aurez acquis leur confiance, nous parlerons de votre école, si vous voulez. »

La cloche du château sonna le dîner en ce moment, et Caroline fut obligée de quitter le curé. Ils se séparèrent dans la meilleure intelligence, et dès le lendemain elle commença à visiter les pauvres habitans de Montfort; mais il ne lui fut pas toujours facile d'accomplir son projet. Le curé ne lui avait point exagéré les préventions dont elle était l'objet, et à celles qui lui étaient personnelles, s'en joignaient d'autres dont elle était bien innocente. L'arrivée de M. de Manzay dans le pays n'avait pas été vue de

bon œil, parce qu'il succédait à un propriétaire fort aimé des habitans et que de malheureuses affaires avaient forcé de vendre sa terre. Pour faire oublier ces défavorables commencemens, il eût fallu que M. et Mme de Manzay fussent pour les habitans de Montfort tout ce qu'avaient été M. et Mme de Solanges. Ceux-ci, sans enfans, sans affections bien vives et sans idées fort étendues, mais doués de cette activité intelligente qui est d'une si grande ressource dans les relations des hommes, s'intéressaient à toutes les affaires des paysans, leur donnaient des conseils, leur rendaient des services, et étaient pour eux une sorte de providence visible et amicale, dont il ne leur semblait pas que le secours pût leur manquer. Il en était tout autrement de M. et de Mme de Manzay : concentrés dans leur intérieur, dans le bonheur de s'aimer et de le savoir, dans les soins qu'ils donnaient à leurs enfans,

et dans les nobles plaisirs d'intelligences très-développées, ils étaient peu occupés de ce qui sortait du très-petit cercle de leurs affections; on les croyait indifférens, parce qu'ils étaient exclusifs; fiers, parce qu'ils étaient absorbés, et l'on regrettait chaque jour le départ de M. et de Mme de Solanges. On ne voyait donc pas avec grand plaisir Caroline à Montfort, et elle eut souvent besoin de beaucoup de patience pour ne pas renoncer à tous ses plans, et ne pas abandonner à leur déraison et à leur injustice les habitans du village: le curé même, qu'elle avait vu si bien disposé, retomba souvent dans ses anciennes préventions contre elle et contre sa famille. Tantôt c'était l'humeur de quelques commères du village qui le gagnait, et à propos d'un chapeau ou d'une robe un peu à la mode, il disait que Caroline vaudrait mieux pour les salons de Paris que pour la campagne, et qu'elle ne serait pas dans toute sa vie

aussi utile que Mme de Solanges en une heure ; tantôt il se fâchait qu'elle n'envoyât pas aux offices tous les gens du château et laissât chacun libre à cet égard; d'autres fois M. de Manzay avait à soutenir, comme maire, les droits de la commune contre les empiétemens du curé, et celui-ci faisait retomber son mécontentement sur la pauvre Caroline, et lui répondait à peine quand elle lui faisait part de ses remarques, de ses vues, de ses espérances. Les élections, où M. de Manzay vota pour le candidat de l'opposition, reculèrent pour trois mois l'établissement de l'école de Montfort : ce n'est pas que le curé s'occupât beaucoup de politique ; mais ses amis prirent si chaudement la question, qu'ils finirent par lui monter la tête, et qu'il fut plus de six semaines sans mettre le pied au château.

Caroline avait bien de la peine a se fortifier contre tous ces obstacles sans se

roidir ; et à rester calme dans les revers en s'intéressant cependant toujours vivement au succès. Je ne sais même si le bien des habitans de Montfort, sa conviction qu'elle avait des obligations envers eux, et que Dieu ne lui avait pas donné les moyens d'être utile sans lui en imposer le devoir, eussent toujours suffi pour la soutenir dans cette rude tâche, et si elle ne se fût pas dit, dans un moment de découragement, qu'elle était quitte envers des gens qui ne voulaient pas qu'elle fît rien pour eux. Mais un autre sentiment vint à son aide, et lui adoucit les déplaisirs de son entreprise. Elle s'était aperçue avec douleur que sa mère n'était pas aimée à Montfort comme elle méritait de l'être. Son premier mouvement fut celui d'une vive irritation, et d'une amère déplaisance pour ceux qui ne rendaient pas justice à Mme de Manzay ; mais la réflexion vint corriger cette disposition, et elle pensa que le plus bel

hommage à rendre à la mémoire de sa mère serait d'obtenir à un si haut degré l'affection de ses voisins, qu'il s'en reportât quelque chose sur celle dont le souvenir la guidait et l'encourageait : cette idée lui rendit plus faciles les sacrifices, les efforts; rien ne lui coûta dans le but de faire bénir le nom de sa mère, et d'effacer cette injuste prévention que la mort n'avait pas détruite. Ses pieux efforts furent couronnés de succès; elle vit tous ses désirs accomplis; elle succéda dans l'esprit des habitans de Montfort à l'attachement qu'ils conservaient pour M. et Mme de Solanges : ils cessèrent de regretter la venue de M. de Manzay, et bientôt ils s'en applaudirent; car Caroline, toute puissante sur la volonté de son père, obtint de lui qu'il entrât un peu en communication avec ses voisins, et par là il fut à même de leur rendre beaucoup de services. Le bourg avait besoin d'une fontaine; Caroline demanda à M. de Man-

zay de la faire construire et de lui donner le nom de sa mère, afin que son souvenir se joignît, dans l'imagination du peuple, à l'idée d'un bienfait. Le curé s'entendit avec elle pour la distribution des secours; Caroline donnait du chanvre pour filer, des pommes-de-terre, de la farine; M. de Manzay faisait mettre en réserve des fagots, de la tourbe, et le curé leur envoyait les pauvres vraiment malheureux et dignes d'être aidés. L'école et l'ouvroir furent fondés, et les enfans firent de rapides progrès. Les habitans du château et ceux du village virent ainsi en peu d'années leurs relations changées, et d'amères et nuisibles qu'elles étaient, rendues douces et profitables, par les soins d'une jeune fille, qui, contre les difficultés du présent, puisait toute sa force dans le regret du passé et les espérances de l'avenir.

Mais si la salutaire influence de Caroline étendait au loin ses résultats, elle

n'en était pas pour cela moins active, moins efficace dans l'intérieur de sa demeure, dans le sein de sa famille. Tout, en quelques années, changea de face à Prémini : M. de Manzay, qui jadis ne connaissait que les jouissances du cœur et les plaisirs de l'esprit, dont la vie s'écoulait dans de généreuses mais inutiles émotions, de belles mais stériles conceptions, qui n'avait jamais cherché à communiquer aux autres ses idées, et qui trouvait, dans la contemplation désintéressée de la vérité, de quoi charmer son âme et satisfaire sa conscience, fut, à son insu, tiré de cet état de langueur insouciante, qu'il regardait presque comme un mérite, et qu'il apprit à considérer comme un tort. Caroline, sortie de l'enfance, mûrie par le malheur et cherchant à s'associer aux goûts, aux occupations de son père, tourna vers les idées qui l'intéressaient la vivacité qu'elle employait jadis à ses fantaisies. Bientôt

elle fut au courant des opinions de son père et les eut adoptées ; mais ce ne fut pas seulement pour le plaisir de les avoir qu'elle s'en pénétra : douée d'une grande force de volonté et remplie de l'ardeur de son âge, elle ne concevait pas qu'on se crût quitte envers la vérité quand on n'avait rien fait pour son triomphe, et qu'on n'eût pas le besoin de répandre ce qu'on aimait à croire. Cette disposition de la fille réagit sur le père. Au commencement, M. de Manzay se contentait de faire par complaisance les actions, les démarches que demandait de lui Caroline ; il n'en attendait pas d'autre résultat que le plaisir qu'elle y prenait, la tendre reconnaissance qu'elle lui montrait ; mais quand plusieurs fois le succès eut couronné ses efforts, lorsque des tentatives qu'il s'était figurées inutiles eurent ramené aux principes constitutionnels un voisin que des préjugés faciles à vaincre avaient jeté de l'autre côté,

lorsqu'une réclamation près de l'autorité eut obtenu le redressement d'un acte illégal, lorsqu'un voyage au chef-lieu eut servi efficacement une élection chère au pays, lorsque des cultivateurs consentirent à adopter des méthodes nouvelles et avantageuses, M. de Manzay s'applaudit d'avoir cédé aux prières de sa fille, et commença à penser que les hommes sont naturellement accessibles à la raison, et que, pour qu'ils s'y soumettent complètement, il suffit souvent de la leur présenter à leur manière. Une telle conviction l'encouragea et lui donna le désir d'employer au profit de ses voisins toutes les facilités que lui donnaient pour les servir un esprit très-distingué et une instruction très-étendue; il se lia davantage avec eux et fut utile à presque tous. D'anciens émigrés, étrangers à ce qui se passait autour d'eux, pour qui la liberté n'était que la révolution, et la monarchie l'ancien régime, apprirent

dans leurs relations avec lui qu'on pouvait aimer le gouvernement représentatif sans approuver les crimes de la Convention ; qu'il n'était pas nécessaire d'être mal élevé pour chérir l'égalité ; que l'autorité du roi ne gagne rien à être servie par de mauvais ministres ; et qu'il n'y a pas de rébellion à préférer un honnête homme porté par l'opposition, mais capable et connu de ses concitoyens, à un intrigant sans mérite qui vous est envoyé de Paris ou imposé par une circulaire. Des jeunes gens, au contraire, poussés, par le mécontentement de ce qu'ils voyaient, à admirer tout ce qui avait eu lieu depuis trente ans, se convainquirent, en causant avec M. de Manzay, que tout n'était pas à regretter dans la révolution ou l'empire, et que, pour avoir été différent du présent, le passé n'en avait pas moins été quelquefois fort mauvais. Des hommes âgés et pleins des idées du dernier siècle se refusaient opiniâtrément à tou-

tes les demandes du curé, et s'applaudissaient du succès de leur obstination comme d'une victoire de la bonne cause; M. de Manzay les amena à des sentimens plus raisonnables, et le curé à son tour cessa de les attaquer. Enfin, de solitaire et inconnu qu'il était, M. de Manzay devint communicatif et influent; il en fut plus utile, et par conséquent plus heureux; et ces avantages, c'était à sa fille qu'il les devait.

Étienne aussi gagna au nouvel ordre d'idées qui s'était introduit dans la maison. Sa sœur, convaincue par sa propre expérience des inconvéniens d'une éducation trop complaisante, mit beaucoup d'importance à ce que la sienne fût suivie avec exactitude; elle obtint de son père de lui donner des leçons réglées, et d'exiger qu'il fît exactement les devoirs qui lui étaient imposés; elle se chargea d'y veiller, et consacrait à cette inspection une assez grande partie de son

temps; elle prit aussi sur elle le soin de lui enseigner plusieurs choses qu'il était bon qu'il sût et qu'elle était en état de lui montrer. Tout cela était facile, mais ce n'était pas suffisant; l'instruction est bonne, nécessaire, indispensable même, elle n'est cependant qu'une portion, et non la plus importante, de l'éducation. Caroline désirait vivement, sans que l'intelligence d'Étienne fût très-développée, que l'on mît à profit ses heureuses dispositions; mais elle tenait encore plus à ce que sa raison fût droite, son jugement juste et son caractère ferme; elle souhaitait qu'il sût apprécier les choses à leur valeur réelle, qu'il ne se passionnât pas pour des riens, et qu'il voulût de toute son âme ce qu'il aurait une fois voulu. Pour arriver à ces résultats, il ne fallait pas qu'Étienne fût gâté comme elle l'avait été, car elle sentait souvent encore combien l'habitude de céder à toutes les fantaisies conduit naturellement à se

tromper sur les importances réelles : mais ceci était difficile à obtenir de M. de Manzay : comment le décider à chagriner cet enfant, dernier gage de celle dont le souvenir faisait sa vie, à résister à ses désirs, à lui imposer des contrariétés, à être sévère envers lui? Peut-être en y mettant beaucoup d'insistance, en le demandant comme une faveur personnelle, Caroline eût pu remporter cette difficile victoire, amener son père à étouffer les mouvemens de son cœur, et se servir d'une faiblesse pour en combattre une autre; mais elle n'eut pas recours à ce dangereux moyen, son instinct naturel de droiture l'en détournait, et lui disait que la vérité seule a le privilége de triompher définitivement de l'erreur, qu'une passion n'est pas bien vaincue par une autre passion, et que s'il est plus long, du moins il est plus sûr de s'adresser à la raison, seule souveraine légitime et absolue de notre nature morale. Ce ne

fut donc pas par des prières, mais par une persuasion raisonnée, qu'elle réussit à obtenir de son père qu'il prît soin d'élever Étienne pour un autre but que son bonheur présent, son amusement de la journée, sa fantaisie de la minute. Et qu'on ne croie pas qu'Étienne eut lieu de regretter ce changement; bien au contraire, sa vie mieux réglée lui plut davantage, la nécessité du travail donna du prix à ses amusemens; il trouva plus de joie dans le bien lorsqu'il eut ressenti les fâcheux effets du mal, et il en aima davantage son père et sa sœur de leur complaisance lorsqu'il eut connu leur fermeté.

Denis lui-même se trouva bien de la réforme opérée à Prémini. Lorsque la vie, toute douce, toute heureuse, y était si facile, lorsque chacun semblait n'avoir de devoirs que ceux de l'affection, d'occupations que celles qu'impose le besoin de passer agréablement le temps, il y

avait beaucoup de place pour lui, et il pouvait se laisser aller à toute la fougue de son caractère; mais quand le malheur et le temps eurent changé les habitudes, quand tout fut réglé, que chaque heure eut son emploi, chaque personne son travail, que lui restait-il à faire, sinon de prendre son parti et d'être raisonnable comme les autres? Il n'avait plus personne à taquiner et ne le regrettait guère, car là patience de Caroline l'avait enfin dégoûté de ce singulier plaisir, et s'il était quelquefois à charge à sa cousine, c'était plutôt par le poids de son désœuvrement que par mauvaise intention. Mais il avait besoin de société, de gens oisifs; quand tout le monde avait quelque chose à faire, il ne savait que devenir. Il ne pouvait passer tout son temps à se promener, à regarder faire les foins ou à pêcher à la ligne; et quand Étienne étudiait chez son père, quand Caroline était à son école et les domestiques à leur

besogne, il fallait s'ennuyer tout seul ou s'occuper. Il résolut un jour d'essayer de ce dernier parti, décidé si, après six mois d'épreuve, cela lui était trop pénible, à reprendre son ancien train de vie et à laisser pour jamais les livres. Comme il avait beaucoup de force de caractère et qu'il ne voulait pas les choses à demi, il se livra complètement à son nouveau projet, et de son plein gré, sans avoir besoin seulement d'être averti, il donna chaque jour huit heures au travail. Au commencement cela lui fut insupportable, et il ne se consolait du désagrément qu'il y trouvait qu'en comptant le nombre de jours qui lui restaient jusqu'à la fin de son épreuve; mais peu à peu le dégoût disparut; il s'aperçut qu'il est très différent d'étudier à bâtons rompus, comme un enfant et par contrainte, ou de chercher de tout son cœur à s'approprier une connaissance nouvelle. Il avait choisi pour occupation spéciale les mathémati-

ques, qu'il avait commencé autrefois à apprendre, dont il avait besoin s'il continuait à vouloir entrer dans la marine, mais qu'il n'en avait pas moins négligées. M. de Manzay lui offrit son aide, quoique convaincu que sa résolution ne serait pas de longue durée, et qu'il ne persévèrerait même pas jusqu'au terme qu'il s'était prescrit. Il se trompa; loin de se décourager, Denis s'attacha chaque jour davantage à son nouveau genre de vie, et l'époque fatale passa sans qu'il l'eût remarquée. Il était alors tout-à-fait décidé à continuer de s'instruire; il avait dix-huit ans, et comptait employer encore un an à se préparer pour l'École polytechnique. Ces deux années de travail et de réclusion, dont la seule idée l'épouvantait jadis au point de lui faire renoncer à son désir d'être marin, ne l'effrayaient presque plus, et d'ailleurs il se sentait la force de surmonter le déplaisir que cela lui causait. Quand cependant il s'en trouvait

plus épouvanté, il allait confier ses inquiétudes à Caroline, désormais sa meilleure amie, et qu'il ne pensait pas plus à taquiner qu'elle ne se souvenait d'avoir été taquinée par lui : les querelles de leur enfance étaient bienloin de leur imagination, et on les eût fort étonnés si on leur eût dit que ces puériles agitations n'étaient pas éloignées d'eux de l'intervalle de quatre ans.

Mais si Caroline avait oublié les ennuis que lui avait jadis causés Denis, il n'en était pas ainsi du dédain que lui avait montré Robert; elle ne pouvait s'habituer à la pensée du ton méprisant qu'il avait avec elle ; et quoique sa raison l'avertit que le blâme de son cousin était juste au fond, elle ne pouvait maîtriser son cœur jusqu'au point d'en pardonner la forme. Elle se figurait toujours Robert et leurs relations tels qu'elle se les rappelait, et ne faisait acception ni des changemens opérés en elle ni de ceux qui devaient

avoir eu lieu en son cousin; tous les éloges qu'elle entendait faire de lui redoublaient son effroi à l'idée de le revoir, et c'était avec une véritable terreur qu'elle voyait approcher le moment de son retour.

De son côté, Robert revenait plein de préventions contre Caroline; absolu comme on l'est à vingt ans, il n'avait vu autrefois que ses défauts, et il persistait dans l'opinion qu'il s'était formée d'elle avec une opiniâtreté qui eût été impardonnable si son absence, le peu de goût qu'il avait pour écrire, et la défiance assez fondée que lui inspirait l'opinion de M. de Manzay sur sa fille, n'eussent rendu plus excusable l'erreur de voir toujours, dans Caroline à vingt ans, Caroline à quinze.

La déplaisance mutuelle que se causaient Robert et Caroline semblait d'autant plus fâcheuse qu'ils étaient destinés à passer leur vie ensemble. Les propriétés de Robert étaient contiguës à celles de

M. de Manzay, et c'était dans l'intention de s'y établir qu'il revenait de ses voyages. Décidé pour une carrière tout-à-fait indépendante et qui lui laissât la libre disposition de sa vie, Robert avait résolu de chercher dans les entreprises industrielles un moyen d'employer son temps et ses facultés, de changer son château en manufacture, et de joindre à la qualité de propriétaire celle de négociant. Sa terre, presque entièrement couverte de bois et traversée par une rivière, était toute propre à fonder une usine; il se promettait un grand plaisir à l'établir, à la surveiller, et comptait par là être fort utile au pays. Il n'aimait pas le monde, et ne regrettait de Paris que ce brillant mouvement d'esprit qui y est naturel comme l'air qu'on respire : on ne sait d'où il vient ni où il va, qui le donne, qui le reçoit, quelle sera son influence, quelle doit être sa limite; mais il existe, il s'étend, il envahit tout, tout, jusqu'à ceux qui le

nient, jusqu'à ceux qui le blasphèment. Mais quoique Robert fût plus que personne en état d'estimer ce noble plaisir et d'en fournir sa part, il n'était pas disposé à l'acheter au prix d'une vie oisive et sans résultat comme sans but : il eût préféré que l'état de son pays lui eût ouvert une carrière où se fussent développées à la fois toutes ses facultés, où l'activité n'eût exigé aucun sacrifice, où il eût pu faire servir au bien général tous les progrès qu'il eût faits lui-même ; mais c'était impossible, et Robert avait trop de force d'âme pour se croire dispensé du bien parce qu'il avait entrevu le mieux. Un temps viendrait, il y comptait, où ses désirs pourraient s'accomplir, et, dans sa longue destinée, il y avait beaucoup d'avenir pour lui et pour la France. Mais l'avenir n'appartient qu'à Dieu, et c'est au présent que sont attachées nos obligations : le gaspiller dans l'attente du futur, c'est emprunter sans savoir si l'on aura de

quoi rendre, et s'exposer au danger d'être trouvé un jour insolvable. Robert prit donc, non sans hésitation mais sans regrets, le parti qui convenait le mieux à ses goûts, à sa position, et qui lui offrait, en attendant une plus grande carrière, le meilleur emploi de son temps; mais il ne voulut pas faire la chose à la légère, et sans avoir les connaissances nécessaires pour une telle entreprise. Il ne se souciait pas d'être uniquement forgeron en grand : y eût-il trouvé du profit, il n'y eût pas pris de plaisir, et il était assez riche pour ne pas songer uniquement à gagner de l'argent. Il commença donc par passer deux ans à l'École polytechnique, dont il sortit de la manière la plus brillante. Ce fut à ce moment qu'il vint passer quelques jours à Prémini avant de commencer de longs voyages qu'il voulait faire, soit pour voir des pays, étudier des mœurs, des institutions, soit pour se perfectionner dans les langues

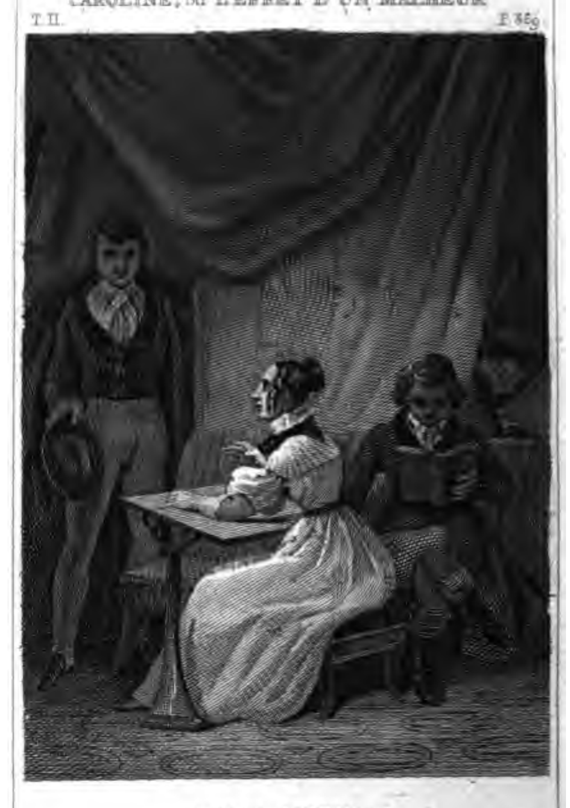
vivantes, soit enfin pour examiner les divers procédés industriels découverts et mis en usage hors de France, et qu'il lui serait bon de connaître.

Il revenait donc à Puivaux âgé de vingt-cinq ans, heureux de rentrer dans sa patrie, de retrouver les lieux où il avait passé sa première enfance, de revoir sa famille, et dérangé seulement par le fâcheux souvenir qu'il conservait de Caroline. Souvent, en dépit de ses préventions, elle s'était présentée à son esprit : le souvenir de ses caprices ne pouvait effacer celui de sa jolie figure, de l'élégance de sa tournure, de la grâce de ses mouvemens ; le doux son de sa voix retentissait encore à ses oreilles, et il s'était dit souvent qu'il était bien fâcheux qu'elle fût si insupportable, car elle aurait pu être charmante, et alors, alors... ; mais il n'y fallait pas penser ; elle n'avait ni raison ni bonté, qu'espérer d'une telle personne ?



CAROLINE, ou L'EFFET D'UN MALHEUR

T. II. P. 359



«C'EST ROBERT!»

Ce fut un soir, un peu tard, que Robert arriva à Prémini ; il devait y loger jusqu'au moment où tout serait en ordre chez lui. On ne l'attendait pas encore, mais l'absence d'un ami qu'il avait dû voir en route avait raccourci son voyage : il entra dans le château, et fut dans le salon que l'on ne soupçonnait seulement pas sa venue. Il fut frappé du spectacle que lui présentèrent les personnes qui y étaient réunies. M. de Manzay lisait tout haut, Étienne dessinait, Denis copiait de la musique, et Caroline brodait au métier. Ce travail commun, ce calme actif le frappèrent d'autant plus que cela était plus éloigné des anciennes habitudes des personnes présentes et entrait davantage dans ses goûts ; il regardait et ne bougeait pas. Lorsque Caroline leva les yeux sur lui, et s'écria : « C'est Robert ! » il y avait dans sa voix plus d'étonnement que de joie, et après s'être levée précipitamment, elle demeurait à

sa place, sans avancer vers son cousin. Il avait déjà embrassé plusieurs fois son oncle, Étienne, et donné la main à Denis avant qu'elle eût pu prendre sur elle de lui dire un mot; elle ouvrait la bouche et la fermait sans avoir prononcé une parole. Robert, de son côté, était assez troublé, et l'on ne peut savoir combien eût duré leur embarras, si M. de Manzay ne se fût écrié : « Eh bien, que faites-vous donc là tous les deux? n'avez-vous pas de plaisir à vous revoir? A quoi pensez-vous donc?

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, Caroline? dit alors Robert.

— Te le permettre! répéta M. de Manzay; es-tu fou de le demander seulement? Je voudrais bien voir qu'elle te refusât; car je suis un terrible despote, comme tu le sais, » ajouta-t-il avec une caresse à sa fille et en la tirant près de Robert. Ils s'embrassèrent alors, mais sans grand plaisir de part ni d'autre; et

sous le prétexte de donner quelques ordres, Caroline s'échappa du salon.

« Ma cousine est donc à la tête de votre maison? demanda alors Robert.

— Oui, certes, et c'est, je t'en réponds, une ménagère fort entendue.

— Je ne lui croyais pas beaucoup d'ordre. . . . .

— Elle n'en avait guère autrefois; mais à présent, elle est bien changée; tu ne la reconnaîtrais pas, mon ami.

— Elle a du moins gardé sa jolie figure; et elle a bien fait, car elle est charmante.

— Pourquoi donc étais-tu là comme un terme devant elle?

— Nous n'étions pas très-bons amis jadis, et je craignais qu'elle ne s'en souvînt... A propos, Denis, comment vous arrangez-vous avec Caroline?

— Avec Caroline? et comment ne s'arrangerait-on pas avec elle? elle est si bonne!

— Mais il me semble que vous vous querelliez toujours.

— Il y a long-temps de cela, et j'étais encore enfant ; mais à présent je me jetterais à l'eau pour lui faire plaisir.

— Ou, ce qui serait plus beau de votre part, vous travailleriez pour elle ; car je suppose que cette musique lui est destinée.

— Précisément ; mais, Robert, ne croyez pas que je sois encore paresseux : je me suis converti ici, et je vais entrer à l'École polytechnique.

— Allons donc, vous en parliez avec tant d'horreur.

— Je me suis converti, vous dis-je ; voilà près de quatre ans que je suis à Prémini, et comme dans cette maison chacun s'occupe, il a fallu faire comme les autres. Au commencement cela m'a ennuyé, ensuite j'en ai été charmé, et tout le monde aussi. N'est-ce pas, Étienne ?

— Comme il est grand, Étienne, dit Robert; il était si petit quand je suis parti!

— C'est que depuis ce temps il s'est passé cinq ans et beaucoup de choses, répondit M. de Manzay; mais tu auras le temps de t'en apercævoir, mon ami, et pour le moment je pense que tu dois avoir besoin de souper et de te coucher. Étienne, va donc dire à ta sœur qu'elle donne l'ordre de servir. »

Caroline rentra en ce moment. « Votre chambre est prête, Robert, dit-elle; voulez-vous qu'Étienne vous y mène, ou désirez-vous souper tout de suite?

— Comme il vous plaira, je suis complètement à vos ordres, » répondit Robert d'un ton cérémonieux qui s'accordait parfaitement avec l'extrême politesse de Caroline. Ils étaient tous deux mal à l'aise, infiniment plus qu'ils ne l'eussent été avec des étrangers, auprès de qui un peu de gêne eût été naturelle.

Quel embarras en effet aurait-on lorsque l'on est dans le vrai? On est troublé par une position fausse, non par une position difficile. La soirée s'acheva assez tristement. Caroline, qui répandait en général la vie et la gaieté dans son intérieur, était contrariée, silencieuse, et ne prenait aucune part à la conversation : son silence réagissait sur Denis, habitué à rire et plaisanter avec elle. Robert se reprochait l'ennui et la contrainte qu'il semblait apporter dans la maison, et se promettait de n'y pas faire un long séjour, tout en s'affligeant d'être dans sa propre famille un étranger, et un étranger incommode. Suivant ses anciennes préventions, il s'en prenait à Caroline du chagrin qu'il éprouvait : « Elle est toujours la même, quoi qu'on en dise, pensait-il ; elle s'abandonne entièrement à sa fantaisie du moment. Parce qu'elle est fâchée de me revoir, et cependant quel mal ai-je fait? elle nous attriste

tous par un air boudeur qui est insupportable. Je ne vois pas ce dévoûment, cette abnégation dont parlait mon oncle dans ses lettres; au reste, je n'y ai jamais cru, et j'ai eu raison; elle est et restera un enfant gâté. »

Les choses prirent le lendemain un aspect différent, mais Robert n'y gagna pas beaucoup plus : Caroline, qui s'était reproché la maussade soirée qu'elle avait fait passer à son père, prit sur elle de surmonter le malaise que lui faisait éprouver la présence de Robert, et elle y réussit, au moins en apparence. Elle sortit de ce silence presque sombre de la veille, répondit gaiement aux plaisanteries que lui en fit Denis, et se montra, comme à l'ordinaire, sereine et aimable; mais il lui fut impossible d'être telle avec Robert; elle l'écoutait avec attention, lui répondait avec douceur, lui adressait même la parole quand l'occasion s'en présentait; mais il était

clair qu'elle se forçait pour le faire, et qu'elle était avec lui dans une gène insupportable. Robert le voyait bien, et chaque jour il en était plus fâché : cette distinction négative le blessait et l'ennuyait; il la retrouvait à chaque instant. Si Caroline avait besoin d'un poignet vigoureux pour tendre son métier, c'était à Denis qu'elle s'adressait; si une fleur placée un peu haut la tentait, elle appelait Denis pour la lui demander, quand même Robert eût été tout près d'elle. A table, il lui arrivait quelquefois d'oublier de servir Denis, ou de s'occuper d'Étienne avant lui, tandis que sa scrupuleuse politesse avec Robert annonçait la distance qui était entre eux. Robert donc, traité en étranger, et plus choqué encore des égards de Caroline que de sa froideur, trouvait peu de plaisir à Prémini, et n'était point content de sa cousine; il lui semblait que leur proche parenté lui donnait droit à

d'autres relations : il oubliait qu'il ne faisait rien pour les faciliter ; piqué, et plus affligé qu'il ne le croyait, de se voir si mal avec Caroline, il prenait le chemin de l'être tous les jours davantage ; il était avec elle réservé, cérémonieux, et cependant susceptible et même taquin. Jamais un mot d'amitié ne sortait de sa bouche ; mais souvent il se plaignait, et trop fier pour avouer son chagrin, il le voilait sous tant d'aigreur qu'il n'était pas compris de Caroline, dont le cœur, habitué au grand jour de la vérité, ne pouvait soupçonner un détour, entrevoir une feinte.

Le séjour de Robert à Préminì se prolongeait, et de jour en jour il était plus affligé de l'état de ses rapports avec Caroline. La voyant continuellement, il ne pouvait s'empêcher de lui reconnaître des qualités excellentes, un caractère aussi aimable que simple, et de trouver qu'elle avait beaucoup gagné depuis qu'il l'avait

quittée. Quoiqu'il fût loin encore de savoir tout ce qu'elle valait, il commençait à penser qu'il serait fort doux d'obtenir son amitié, de posséder sa confiance, et à douter qu'il eût jamais mérité l'une et l'autre. Le souvenir de ses anciens torts se présenta à son esprit; il se rappela combien il avait été maussade dans sa manière, sévère dans son jugement; il cessa de s'étonner de la froideur de Caroline pour lui, et se demanda si, depuis son arrivée, il s'y était bien pris pour la faire cesser. Sa conscience répondait que non; ses regrets s'en accrurent et devinrent bientôt des reproches : il s'accusa de tout ce qui le chagrinait, et cherchait avec anxiété le moyen de mettre un terme à cette contrainte si gênante pour tous deux, si triste pour lui. Il y rêvait un matin en se promenant, lorsqu'il entend des éclats de rire; il s'approche, et voit Caroline et Denis occupés à arroser des fleurs en causant d'une manière très-

animée. Il les joint, leur dit bonjour. Caroline devient sérieuse ; Denis se rappelle qu'il est l'heure d'aller travailler et s'en va. Robert et Caroline restent ensemble, et sont quelques instans sans parler; enfin il fait un effort : « Je vous ai dérangée, Caroline, j'en suis fâché.

— Pourquoi m'auriez-vous dérangée, Robert? Je peux bien arroser mes fleurs quand vous êtes là.

— Oui, mais vous ne riez plus comme tout-à-l'heure.

— Je n'en ai plus envie.

— C'est ce dont je me plains; j'interromps toujours votre gaieté, ma chère Caroline : est-ce que vous ne pourriez pas causer et rire avec moi comme avec Denis?

— Avec vous, Robert; oh! cela me serait très-difficile !

— Et pourquoi? ne suis-je pas aussi votre cousin!

— Je ne vous connais pas tant que lui.

— Mais hier, quand le curé vous a pré-

senté son neveu que vous n'aviez jamais vu, vous lui avez beaucoup parlé et vous paraissiez vous amuser.

— Je n'ai pas peur de M. Jules.

— Vous avez donc peur de moi?

— Oui, certainement; vous êtes si sévère!

— Vous ai-je blâmée une seule fois depuis mon arrivée?

— Non, mais vous n'en pensez pas moins.

— Je vous assure que je pense beaucoup de bien de vous. Mais d'ailleurs, ma chère Caroline, quand nous ne serions pas toujours du même avis; quand il vous serait resté de votre éducation trop molle, pardonnez ma franchise, quelques-uns des inconvéniens que je vous trouvais autrefois, vous avez bien assez de qualités pour vous faire pardonner ces légers torts. Moi aussi j'en ai eu, et surtout envers vous; mais parce que nous ne sommes parfaits ni l'un ni l'autre, ne pouvons-nous

pas être bons amis? Je vous en prie, oubliez le passé et aimez-moi un peu.

— De tout mon cœur, Robert, s'écria Caroline en tendant à son cousin une main qu'il baisa tendrement; mon Dieu! j'étais loin de penser que vous missiez quelque prix à mon affection; je croyais que vous me méprisiez; » et des larmes parurent dans ses yeux. « Ne parlons plus de tout cela, reprit-elle avec plus de calme, cela me faisait trop de peine.

— Que vous êtes bonne et aimable, ma chère Caroline! Oh! j'ai été bien injuste!

— Je ne vous en veux plus : j'étais si déraisonnable il y a cinq ans; je conçois que vous m'ayez trouvée fort ridicule.

— Oui, mais comme j'ai été dur! Oh! je m'en repens de toute mon âme : pardonnez-moi, je vous en supplie.

— Vous pardonner, mon cher Robert? quel grand mot! Faut-il à mon tour vous rappeler que vous êtes mon cousin, mon aîné par-dessus le marché, et que je ne

me permettrais pas de vous pardonner? Allons, rentrons ; mon père sera charmé de nous voir en si bonne intelligence, car notre froideur l'ennuyait beaucoup, et il me grondait tous les jours, comme il me gronde cependant, de n'être pas plus aimable pour vous. » Robert offrit son bras à sa cousine; elle le prit, et ils rentrèrent en causant familièrement ensemble.

Ce premier pas une fois fait, les relations de Caroline et de Robert changèrent complètement de nature : tous deux étaient trop simples, trop vrais, trop droits, pour qu'une entière confiance ne s'établît pas entre eux aussitôt que furent levés les obstacles pour ainsi dire extérieurs qui s'y opposaient. Tant de raisons les rapprochaient d'ailleurs : toutes leurs affections étaient communes; Robert n'avait de parens que ceux de Caroline; leurs intérêts étaient semblables; voisins de campagne, ils devaient travailler au

bien des mêmes personnes; les ouvriers de Robert étaient les fils, les frères, les maris des protégés de Caroline; leurs opinions s'accordaient, leurs goûts étaient pareils; enfin tout en eux devait les attirer l'un vers l'autre, et ils ne pouvaient se voir de près et à fond sans se goûter vivement. Caroline ne se lassait pas plus d'entendre le récit des voyages de son cousin, le développement de ses idées, de ses projets, de ses espérances, qu'il ne se lassait de l'entretenir. Il trouvait un délicieux plaisir à contempler les vives impressions d'un esprit si neuf, d'une âme si jeune; il s'étonnait de sa raison, il s'enchantait de sa douceur, et surtout il aimait cette franchise sérieuse qui lui faisait soutenir avec fermeté son avis, jusqu'au moment où, convaincue d'erreur, elle l'abandonnait complètement, sans détour et sans embarras.

L'hiver vint, et se passa dans ces doux rapports. Pendant ses longues jour-

nées, Robert eut plus d'occasions encore de s'attacher à Caroline et de gagner son affection ; au retour du printemps, il devait quitter Prémini et s'établir à Puivaux. Il n'y avait guère plus de six mois qu'il désirait impatiemment ce moment; plus tard, il avait senti qu'il l'attendait sans empressement, et maintenant qu'il en approchait, il ne pouvait le considérer sans terreur. A force de s'en affliger cependant, à force de penser combien la vie lui paraîtrait triste sans Caroline, il en vint à songer qu'il pourrait l'avoir heureuse par elle, et que sa cousine voudrait peut-être bien être sa femme : elle lui montrait tant d'affection, tant d'estime, tant de confiance, n'aurait-elle pas quelque chose de plus à lui donner? Pourquoi Caroline ne l'aimerait-elle pas comme il l'aime?

Les vœux de Robert ne devaient pas rencontrer d'obstacles; il n'avait jamais été indifférent à Caroline, et il lui était

devenu bien cher : la certitude de vivre près de lui semblait déjà une belle destinée; qu'était-ce donc de vivre pour lui, de faire son bonheur et d'en recevoir le sien; d'être le premier objet de sa pensée, de ses actions, de voir dévouées à la chérir tant de belles qualités, tant de nobles facultés, enfin d'avoir pour mari l'homme qu'elle s'enorgueillissait d'avoir pour ami, se félicitait d'avoir pour parent?

On peut bien penser que M. de Manzay ne fit pas attendre son consentement : le projet de cette union avait souvent charmé sa pensée, et il n'avait jamais perdu l'espoir de la voir s'accomplir. Le mariage fut célébré à Montfort par le curé qui pensait jadis tant de mal de Caroline. Quatre ménages l'accompagnèrent à l'autel. M. de Manzay avait doté les jeunes filles choisies par Caroline parmi ses anciennes élèves, et Robert avait fourni aux frais d'établissement. Les mariés étaient des ouvriers de sa forge et devaient vivre

22

à Puivaux : lui-même, le lendemain de son mariage, y conduisit Caroline. Son père l'y suivit ; il n'aurait pu vivre sans elle, et n'eût point voulu la retenir loin des affaires de son mari : mais Prémini ne fut point abandonné. Destiné à Étienne, ce lieu était de toutes façons cher à Caroline ; elle en prit donc le plus grand soin, et en fit le but habituel de ses promenades. Les deux châteaux appartenaient à la même commune, à la même paroisse, avaient les mêmes intérêts, et le bien que faisaient M. et M[me] de Puivaux fut la continuation de celui qu'avaient fait M. et M[lle] de Manzay.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU TOME SECOND.

—





